
Textes choisis et
présentés par
Evaine Le Calvé Ivičević

Lectures en traductologie



SVEUČILIŠTE U ZADRU
ODJEL ZA FRANCUSKE I IBEROROMANSKE STUDIJE
ODSJEK ZA FRANCUSKI JEZIK I KNJIŽEVNOST

Zadar, 2015.

Textes choisis et présentés par
Evaine Le Calvé Ivičević
LECTURES EN TRADUCTOLOGIE

Nakladnik

Sveučilište u Zadru
www.unizd.hr

Za nakladnika

Ante Uglešić, rektor

Povjerenstvo za izdavačku djelatnost

Josip Faričić, predsjednik

Recenzentice

Ivana Franić
Vanda Mikšić

Prijelom

Grafikart d.o.o., Zadar

ISBN 978-953-331-069-5

Propos liminaire

La traductologie demeure en Croatie un domaine peu exploré, notamment dans son application au couple croate-français. En revanche, cette aire de recherche a suscité depuis le milieu du 20^{ème} siècle maintes études d'auteurs francophones, tant dans le sens d'une interrogation sur l'objet de la traductologie, ses objectifs et ses limites, que dans celui d'une théorisation de l'activité traduisante proprement dite.

Dans le cadre de la mise en place au niveau universitaire de filières traduction-traductologie au sein des cursus de français, le besoin s'est fait sentir de fournir aux étudiants un ouvrage adapté à leurs besoins et leur permettant de s'initier à la réflexion sur l'activité traduisante. Telle est la conception du présent livret, qui regroupe un choix de textes relevant du domaine de la traductologie. Notre ambition est de faciliter ainsi aux étudiants l'approche à une discipline vaste et mouvante en guidant leur lecture par une sélection, que nous espérons judicieuse, d'extraits tirés d'ouvrages fondateurs de la pensée traductologique ainsi que d'articles traitant de thèmes pertinents dans le cadre d'une formation universitaire.

Contenu:

1.	La traduction est-elle possible?	5
1.a.	Qu'est-ce que traduire?	26
1.b.	Typologie et acteurs de la traduction	28
1.c.	Traduction pédagogique / pédagogie de la traduction : à chacun sa finalité	41
1.d.	Les procédés de traduction de Vinay et Darbelnet	45
1.e.	La recherche de la fidélité.	50
1.f.	La traduction interprétative	73
1.g.	Des notions pour analyser	94
2.	Éléments culturels, connotation, stylistique	99
2.a.	Emprunter	104
3.	Traduire la poésie	107
	Bibliographie	114

1. La traduction est-elle possible?

Cette question mérite-t-elle d'être posée, puisque la pratique quotidienne de l'activité traduisante prouve qu'elle existe? Une première réponse, basée sur cette simple constatation empirique sera bien sûr: «Oui, la traduction est possible». Cependant, il convient de s'accorder sur ce que traduire veut dire. Prenons par exemple l'énoncé suivant: «Stolice čekaju sjedače.», et il est clair qu'il est impossible de le traduire littéralement, la notion «personne qui est assise» ou «personne qui s'assied» ne possédant aucun signifiant correspondant en français. Aussi proposera-t-on une traduction telle que: «Les chaises attendent quelqu'un.», «les chaises attendent des promeneurs fatigués.» La question se pose de savoir si ces énoncés en français constituent ou non une traduction, et s'articule autour de l'impossibilité de trouver un équivalent idéal pour le mot «sjedači». Cette impossibilité est un obstacle a priori incontournable car dressé par le lexique de la langue française.

Dans un premier temps, nous jetterons donc avec Georges Mounin un regard en arrière vers les théories linguistiques qui ont tracé la voie de la traductologie, en mettant avant tout en lumière les «obstacles linguistiques» qui s'opposent à la traduction, pour mieux dévoiler la vraie nature de ce processus.

CHAPITRE III

L'activité traduisante à la lumière des théories sur la signification en linguistique

I Vinay et Darbelnet soulignent, avec raison, que «le traducteur [...] part du sens et effectue toutes ses opérations de transfert à l'intérieur du domaine sémantique» (*Stylistique comparée*, p. 37). On peut donc avoir l'opinion que l'objection théorique la plus forte - soit contre la légitimité, soit même contre la possibilité de toute traduction - proviendra de la critique à laquelle un certain nombre de linguistes modernes, Saussure, Bloomfield, Harris, Hjelmslev, ont soumis la notion classique du *sens* d'un énoncé linguistique.

L'analyse de Saussure ébranle la notion traditionnelle, empirique, et souvent implicite: «Pour certaines personnes, écrit-il, la langue, ramenée à son principe essentiel, est une nomenclature, c'est-à-dire une liste de termes correspondant à autant de choses [...]. Cette conception [...] suppose des idées toutes faites préexistant aux mots» (*Cours*, p.97).

Mais, écrit-il encore (et sa réflexion touche directement la traduction), «si les mots étaient chargés de représenter des concepts donnés d'avance, ils auraient chacun, d'une langue à l'autre, des correspondants exacts pour le sens: or il n'en est pas ainsi» (*Cours*, p.161).

Martinet, plus de quarante ans après Saussure, estime encore utile de combattre cette notion de langue-répertoire (*Eléments*, p.14), comme il la nomme, déjà dénoncée par le *Cours*. «Selon une conception fort naïve, mais assez répandue, une langue serait un répertoire de mots, c'est-à-dire de productions vocales (ou graphiques), chacune correspondant à une chose: à un certain animal, le cheval, le répertoire particulier connu sous le nom de langue française ferait correspondre une production vocale déterminée que l'orthographe représente sous la forme cheval; les différences entre les langues se ramèneraient à des différences de désignation: pour le cheval, l'anglais dirait *horse* et l'allemand *Pferd*; apprendre une seconde langue

consisterait simplement à retenir une nouvelle nomenclature en tous points parallèle à l'ancienne» (Martinet, *Eléments*, p.14).

«Cette notion de langue-répertoire, ajoute Martinet, se fonde sur l'idée simpliste que le monde tout entier s'ordonne, antérieurement à la vision qu'en ont les hommes, en catégories d'objets parfaitement distinctes, chacune recevant nécessairement une désignation dans chaque langue» (*Id, ibid*, p.15). Le monde étant considéré comme un grand magasin d'objets, matériels ou spirituels, bien séparés, chaque langue en ferait l'inventaire avec un étiquetage propre, une numérotation particulière: mais on pourrait toujours passer sans erreur d'un inventaire à l'autre, puisque, en principe et grosso modo, chaque objet n'aurait qu'une étiquette, et que chaque numéro ne désignerait qu'un article dans le même magasin donné d'avance à tous les faiseurs d'inventaires.

Saussure ne conduit pas la critique de cette notion traditionnelle au nom de l'existence d'étiquettes identiques pour des choses distinctes (homonymes), ou de numéros multiples pour une même chose (synonymes). Dans ces cas, statistiquement peu nombreux pour chaque langue, la possibilité de confronter chaque fois les numéros ou les étiquettes avec la chose correspondante éluciderait l'obscurité des répertoires, et ferait concorder les inventaires, au moyen de quelques dérogations au principe. Il n'en est pas ainsi, dit Saussure, et le défaut de cette notion de langue-nomenclature, c'est qu'elle «laisse supposer que le lien qui unit un nom à une chose est une opération toute simple, ce qui est bien loin d'être vrai» (Saussure, op. cit., p. 97).

Le rapport entre chose et mot se trouve établi par une opération beaucoup plus complexe. Cette opération n'est même pas décrite par la formule saussurienne, souvent citée, selon laquelle «le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique» (*Id, ibid*, p. 98). En ce qui concerne le problème qui nous occupe ici, cette formule, supposant donné (par la psychologie) le rapport qui unit les concepts aux choses, substituerait seulement le répertoire des concepts au répertoire des choses. «Quand j'affirme simplement qu'un mot signifie quelque chose, quand je m'en tiens à l'association de l'image acoustique avec un concept (précise Saussure lui-même), je fais une opération qui peut dans une certaine mesure être exacte et donner une idée de la réalité; mais en aucun cas je n'exprime le fait linguistique dans son essence et dans son ampleur» (*Id., ibid.*, p.162).

Quelle est donc cette opération complexe (qui seule révélerait l'ampleur et l'essence du fait linguistique), au moyen de quoi le sens s'associe au mot, le *signifié* au *signifiant*? Pour Saussure, le sens d'un mot dépend étroitement de l'existence ou de l'inexistence de tous les autres mots qui touchent ou peuvent toucher la réalité désignée par ce mot: le sens du mot *redouter* se voit délimité par l'existence d'autres mots tels que *craindre*, *avoir peur*, etc... dont l'ensemble forme, non pas un inventaire par addition, mais un système, c'est-à-dire une espèce de filet dont toutes les mailles sémantiques sont interdépendantes. Si l'on déforme une maille, toutes les autres se déforment par contrecoup: «La partie conceptuelle de la valeur [d'un terme] est constituée uniquement par des rapports et des différences avec les autres termes de la langue» (*Id., ibid.*, p.162). Si certains mots du système *redouter*, *craindre*, *avoir peur*, *être effrayé*, *trembler que*, *n'être pas tranquille pour*, etc... n'existaient pas en français, le sens du *signifiant* «craindre», par exemple, recouvrirait toute l'étendue de ces significations apparentées. Saussure exprime ce fait, essentiel aux yeux de la linguistique, de la façon suivante: «Dans tous ces cas nous surprenons donc, au lieu d'idées données d'avance, des valeurs émanant du système. Quand on dit qu'elles correspondent à des concepts, on sous-entend que ceux-ci sont purement différentiels, définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système. Leur plus exacte caractéristique est d'être ce que les autres ne sont pas» (*Id., ibid.*, p.162).

Prenons encore un exemple très simple pour illustrer cette vue capitale. Un petit citadin moyen de dix ans, pour désigner toutes les productions végétales qu'il classe très vaguement comme herbacées dans la campagne, dispose en général de deux mots, mettons: blé, herbe. Toute production herbacée, dans un terrain bien délimité, visiblement travaillé, pour lui, c'est du blé; dans un terrain, même bien délimité, mais dont le sol ne paraît pas avoir subi de façon culturelle, pour lui, c'est de l'herbe. Tout ce qui n'est pas l'herbe est du blé; tout ce qui n'est pas du blé, de l'herbe. Si notre petit citadin, par hasard, apprend à distinguer l'avoine à son épi, par différence tout ce qui n'est pas avoine reste blé. Mais s'il apprend encore à distinguer l'orge à son épi, le blé, ce sera toujours le reste, qui n'est ni orge ni avoine. Enfin, le jour où il distinguera le seigle à son épi, le blé sera ce qui n'est ni orge, ni avoine, ni seigle; le seigle, ce qui n'est ni blé, ni orge, ni avoine, etc... Au lieu du système à un seul terme indifférencié (l'herbe du petit citadin de six ans, par exemple), il possède un système lexical à cinq termes interdépendants, se définissant chacun par opposition à tous les autres, et ceci dans les limites de ses besoins réels de communication linguistique: à Paris, il ne savait pas nommer chaque céréale par son nom; parce qu'il n'était pas en situation d'avoir besoin de la nommer. (Son système risque encore de lui faire nommer blé un champ de riz jeune en Camargue, ou de jeune maïs en Dordogne ou de sorgho dans le Vaucluse.) Maintenant, son pouvoir de nomination différentielle des céréales correspond à sa pratique sociale de petit citadin en vacances au nord de Lyon, capable de nommer ce qu'il voit. Mais le même système des céréales, ou des herbes, est susceptible, selon le même processus, de se compliquer encore, pour des gens - ce petit garçon devenant ingénieur agronome, ou vendeur de semences - dont la pratique sociale est liée à une détermination différentielle plus poussée du même champ de réalité à nommer. De ce filet à une seule maille du petit citadin qui débarque à la campagne, ils feront un filet à dizaines de mailles, de formes et de tailles différentes, qui couvrira la même surface sémantique; c'est-à-dire qui désignera la même quantité de réalité dans le monde extérieur, mais connue, c'est-à-dire organisée, ou qualifiée autrement, - ordonnée de plus en plus, selon des différenciations de plus en plus poussées. Saussure a pleinement raison quand il définit la valeur d'un terme comme étant ce que tous les autres termes (du système) ne sont pas. Là où le petit citadin dit: de l'herbe, le producteur distingue et nomme cinquante-trois variétés de vingt-trois espèces (...), par le processus génétique qui vient d'être analysé: système dont tous les termes se tiennent, car si le spécialiste ne sait pas distinguer les sept variétés de *flouves*, par exemple, six mailles sautent dans son système à cinquante-trois mailles, mais la maille unique restante couvre la même surface sémantique que les sept noms de flouve qui seraient possibles. On apercevra sans doute mieux, par ces exemples, l'abîme qui sépare la notion saussurienne de la nomination comme «système», d'avec la notion traditionnelle de la langue comme nomenclature, ou répertoire. Notion traditionnelle qui remontait peut-être à la Bible, décrivant la nomination des choses comme une attribution de noms propres: «Et Dieu nomma la lumière Jour, et les ténèbres, Nuit [...]. Et Dieu nomma l'étendue, Cieux [...] Et Dieu nomma le sec, Terre; il nomma l'amas des eaux, Mers» (Genèse, I, 5-8-10). «Or l'Eternel Dieu avait formé de la terre toutes les bêtes des champs, et tous les oiseaux des cieux: puis il les avait fait venir vers Adam, afin qu'il vît comment il les nommerait: et que le nom qu'Adam donnerait à tout animal vivant fût son nom. Et Adam donna les noms à tous les animaux domestiques, et aux oiseaux des cieux, et à toutes les bêtes des champs...» (Genèse, II, 19-20, in: *La Sainte Bible*, à Genève, pour la Compagnie des Libraires, 1712, p.1-3). A ce propos, quelle que soit l'intention finale de Platon dans le *Cratyle*, il faut aussi souligner la place énorme, dans ce dialogue, des exemples tirés des *noms propres* (quarante-neuf exemples sur cent trente-neuf, plus du tiers) pour exposer une théorie des noms communs, c'est-à-dire de la nomination des choses en général; et plus important que le nombre d'exemples, le fait que Platon parte du nom propre, base tout son exposé sur le nom propre, passe indifféremment du nom propre au nom commun, comme si ces deux opérations

de nomination pouvaient être assimilées. La Bible et le *Cratyle*, qui tiennent une grande place dans l'origine de notre notion traditionnelle de langue-répertoire, illustrent aussi le processus mental archaïque par lequel l'assignation des noms aux choses (et des sens aux mots), se voyait conçue comme un baptême et comme un recensement.

La critique de Saussure ébranle donc profondément la vieille sécurité des personnes pour qui la langue est une nomenclature, un répertoire, un inventaire. Toutefois, l'analyse saussurienne de la notion de sens n'entame pas la validité des opérations de traduction, parce que, fondée sur la psychologie classique, elle ne met vraiment nulle part en doute la nature universelle des concepts - quel qu'en soit le découpage en valeurs - qui reflètent l'expérience humaine universelle. Tout au plus cette analyse, précieuse en soi, démontre que, dans le signe linguistique, le rapport entre l'image acoustique et le concept est beaucoup moins simple qu'on ne l'imaginait. Comme dit aussi Z. S. Harris qui combat, à son tour, en 1956, la même vieille notion, la langue n'est pas *a bag of words* (*Distributional Structures*, p. 156), un sac de mots, c'est-à-dire un sac-à-mots, où l'on pourrait puiser les mots un par un, comme on puise les caractères d'imprimerie un par un dans la casse du typographe: c'est une suite de tables de systèmes, à partir desquelles on doit, dans chaque cas particulier, recalculer des correspondances. La critique saussurienne du sens explique tout au plus, scientifiquement, pourquoi la traduction mot pour mot n'a jamais pu fonctionner de façon satisfaisante: parce que les mots n'ont pas forcément la même surface conceptuelle dans des langues différentes.

Il La critique de Bloomfield, elle, apparaît radicale. Afin de fournir à la notion de sens une base objective, en effet, Bloomfield élimine, en premier lieu, tout recours aux mots *pensée, conscience, concept, image, impression, sentiment*, comme autant de notions non encore vérifiées scientifiquement. Pour avoir le droit d'utiliser ces mots dans une sémantique scientifique (une science des significations), nous devrions avoir une psychologie scientifique, c'est-à-dire une explication totale des processus dont le cerveau du locuteur est le siège. Or, dit Bloomfield, nous en sommes encore très loin.

Voulant donc éviter toute définition mentaliste de la notion de sens, il a recours à la définition behaviouriste: le sens d'un énoncé linguistique est «la *situation* dans laquelle le locuteur émet cet énoncé, ainsi que le comportement-réponse que cet énoncé tire de l'auditeur» (*Language*, p.139).

Cette définition, méthodologiquement, ne laisse pas d'être remarquable. C'est elle, à bien considérer les choses, qui fonde les recherches au terme desquelles on peut parler de la communication animale. C'est elle aussi qui rend compte de l'acquisition fondamentale du contenu du langage par l'enfant, type d'acquisition qui devrait chaque fois étonner, si l'on y songeait bien: l'enfant qui naît arrive aussi étranger à la terre que l'habitant d'une autre planète. Comparée aux autres moyens dont nous disposons pour apprendre des langues, l'originalité de ce qui se passe chez l'enfant nous est dissimulée quand nous disons qu'il apprend à parler, comme nous disons des adultes qu'ils apprennent à parler le russe ou l'anglais. En fait, chose toute différente, il apprend à communiquer, pour la première fois. Mais, disait déjà Jespersen, pour ce faire, «l'enfant bénéficie d'un autre avantage inestimable: il entend la langue dans toutes les situations possibles, et dans de telles conditions que langage et situation correspondent toujours exactement l'un à l'autre et s'illustrent mutuellement l'un l'autre» (Jespersen, *Language*, p.142). La définition de Bloomfield se trouve matérialisée dans le fait que nous pouvons lire certaines langues mortes sans pouvoir les traduire parce que toutes les situations qui pouvaient nous donner le sens de ces langues ont disparu avec les peuples qui les parlaient.

Mais sa définition, de l'aveu de Bloomfield lui-même, amène à dire que la saisie du sens des énoncés linguistiques est scientifiquement impossible, puisqu'elle équivaut, reconnaît-il, à postuler «guère moins que l'omniscience» (Bloomfield, *Language*, p.74). En effet, «l'étude des

situations des locuteurs et des comportements-réponses des auditeurs est équivalente à la somme totale des connaissances humaines» (*Id., ibid.*, p.74). «Les situations qui poussent les gens à proférer des énoncés linguistiques comprennent tous les objets et tous les événements de leur univers. Afin de donner une définition scientifiquement exacte de la signification de chaque énoncé d'une langue, il nous faudrait avoir une connaissance scientifique exacte de toute chose dans le monde du locuteur» (*Id. ibid.*, p.139), dit Bloomfield. Et dans la connaissance de ce monde du locuteur, il inclut non seulement «les processus macroscopiques qui sont à peu près les mêmes chez tout le monde et qui présentent une importance sociale» (*marcher, rire, avoir peur, avoir mal à la tête, etc...*), mais aussi «ces sécrétions glandulaires et ces mouvements musculaires obscurs, hautement variables et microscopiques [...], très différents de l'un à l'autre locuteur, mais qui n'ont pas d'importance sociale immédiate et ne sont pas représentés par des formes linguistiques conventionnelles» (*Id. ibid.*, p. 142-143). Tout le monde sera d'accord avec Bloomfield pour conclure que «l'étendue véritable de la connaissance humaine est très petite en comparaison» (*Id. ibid.*, p.139).

Concernant le sens des énoncés linguistiques ainsi défini, force nous est également de reconnaître que «notre connaissance du monde dans lequel nous vivons est si imparfaite que nous ne pouvons que rarement rendre un compte exact de la signification d'un énoncé» (*Id. ibid.*, p.74), et que «la détermination des significations [des énoncés] se trouve être, par conséquent, le point faible de l'étude du langage, et qu'elle le restera jusqu'à ce que la connaissance humaine ait progressé bien au-delà de son état présent» (*Id. ibid.*, p.140).

La théorie bloomfieldienne en matière de sens impliquerait donc une négation, soit de la légitimité théorique, soit de la possibilité pratique, de toute traduction. Le sens d'un énoncé restant inaccessible, on ne pourrait jamais être certain d'avoir fait passer ce sens d'une langue dans une autre.

Mais une telle définition du sens, aux yeux de Bloomfield lui-même, exprime une procédure idéale, un absolu qui sera très progressivement approché par le cheminement de l'humanité vers plus de connaissance à travers des siècles et des siècles. C'est actuellement, pour des raisons méthodologiques et provisoires, que la saisie du sens est, scientifiquement parlant, impossible; c'est donc actuellement que la traduction est, au sens scientifique, impossible. En attendant, Bloomfield, en tant que linguiste, passe outre à sa propre exigence théorique en tant qu'épistémologiste. Il renonce à fonder la sémantique et la linguistique en vérifiant la signification de chaque énoncé par sa récurrence constante entre tel énoncé linguistique et telle situation objective, toujours la même, exhaustivement connue. Il existe un véritable *postulat de Bloomfield* (jamais assez mis en relief au cours des discussions) qui justifie la possibilité de la science linguistique en dépit de la critique bloomfieldienne de la notion de sens, postulat qu'on doit toujours remettre au centre de la doctrine bloomfieldienne après l'avoir critiquée: «Comme nous n'avons pas de moyens de définir la plupart des significations, ni de démontrer leur constance, nous devons adopter comme un postulat de toute étude linguistique, ce caractère de spécificité et de stabilité de chaque forme linguistique, exactement comme nous les postulons dans nos rapports quotidiens avec les autres hommes. Nous pouvons formuler ce postulat comme l'hypothèse fondamentale de la linguistique, sous cette forme: Dans certaines communautés (communautés de langue), il y a des énoncés linguistiques qui sont les mêmes quant à la forme et quant au sens» (Bloomfield, *ouvr. cit.* p. 144). Ce qui signifie, en d'autres termes, que «chaque forme linguistique a une signification spécifique et constante» (*Id. ibid.*, p. 145).

En fin de compte, après un long circuit, qui n'a pas été inutile en ce qu'il nous a mieux renseignés sur les diverses limites scientifiques de la notion de sens, Bloomfield aboutit à légitimer tous les moyens que la pratique sociale utilise afin de s'assurer de la constance (relative) de la signification propre à chaque forme linguistique: désignation de la chose, ou bien définition

du terme, ou bien même sa traduction (*Id, ibid.*, p.140). La critique bloomfieldienne, elle non plus, ne peut pas être considérée comme fondant théoriquement l'impossibilité de traduire; et la traduction reste pratiquement possible pour la même raison que la linguistique bloomfieldienne reste possible: en vertu du postulat de Bloomfield.

III Sur les traces de Bloomfield, essayant d'aller plus loin dans la rigueur en se passant du postulat de Bloomfield, une autre école essaie de fonder ses analyses du langage en faisant abstraction du *sens*: il s'agit de la linguistique distributionnelle.

Cette condamnation de tout recours au *sens*, ici aussi, vise à donner plus de rigueur scientifique encore à la description des structures qui constituent les langues. Comme Bloomfield, on récuse ici la sémantique, non pour des motifs *a priori*, mais pour des raisons de fait: parce que c'est la partie de la linguistique où les acquisitions sont les moins solides et les moins nombreuses.

L'analyse distributionnelle, en face d'un corpus linguistique, se place donc volontairement dans la situation qui, par force, est celle d'un décrypteur en face d'un cryptogramme. Au lieu que le sens fournisse le point de départ de l'analyse du texte, c'est l'analyse formelle du texte qui doit permettre de remonter finalement jusqu'au sens. Comme le décrypteur fonde sa recherche sur la statistique des fréquences des lettres, des lettres doubles et des groupements de lettres dans le cryptogramme, pour la rapprocher des corrélations statistiques connues entre les fréquences et les configurations des diverses lettres, fréquences et configurations caractéristiques dans chaque langue, - ainsi l'analyse distributionnelle essaie de retrouver l'ensemble des structures qui gouvernent une langue donnée, par l'étude des distributions des éléments dans le texte. Une analyse, ainsi conduite, du français comme une langue inconnue, révélerait assez vite des séries de formes linguistiques telles que, par exemple: *imprime, comprime, déprime, prime, réprime, supprime*, qui permettraient d'isoler l'élément formel *prime*; tandis qu'une série: *comprime, compare, comprend, combat, commue*, dégagerait l'élément *com*, et ainsi de suite. Toute la langue du corpus en question, théoriquement, se trouverait décrite par l'inventaire de toutes les distributions de tous les éléments isolés, les uns par rapport aux autres. Même en admettant qu'on puisse analyser ainsi l'ensemble de tous les systèmes de corrélations qui constituent la structure d'une langue, et sans introduire aucune préconception d'aucune sorte, surtout quant au sens, Martinet fait justement cette remarque préjudicielle: «En fait, aucun linguiste ne semble s'être avisé d'analyser et de décrire une langue à laquelle il ne comprendrait rien. Selon toute vraisemblance, une telle entreprise réclamerait, pour être menée à bien, une consommation de temps et d'énergie qui a fait reculer ceux-là mêmes qui voient dans cette méthode la seule qui soit théoriquement acceptable» (Martinet, *Éléments*, p. 40).

De plus, Martinet puis Frei ont démontré que le critère distributionnel ne décrit pas exhaustivement, ni toujours à coup sûr, les structures d'une langue: il ne peut pas distinguer, par exemple, les différences de fonction de l'élément *de* dans la même série distributionnelle: (*to*) *declare, debauch, decrepit, demented*, etc..., ni de l'élément *ceive* dans la série: *conceive, deceive, receive*, etc...; tandis que sa méthode devrait lui faire isoler les éléments *fl* et *gl* dans des séries telles que *flare, flimmer*, et *glare, glimmer*. Rien, dit Frei, ne peut permettre au distributionnaliste de deviner que les analyses formelles des termes *é-tager* et *par-tager*, *é-taler* et *dé-taler*, *en-tamer* et *ré-tamer* sont agencées selon des corrélations distributionnelles entièrement fausses à partir d'éléments non reconnus, donc mal isolés; d'ailleurs, dit aussi Frei, si Harris ne connaissait pas le sens des mots par ailleurs, il pourrait isoler, dans les termes, d'autres éléments tels que: *conc-eive* et *rec-eive*, *cons-ist* et *res-ist*.

Harris, à qui l'on doit l'exposé le plus notoire sur l'analyse linguistique distributionnelle, a donc été conduit à réintroduire la prise en considération du sens comme critère adjoint de cette espèce d'analyse. Après avoir posé que «la principale recherche de la linguistique des-

criptive et la seule relation que nous accepterons comme pertinente dans la présente étude est la distribution ou l'arrangement à l'intérieur de la chaîne parlée, des différentes parties ou particularités les unes par rapport aux autres» (*Methods*, p.5), il écrit que le sens peut être utilisé «*au moins* comme une source d'indices». Ensuite, comme complément de l'analyse distributionnelle («Étant donné un nom, par exemple *doctor*, on emploiera les adjectifs qui font sens avec lui»). Enfin, comme une des procédures possibles entre d'autres: «Les méthodes qui ont été présentées dans les chapitres précédents, dit-il, proposent les investigations distributionnelles [sur un corpus] comme solutions de rechange [alternatives] aux considérations sur le sens» (*Id. ibid.*, p. 365).

L'examen des tâtonnements et des repentirs théoriques de Harris concernant l'emploi de la notion de sens en linguistique descriptive, si l'on voulait le traiter comme un problème en soi, pourrait être plus détaillé. Signalons encore que Harris convient sur un point de l'impossibilité d'une analyse linguistique sans recours au sens: «En acceptant ce critère de la réponse du locuteur [pour dégager des phonèmes], admet-il, nous rejoignons l'appui sur le sens, qui est habituellement requis par les linguistes. Quelque chose de cet ordre est inévitable, au moins à l'étape actuelle de la linguistique: outre les données concernant les sons nous avons besoin de données relatives à la réponse du locuteur» (*Id. ibid.*, p.20). Plus loin, dans un Appendice de dix pages intitulé: *Le critère du sens*, il tente de minimiser ce recours: «On notera que même quand la signification est prise en considération, il n'est nullement besoin d'une formulation détaillée et complète de la signification d'un élément, et encore moins de ce que le locuteur entendait signifier quand il l'a énoncé. Tout ce qui est nécessaire, c'est que nous trouvions une différence régulière entre deux ensembles de situations [...] Naturellement, plus cette différence est exactement, finement, détaillément établie, mieux cela vaut» (*Id. ibid.*, p.187). Se fondant sur l'intuition du linguiste pour apprécier des «différences régulières» entre ensembles de situations non linguistiques (et même des différences exactement, finement, détaillément établies) Harris ne voit pas son erreur logique: déterminer des différences de sens suppose résolu les problèmes de détermination du sens lui-même. Harris minimise aussi le rôle du sens comme indice, parce que, dit-il, les renseignements fournis par cet indice doivent être ultérieurement vérifiés par les techniques d'analyse distributionnelle. Dans un dernier cas, celui de la séparation de deux dialectes ou de deux langues entremêlées dans un corpus bilingue, Harris est dans l'impossibilité, pratiquement, d'éviter le recours au sens: «Ou bien, dit-il, nous pouvons séparer ces fragments de discours, qui peuvent être décrits au moyen d'un système relativement simple et cohérent, et dire que ce sont des échantillons de l'un des dialectes, tandis que les fragments de l'autre sont des échantillons d'un autre dialecte. Nous pouvons le faire habituellement sur la base d'une connaissance des différents dialectes des autres communautés» (*Id. ibid.*, p.9-10).

Par de telles atténuations, si latérales soient-elles dans son texte, Z. S. Harris rejoint la position de ses critiques: Frei qui déclare: «Jusqu'à ce jour, quarante ans après l'enseignement de Saussure, les linguistes n'ont pas encore réussi à découvrir une méthode qui permettrait de délimiter les monèmes sans tenir compte du signifié» (Frei, *Critères de délimitation*, p.136); Cantineau qui, plus généralement, pose que «la langue étant un système de signes vocaux utilisés pour se comprendre à l'intérieur des groupes humains, ce qui contribue à la signification de ces signaux est ce qu'il y a en eux de [...] «pertinent»». L'analyse distributionnelle, ainsi réduite à sa dimension théorique correcte, apparaît comme une formulation trop extrême de la vieille méthode combinatoire, proposée, dès le XVIII^{ème} siècle, par l'abbé Passeri et employée pour accéder aux langues non déchiffrées. C'est sur des cas comme l'étrusque qu'on pourrait vérifier si cette théorie fonctionne, car toutes les fois qu'on l'applique à des langues dont le linguiste connaît les significations par ailleurs, il est établi qu'il ne peut pas se comporter comme s'il ignorait ces significations. L'analyse distributionnelle appliquée au corpus connu de textes étrusques, permettrait de

vérifier si, en conclusion, nous nous retrouverions ou non devant un formulaire impeccable de combinaisons, mais dont nous ne saurions toujours pas à quoi appliquer les formules - ou devant une description de l'étrusque qui soit utilisable (à la lettre, il faut imaginer un volume rempli de signes et de calculs algébriques, dont nous restituerions toute la logique, mais dont nous ne posséderions pas les valeurs, de sorte qu'il serait impossible de deviner si elles concernent le cubage du bois, la résistance du ciment vibré, le débit des liquides dans des conduites, etc... sauf si nous avons, d'autre part, des notions en ces matières).

Relativement à notre problème (qui est d'explorer toutes les théories linguistiques modernes afin de vérifier si, détruisant toute confiance dans notre aptitude à traiter intelligemment du sens des énoncés linguistiques, elles atteignent la légitimité de la traduction), les concessions des distributionalistes valent en elles-mêmes, quelles que soient leur place et leur dimension dans la théorie des auteurs: les significations - c'est-à-dire la sémantique - chassées, non sans bonnes raisons, par la porte théorique, rentrent dans la linguistique distributionaliste elle-même, et non sans autres bonnes raisons, par la fenêtre de la pratique.

IV Hjelmslev, avec une intention très différente au départ, arrive à des positions, sur le sens, apparemment très semblables à celles de Bloomfield et de Harris. Et, pour d'autres motifs, il aboutit à préconiser de construire une théorie de la linguistique, lui aussi, en refusant toute utilisation des significations.

Pour lui, le langage offre à notre observation deux substances; la substance de l'expression, généralement considérée comme physique, matérielle, analysable en sons par la physique et la physiologie, mais étudiée par Hjelmslev uniquement dans sa valeur abstraite: les relations entre les différences élémentaires qui font que ces sons deviennent utilisés comme éléments de signaux (nous n'en parlerons plus ici); la substance sémantique, ou substance du sens, ou substance du contenu.

Cette dernière est, par elle-même, informe au sens propre du mot. Qu'on prenne une série d'expressions connues pratiquement comme exprimant des situations synonymes: Fr.: Je ne sais pas; Angl.: I do not know; All.: Ich weiss es nicht; It.: Non so; Russe: Ja ne znaju, etc... Qu'on analyse et qu'on numérote le découpage de ces expressions selon les marques du sens (...). On aperçoit que le sens est littéralement construit (bâti, disposé, organisé) c'est-à-dire formé de façon différente selon les langues.

Hjelmslev en conclut qu'il existe, à côté de la substance du contenu (postulée comme étant la même dans les cinq énoncés), une forme du contenu qui peut varier et qui varie visiblement en fait, selon les langues. Ici, la même substance du contenu reçoit cinq formes dont aucune ne coïncide avec le découpage des quatre autres. Le même liquide, selon l'image de Martinet - et vraisemblablement le même volume de ce liquide est mis dans cinq récipients de forme assez différente. Supposons encore que la substance du sens, pour être transmise, doive être projetée sur un écran structuré (c'est-à-dire, ici, quadrillé); la projection se ferait, pour chaque langue, en des zones différemment localisées de l'écran et, de plus - ce qui n'est pas représentable graphiquement - selon des séquences temporelles différentes. (...)

Le point de vue de Hjelmslev, entièrement vérifié dans les faits, comme on le voit c'est que «la substance [du contenu], [le sens], étant par elle-même, avant d'être «formée», une masse amorphe, échappe à toute analyse, et, par là, à toute connaissance». (Il n'envisage même pas la possibilité, théoriquement concédée par Bloomfield, d'une connaissance du sens par référence à la situation correspondante.) «Elle est totalement dépourvue d'existence scientifique», ajoute-t-il, non pas comme chez Bloomfield, pour des raisons qui tiennent à la théorie de la connaissance et à l'état actuel de nos connaissances, mais pour des raisons qui tiennent à la nature même de l'opération linguistique. «La description des langues ne saurait donc être une description de la substance [de l'expression, ou du contenu]. La substance ne saurait être ob-

jet d'examen qu'une fois effectuée la description de la forme linguistique. Toute tentative pour établir un système universel de sons, ou de concepts, est scientifiquement sans valeur. L'étude linguistique de l'expression ne sera donc pas une phonétique, ou étude des sons, et l'étude du contenu ne sera pas une sémantique, ou étude des sens. La science linguistique sera une sorte d'algèbre...» (Martinet, *Au sujet des fondements*, p. 31) conclut-il, en ce sens qu'elle étudiera uniquement les formes, vides, des relations des éléments linguistiques entre eux.

L'analyse hjelmslévienne, elle non plus, ne détruit donc pas la notion de signification en linguistique. Pour des raisons de méthode, elle écarte tout recours au sens comme substance du contenu, elle veut éviter le cercle vicieux qui consiste à fonder l'analyse des structures (phonétiques, morphologiques, lexicales, syntaxiques) d'une langue en s'appuyant implicitement sur le postulat qu'on connaît; sens exact des énoncés linguistiques qu'on analyse - pour ensuite établir la connaissance du sens de ces mêmes énoncés d'après l'emploi des structures qu'on en aura tirées. Hjelmslev comme Saussure, comme Bloomfield et comme Harris, essaie de mettre la connaissance du sens au-delà du point d'arrivée de la linguistique descriptive, au lieu de la mettre (sans le dire) au point de départ. Tous quatre ne visent qu'à fournir des méthodes plus scientifiques pour approcher finalement le sens. En attendant que ces méthodes plus scientifiques soient définitivement construites, acceptées, prouvées - puis qu'elles aient permis d'analyser scientifiquement la substance du contenu - Hjelmslev écrit des livres et des articles dont chaque phrase, comme celles de Saussure, de Bloomfield et de Harris, est empiriquement fondée sur le postulat fondamental de Bloomfield lui-même: l'existence d'une signification relativement spécifique et relativement stable (dans certaines limites chaque jour mieux connues), pour chaque énoncé linguistique distinct. Mais ce postulat qui soutient, empiriquement sans doute, aussi provisoirement qu'on le voudra, la légitimité de toute recherche linguistique, soutient également - sous les mêmes réserves - la légitimité de l'opération traduisante.

V Plusieurs grandes théories linguistiques modernes ont donc approfondi l'analyse des relations exactes entre l'énoncé linguistique formel et la signification de cet énoncé. Elles ont aussi essayé, pour des raisons de méthode, d'atteindre à une définition des systèmes de relations qui constituent les langues, sans recourir à la notion de sens. Elles n'éliminent pas, ce faisant, la sémantique de la linguistique générale, mais seulement de la linguistique descriptive: elles s'interdisent seulement de s'appuyer (théoriquement) sur la sémantique considérée comme étant la partie la moins scientifiquement constituée de la linguistique actuelle, afin que la validité des procédures et des résultats éventuels demeure indépendante du point de faiblesse constitué par cette sémantique. Mais, comme on l'a vu, cette tentative d'éliminer tout recours au sens, même en linguistique descriptive formelle, est contestable et contestée. Ces théories, surtout les trois dernières, auront donc à juste titre ébranlé la sécurité traditionnelle avec laquelle on opérait sur la notion de sens. Elles ont montré combien la saisie des significations - pour des raisons non plus littéraires et stylistiques, mais proprement linguistiques, et même sémiologiques - est, ou peut être, très difficile, approximative, hasardeuse. Tout en marquant fortement des limites inaperçues jusqu'alors, selon les cas et les situations, elles n'ont entamé, cependant, ni la légitimité théorique, ni la possibilité pratique des opérations de traduction.

CHAPITRE IV

L'activité traduisante à la lumière des théories néo-humboldtiennes sur les langues comme «visions du monde»

I La linguistique contemporaine a mis en cause, indirectement, la légitimité comme la possibilité de toute traduction en détruisant d'une autre manière la notion qu'on se faisait traditionnellement du sens.

On avait longtemps pensé - comme les arguments du chapitre précédent l'acceptent encore implicitement pour base - que les structures du langage résultaient plus ou moins directement des structures de l'univers (d'une part) et des structures universelles de l'esprit humain (d'autre part). Il y avait des noms et des pronoms dans les langues parce qu'il y avait des êtres dans l'univers, des verbes dans les langues parce qu'il y avait des processus dans l'univers, des adjectifs dans les langues parce qu'il y avait des qualités des êtres dans l'univers; des adverbes dans les langues parce qu'il y avait des qualités des processus et des qualifications des qualités elles-mêmes, dans l'univers; des prépositions et des conjonctions parce qu'il y avait des relations logiques de dépendance, d'attribution, de temps, de lieu, de circonstance, de coordination, de subordination, soit entre les êtres, soit entre les processus, soit entre les êtres et les processus dans l'univers. On pouvait toujours traduire parce que:

1. Une langue mettait le signe égale entre certains mots (a, b, c, d...) et certains êtres, processus, qualités ou relations (A, B, C, D...)

a, b, c, d... = A, B, C, D...
2. Une autre langue mettait le signe égale entre certains autres mots (a', b', c', d'...) et les mêmes êtres, processus, qualités ou relations:

a', b', c', d'... = A, B, C, D...
3. La traduction consistait à écrire que:

a, b, c, d ... = A, B, C, D... a', b', c', d'... = A, B, C, D...

donc:

a, b, c, d... = a', b', c', d'

Traduire, c'était exprimer la contenance en litres d'un tonneau par sa contenance en gallons, mais c'était toujours la même contenance, qu'elle fût livrée en litres ou en gallons; c'était bien, croyait-on, la même réalité, la même quantité de réalité qui se trouvait livrée dans les deux cas. Cette façon de résoudre le problème postulait (même si les langues découpaient différemment la substance du contenu linguistique, et les catégories linguistiques) que la pensée de l'homme, elle, toujours et partout, découpait l'expérience qu'elle a de l'univers suivant des catégories logiques ou psychologiques universelles. Toutes les langues devaient communiquer les unes avec les autres parce qu'elles parlaient, toutes et toujours, du même univers de la même expérience humaine, analysé selon des catégories de la connaissance identiques pour tous les hommes. Si des locuteurs disent à des auditeurs: *Quelle heure est-il?* ou *What time is it?* (ou : *What o'clock is it?*) ou *Che ore sono?* ou *Wie spät ist es?* nous pourrions soumettre ces expressions à des découpages analogues à ceux de l'expression: *Je ne sais pas*, dans le chapitre précédent, qui feront apparaître une grande variété dans les formes du contenu linguistique de cette expression. Mais chaque auditeur, dans chacun de ces dialogues en une langue différente, tirera sa montre de sa poche, ou repliera son avant-bras pour découvrir son poignet afin d'y lire la réponse: preuve que nous serons bien dans le même monde de significations pour tous, et dans la même expérience de ce monde.

Dans cette optique, les difficultés de la traduction relevaient de faits accidentels: ou bien le traducteur ne saisissait pas toute la substance du contenu d'une expression de la langue-source et la rendait, par conséquent, de manière incomplète; ou bien le traducteur connais-

sait insuffisamment les ressources des formes du contenu et des formes de l'expression dans la langue-cible et les utilisait inexactement. Dans les deux cas, la faute de traduction restait une faute de traducteur. Et si l'on évitait ces deux sortes de fautes, les autres difficultés de la traduction devenaient justiciables de l'esthétique seulement, non de la linguistique: si la traduction ne satisfaisait pas, par rapport à un original esthétiquement fameux, c'est parce que le traducteur n'avait pas de talent.

II Cette façon de concevoir les rapports entre l'univers de notre expérience (ou notre expérience de l'univers), d'une part, et les langues, d'autre part, a été lentement mais complètement bouleversée depuis cent ans, c'est-à-dire depuis les thèses philosophiques sur le langage exposées par Wilhelm von Humboldt, et surtout ses descendants, dits néo-kantiens ou néo-humboldtians. «Se réclamant de Humboldt, cette philosophie refusait de voir dans la langue un outil passif de l'expression. Elle l'envisageait plutôt comme un principe actif qui impose à la pensée un ensemble de distinctions et de valeurs: Tout système linguistique renferme une analyse du monde extérieur qui lui est propre et qui diffère de celle d'autres langues ou d'autres étapes de la même langue. Dépositaire de l'expérience accumulée des générations passées, il fournit à la génération future une façon de voir, une interprétation de l'univers; il lui lègue un prisme à travers lequel elle devra voir le monde non-linguistique» (Ullmann *Précis*, p.300). Ce commentaire d'Ullmann sur l'ouvrage de Cassirer, *Le langage et la construction du monde des objets*, constitue également une des plus claires interprétations des formules ambiguës de Humboldt (dont Max Müller, lui-même, disait qu'elles lui donnaient l'impression de marcher dans une mer mouvante de nuages); formules selon lesquelles «le langage n'est pas un *ergon*, mais une *energeia*», et «le langage est le moyen par lequel les hommes créent leur conception, leur compréhension et leurs valeurs de la réalité objective». Cassirer, lui-même, s'exprime ainsi: «Le monde n'est pas [seulement] compris et pensé par l'homme au moyen du langage; sa vision du monde et la façon de vivre dans cette vision sont déjà déterminées par le langage».

Ces thèses ont été longtemps négligées. Mais elles se sont vues revaloriser par la linguistique structuraliste. On peut dire qu'aujourd'hui tout le monde souscrit à la thèse humboldtienne plus rigoureusement reformulée, refondée sur des analyses satisfaisantes. Ullmann la reprend à son propre compte en plusieurs endroits, W. von Wartburg en nuance l'expression telle qu'elle est donnée par Jost Trier, mais l'accepte en gros: «Trier revient à la conception soutenue par Humboldt que le contenu et la forme linguistique de la vie spirituelle de l'homme se conditionnent réciproquement et ne sauraient être considérés séparément. La langue est l'expression de la forme sous laquelle l'individu voit le monde et le porte à l'intérieur de lui-même».

Voici la position de Jost Trier énoncée par lui-même: «Chaque langue est un système qui opère une sélection au travers et aux dépens de la réalité objective. En fait, chaque langue crée une image de la réalité, complète, et qui se suffit à elle-même. Chaque langue structure la réalité à sa propre façon et, par là-même, établit les éléments de la réalité qui sont particuliers à cette langue donnée. Les éléments de réalité du langage dans une langue donnée ne reviennent jamais tout à fait sous la même forme dans une autre langue, et ne sont pas, non plus, une copie directe de la réalité. Ils sont au contraire la réalisation linguistique et conceptuelle d'une vue de la réalité qui procède d'une matrice structurelle unique mais définie, qui continuellement compare et oppose, relie et distingue les données de la réalité. Naturellement, dans ce qui précède, est impliquée comme évidente l'idée que rien dans le langage n'existe de manière indépendante. Dans la mesure où la structuration constitue l'essence fondamentale du langage, tous les éléments linguistiques sont des résultats de cette structuration. La signification finale de chacun de ces éléments est déterminée précisément et seulement par sa relation à la structure linguistique totale, et sa fonction dans cette même structure».

Voici une analyse de Louis Hjelmslev qui, partie d'une tout autre province de la linguistique structurale, illustre à la perfection la généralisation de Trier, aboutissant aux mêmes conclusions: «Ce n'est pas par la description physique des choses signifiées que l'on arriverait à caractériser utilement l'usage sémantique adopté dans une communauté, les appréciations collectives, l'opinion sociale. La description de la substance [du contenu] doit donc consister avant tout en un rapprochement de la langue aux autres institutions sociales, et constituer le point de contact entre la linguistique et les autres branches de l'anthropologie sociale». C'est ainsi qu'une même «chose» physique peut recevoir des descriptions sémantiques bien différentes selon la civilisation envisagée. Cela ne vaut pas seulement pour les termes d'appréciation immédiate, tels que «bon» ou «mauvais», ni seulement pour les choses créées directement par la civilisation, telles que «maison», «chaise», «roi», mais aussi pour les choses de la nature. Non seulement «cheval», «chien», «montagne», «sapin», etc... seront définis différemment dans une société qui les connaît (et les reconnaît) comme indigènes, et dans telle autre pour laquelle ils restent des phénomènes étrangers ce qui n'empêche pas, on le sait bien, que la langue dispose d'un nom pour les désigner, comme par exemple le mot russe pour l'éléphant, *slon*. Mais l'éléphant est quelque chose de bien différent pour un Hindou ou un Africain qui l'utilise et le cultive, et, d'autre part, pour telle société européenne ou américaine pour laquelle l'éléphant n'existe que comme objet de curiosité, exposé dans un jardin d'acclimatation, et dans les cirques ou les ménageries, et décrit dans les manuels de zoologie. Le «chien» recevra une description sémantique tout à fait différente chez les Eskimos, où il est surtout un animal de trait, chez les Parses, où il est animal sacré, dans telle société hindoue, où il est réprouvé comme paria, et dans nos sociétés occidentales dans lesquelles il est surtout l'animal domestique, dressé pour la chasse ou la vigilance» (Hjelmslev, *La stratification*, p.175-176).

Ces vues humboldtiennes ont été redécouvertes indépendamment, reformulées avec vigueur, actualisées surtout, par B. L. Whorf, qui leur a procuré l'audience linguistique qu'elles n'avaient pas jusque-là, d'abord en Amérique, puis en Europe même par contrecoup. Quelle est cette formulation renouvelée, de ce qu'on appelle aussi «l'hypothèse de Sapir-Whorf»? Whorf pose que «tous les observateurs ne sont pas conduits à tirer, d'une même évidence physique, la même image de l'univers, à moins que l'arrière-plan linguistique de leur pensée ne soit similaire, ou ne puisse être rendu similaire d'une manière ou de l'autre». Selon lui, «le langage est [donc] avant tout une classification et une réorganisation opérées sur le flux ininterrompu de l'expérience sensible, classification et réorganisation qui ont pour résultat une ordonnance particulière du monde...» (Whorf, *Language*, p. 214, 55). La métaphore qui revient avec insistance dans ses formules, c'est celle d'un découpage (...) découpage opéré dans le film ininterrompu de notre vision du monde; mais découpage qui n'est pas fait suivant les mêmes règles et qui ne dégage pas les mêmes unités dans des langues différentes: «Chaque langue est un vaste système de structures, différent de celui des autres [langues], dans lequel sont ordonnées culturellement les formes et les catégories par lesquelles l'individu non seulement communique, mais aussi analyse la nature, aperçoit ou néglige tel ou tel type de phénomènes ou de relations, dans lesquelles il coule sa façon de raisonner, et par lesquelles il construit l'édifice de sa connaissance du monde». En fin de compte, «nous disséquons la nature suivant des lignes tracées d'avance par nos langues maternelles».

«L'hypothèse de Whorf «pourrait être considérée simplement comme une série de variations sur les formules humboldtiennes, et comme la forme sous laquelle ces formules sont devenues familières à la linguistique américaine, si Whorf n'avait pas - à côté de ses énonciations générales - puissamment éclairé le problème au moyen d'analyses concrètes, multiples, sérieuses, originales, tirées surtout des langues amérindiennes. En quelques pages, il fait toucher du doigt comment le système verbal en hopi, avec ses neuf voix (intransitive, transitive, réflexive, passive, semi-passive, résultative, passive étendue, possessive et cessative), puis ses

neuf aspects (ponctuel, duratif, segmentatif, ponctuel-segmentatif, inceptif, progressif, spatial, projectif et continuatif), organise forcément l'expérience du monde du locuteur hopi de telle sorte qu'on doive conclure que «l'observateur hopi conçoit les événements d'une manière différente de celle dont le ferait quelqu'un dont la langue maternelle est l'anglais». (...) Les exemples qu'il propose aussi, de noms comme *maison* et autres, qui, en nitinat, ont des duratifs au même titre que des verbes comme *courir*; des noms de lieux comme *chambre* ou *pièce* qui en hopi ont un comportement «adverbial» (impossibilité de prendre la marque du possessif); ou des noms indiquant les divisions du temps (été, matin) qui ont également un comportement adverbial et ne peuvent prendre un démonstratif, ni un cardinal, etc...; des noms de nombre, toujours en hopi, qui contraignent à distinguer grammaticalement l'addition de quantités dans l'espace (*dix hommes*) de l'addition de quantités [imaginaires] dans le temps (*dix jours*): autant de faits qui justifient les énoncés whorfiens.

Cette idée, que chaque langue découpe dans le réel des aspects différents (négligeant ce qu'une autre langue met en relief, apercevant ce qu'une autre oublie), et qu'elle découpe aussi le même réel en unités différentes (divisant ce qu'une autre unit, unissant ce qu'une autre divise, englobant ce qu'une autre exclut, excluant ce qu'une autre englobe), est devenue le bien commun de toute la linguistique actuelle. Quand Masson-Oursel, entre autres philosophes, écrit que «chaque société a pour logique les raisonnements que lui inspire la syntaxe de son langage» - et quand Marcel Cohen reprend cette affirmation pour préciser que «chaque peuple a la logique que révèle la syntaxe de son langage», ils admettent, tous deux, que les langues, malgré certaines apparences, n'analysent pas de la même manière une même donnée objective. «Si Aristote avait été Dakota, disait déjà Mauthner, sa logique aurait pris une forme tout à fait différente». Cette phrase, qui eût semblé une boutade, ou un crime de lèse-humanité voici cinquante ans, c'est une thèse fort sérieuse aujourd'hui: «Les anciens Grecs, écrit Bloomfield, n'étudièrent que leur propre langue; ils considérèrent comme évident que la structure de cette langue incarnait les formes universelles de la pensée humaine ou, peut-être, de l'ordre du cosmos. En conséquence, ils firent des observations grammaticales, mais les limitèrent à une seule langue, et les formulèrent en termes de philosophie». Et Charles Serrus, essayant de démontrer qu'il n'y a pas de parallélisme logico-grammatical, apercevait déjà que cette opinion fautive provenait de ce qu'«on était dupe d'une certaine métaphysique spontanée de la langue grecque». E. Benveniste a fourni sur ce point, finalement, la démonstration formelle de cette vue en établissant que, les catégories logiques, telles qu'Aristote les énonçait, sont seulement la transposition, en termes de philosophie, des catégories de langue propres au grec. Il démontre même que la considération des catégories grammaticales grecques (notamment des verbes *moyens*, et des *parfaits*) permet seule de comprendre correctement «l'être en posture» (il est couché, il est assis); et «l'être en état» (il est chaussé, il est armé), - catégories logiques dont les historiens de la philosophie se trouvaient généralement embarrassés, qu'ils considéraient comme épisodiques, logiquement parlant. Benveniste, avant d'en donner cette illustration remarquable, avait déjà formulé la thèse en ces termes: «On discerne, écrivait-il en 1952, que les catégories mentales et les lois de la pensée ne font, dans une large mesure, que refléter l'organisation et la distribution des catégories linguistiques» (Benveniste, *Tendances récentes*, p. 133). Et encore: «Les variétés de l'expérience philosophique et spirituelle sont sous la dépendance inconsciente d'une classification que la langue opère du seul fait qu'elle est la langue et qu'elle symbolise». En bref: «Nous pensons un univers que notre langue a d'abord modelé».

C'est désormais, sur ce point, l'enseignement constant.

La structure linguistique que l'individu reçoit de son entourage est essentiellement responsable de la façon dont s'organise sa conception du monde, écrit Martinet au terme d'une analyse sur «l'opposition verbo-nominale». Et c'est à la même conclusion qu'il arrive au terme de son étude

sur «L'Arbitraire linguistique et la double articulation»: «Nous mesurons jusqu'à quel point c'est la langue que nous parlons qui détermine la vision que chacun de nous a du monde».

III Toutes ces citations ne sont pas d'abord, ici, des références, ni des autorités, ni des preuves. Elles essaient, premièrement, de délimiter l'étendue du règne de la thèse en question dans le monde linguistique. Et, deuxièmement, par un rassemblement des noms et des assertions, de faire toucher du doigt l'importance de cette thèse qui, semblant aller maintenant de soi pour tous les linguistes, n'appelle jamais, quant aux problèmes théoriques de la traduction, de longs commentaires. Or cette thèse implique à la lettre (beaucoup plus radicalement que les critiques du chapitre précédent relatives à la notion de sens) la négation de toute possibilité de toute traduction: on mettait alors en cause la possibilité actuelle d'accéder aux significations des énoncés linguistiques - mais on postulait l'existence de significations communes à tous les hommes, implicitement universelles, comme l'expérience d'un monde supposé commun pour tous les hommes. Mais, maintenant, quelle est la situation? C'est parce que les significations ne sont plus assurées d'être universelles, qu'elles ne sont pas accessibles.

1. Une langue met le signe égale entre certains mots (a, b, c, d,) et certains êtres, processus, qualités ou relations (A, B, C, D,):
a, b, c, d... = A, B, C, D...
2. Une autre langue met le signe égale entre certains autres mots (a', b', c', d'...) et certains êtres, processus, qualités ou relations. Mais, cette fois-ci - même lorsque ces êtres, processus, qualités ou relations se réfèrent aux mêmes situations non-linguistiques, ou aux mêmes comportements non-linguistiques que A, B, C, D - si nous acceptons la thèse humboldtienne ou structurale, nous ne pouvons plus jamais être sûrs qu'il s'agit bien des mêmes êtres, processus, qualités et relations. Nous pouvons seulement écrire, maintenant, que:
a', b', c', d'... = A', B', C', D'
3. Nous n'avons donc plus la possibilité de démontrer logiquement l'équivalence «traductionnelle» entre a, b, c, d... et a', b', c', d'...

IV Après avoir exploré l'étendue des thèses linguistiques qui, pour ainsi dire, anéantissent théoriquement toute possibilité de traduire - ou toute possibilité de justifier théoriquement, sur le plan de la linguistique, la validité de cette opération traduisante pratique - il faut examiner les preuves apportées par la linguistique contemporaine à l'appui de ces thèses. Est-il vrai que nous pensons dans un univers que notre langage a d'abord modelé? Est-il vrai que nous ne voyons le monde qu'à travers les verres déformants d'une langue particulière, de telle sorte que les images différentes (de la même réalité) que nous obtenons dans chaque langue particulière, ne sont jamais exactement superposables? Est-il donc vrai, finalement, que, quand nous parlons du monde dans deux langues différentes, nous ne parlons jamais tout à fait du même monde, et que; par conséquent, la traduction non seulement n'est pas légitime de l'une à l'autre langue, mais n'est matériellement pas possible scientifiquement parlant? Ces conclusions, qui découlent pourtant logiquement de tous les points de vue cités, depuis W. von Humboldt jusqu'à Benveniste, apparaissent tellement exorbitantes qu'il faut encore une fois tâcher de bien illustrer la situation qu'elles décrivent. D'après la linguistique actuelle unanime c'est celle-ci:

- supposons, dans l'univers, un astre, une lune (immobile afin de simplifier la comparaison) contemplée par les habitants de quatre planètes différentes, l'une, bleue, au nadir de cette lune; l'autre, rouge, à son zénith; une troisième, jaune, à son ouest; une quatrième, blanche, à son est. Quand les habitants de ces quatre mondes parlent de cette lune, ils ne parlent pas tout à fait du même astre qu'ils éclairent eux-mêmes par réflexion de leur propre lumière. (...)

- supposons que ces habitants n'aient aucune notion d'astronomie (pas plus que ceux de la planète Terre, en général, n'ont de notion de linguistique), et réunissons-les: ils ne savent pas qu'ils ne parlent pas de la même lune. La situation des diverses langues vis-à-vis du monde de l'expérience humaine - suivant la thèse humboldtienne est exactement la même: c'est du même objet qu'elles parlent, mais ce n'est jamais du même point de vue; c'est le même monde qu'elles nomment, et pourtant ce n'est jamais tout à fait la même expérience de ce monde qu'elles expriment. On ne peut pas traduire parce qu'on ne parle jamais tout à fait de la même chose, même quand on parle du même objet, dans deux langues différentes. Et c'est beaucoup plus grave que la critique de la notion de sens: ici, même si nous admettons, malgré Bloomfield ou Hjelmslev, que dans chaque langue nous atteignons une certaine quantité de la substance du contenu qui se trouve associée à une forme linguistique, et non cette substance tout entière, nous ne pouvons jamais être sûrs que c'est la même fraction de la substance de ce contenu pour deux langues différentes.

V Les preuves linguistiques de la justesse de cette façon de voir peuvent être de deux sortes: ou des preuves générales, d'ordre logique et théorique; ou des preuves particulières, d'ordre pratique, des exemples. Ces deux espèces de preuves ont été présentées.

C'est peut-être chez Harris qu'on trouve le meilleur classement des preuves de la première espèce. Il servira de cadre, ici, pour la présentation des exemples.

Harris part de sa position propre: il y a dans les langues des structures distributionnelles, c'est-à-dire des régularités analysables, quant aux places où chaque élément d'une langue peut apparaître dans le discours, par rapport à tous les autres éléments de cette langue. Compte tenu des réserves déjà faites eu égard à la description des langues qu'on peut tirer de cette analyse, on peut admettre avec Harris que ces structures (distributionnelles) sont indiscutablement présentes dans les langues. Ainsi l'élément *able* ne peut jamais suivre des éléments comme *hier*, *aujourd'hui*, *demain*, *dessus*, *dessous*, etc... mais selon certaines règles, il peut suivre le premier des éléments dans des formes comme *trou-er*, *perc-er*, *gouvern-er* etc... C'est à partir de telles observations que Harris se demande, ensuite, quelle espèce de réalité ont ces structures linguistiques distributionnelles, et notamment «si la structure distributionnelle existe dans le locuteur comme un système parallèle de comportements linguistiques et de productivité [linguistique]» (Harris, *Distributional structure*, p. 151).

Il prétend, d'ailleurs, que «ceci est tout à fait différent de la supposition discutable, faite à maintes reprises, que les catégories du langage déterminent les catégories de la perception des sujets parlants, supposition qui [...] n'est pas sérieusement contrôlable tant que nous n'avons pas plus de connaissances sur les catégories de la perception chez les hommes». C'est-à-dire qu'il refuse comme point de départ de son analyse, la thèse selon laquelle, suivant une autre formule de Whorf, nous voyons le monde de la manière que notre langage nous dit de le voir.

Mais en fait, il est bien sur le même terrain de discussion: la question qu'il se pose est bien de savoir si la structure du langage ne refléterait pas automatiquement la structure de l'univers - ou plutôt, de démontrer qu'il n'en est pas ainsi pour trois sortes de raisons.

La première, c'est la constatation de ce fait: que des langues différentes expriment par des structures linguistiques différentes un même fait physique invariable. Ceci prouve, dit Harris, que «la structure de telle ou telle langue ne se conforme pas, à beaucoup d'égards, à la structure du monde physique [...] c'est-à-dire à la structure de l'expérience objective d'où nous tirons vraisemblablement nos significations».

Quelques exemples très simples suffisent à montrer que Harris (après beaucoup d'autres linguistes) a raison:

- a) Si l'on admet dans l'univers une structure causale, ainsi qu'une structure temporelle, on admet une situation dans laquelle un agent, Pierre, produit un certain acte, battre, dont l'objet s'appelle Paul. On peut admettre aussi que le reflet linguistique «logique» (où la succession

des termes est censée reproduire la logique et la chronologie), ce serait *Pierre bat Paul*. Or, il existe, on le sait, côte à côte avec la structure française, des structures latines totalement contradictoires: *Paulum Petrus caedit, Petrus Paulum caedit, Paulum caedit Petrus*, etc...

- b) Si l'on admet, de plus, dans l'univers une structure modale (répondant à la question comment? posée sur l'action) la phrase suivante paraît bien refléter la structure de l'expérience objective: *il traversa la rivière à la nage*. Mais l'anglais décrit la même situation, contenant les mêmes structures de la même expérience objective, en disant: *He swam across the river*. Le découpage de l'expérience est devenu tout autre. L'agent et l'objet demeurent bien les mêmes, mais l'action regardée, la même dans le monde de l'expérience, n'est pas la même dans l'analyse linguistique: en français, *traverser*; *to swim* en anglais. Le verbe français s'intéresse à l'aspect de l'opération comme déplacement dans l'espace (*traverser, monter, descendre, longer, contourner, suivre*, etc...). L'anglais s'intéresse à l'aspect moteur, ou technique de la même opération (*to swim, to walk, to run, to jump, to ride*, etc...). Ce que le français considère comme une modalité de l'action de traverser (*à la nage, et non pas à gué, à cheval, ou d'un bond*), l'anglais le considère comme l'action par excellence. Inversement, l'action par excellence du français, *traverser*, ne devient, pour l'anglais, qu'un aspect secondaire (*across, along, around*, etc...) de l'opération *to swim*. Comment décider laquelle des deux structures linguistiques reflète plus exactement la structure de l'expérience objective? (Et peut-on - c'est notre problème - affirmer que l'une traduit l'autre tout entière?).

Le point de vue de Harris, à l'égard d'observations de ce genre, est que «tout ceci ne veut pas dire qu'il n'y ait pas largement interconnexion entre langage et signification, dans tous les sens possibles de ce mot»; mais, ajoute-t-il aussitôt, «ce n'est pas une relation univoque entre structure morphologique et quelque chose d'autre. Ce n'est même pas une relation univoque entre le vocabulaire et une classification de signification indépendante, quelle qu'elle soit». «Il n'existe pas de structure des significations, qui soit connaissable de manière indépendante [du langage], et qui soit exactement parallèle à la structure linguistique.» «Dans la mesure, écrit encore Harris, où une structure formelle [distributionnelle] peut être découverte dans le discours, elle est en correspondance, d'une manière ou de l'autre, avec la substance de ce qui est dit»; c'est-à-dire que nous comprenons ce qu'on nous dit dans les langues que nous connaissons. Mais, ajoute-t-il, «ceci n'est pas la même chose que de dire que la structure distributionnelle du langage (phonologie, morphologie, et, au mieux, une petite partie de la structure du discours) reflète d'une manière bi-univoque une structure des significations qui soit observable indépendamment du langage». Harris a raison: *he swam across the river* est lié dans notre esprit à une signification (si nous savons l'anglais), mais ce n'est pas la même chose que de prétendre que la structure linguistique: *he swam across the river* reflète exactement la structure physique de l'opération qu'elle dénote: le fait que la structure française (*il traversa la rivière à la nage*) existe à côté de l'anglaise, assez différente, est au moins l'indice du contraire.

C'est surtout sur ce point que la linguistique, et la pratique des traducteurs, fourmillent d'exemples. Mais Harris expose, ensuite, une seconde raison pour appuyer la thèse humboldtienne, selon laquelle les langues ne reflètent pas la même expérience du même monde objectif unique pour tous les humains. C'est ce fait qu'un même individu dont l'expérience du monde [c'est-à-dire le stock de significations connues, ou acquises] s'accroît et change au cours des années, garde sensiblement le même langage. Ce second fait tend à prouver que la structure du langage ne se cantonne pas à la structure de l'expérience objective: nous pouvons changer, et nous changeons effectivement plusieurs fois, de notre naissance à notre mort, dans notre façon d'organiser ce que nous savons sur le monde, parce que ce que nous savons sur le monde s'accroît et change. Harris attirait d'abord notre attention justement sur le fait qu'une structure physique identique était exprimée par des structures linguistiques différentes. Il souligne, maintenant, le fait que des structures physiques différentes (quant au

niveau de la connaissance que nous en avons) sont exprimées par une structure linguistique inchangée: le petit enfant de six ans qui disait: *il tonne, il éclaire, il va faire un orage*, devenu savant météorologiste, exprimera par les mêmes mots, dans la vie quotidienne, les mêmes phénomènes, dont il a maintenant une connaissance objective infiniment plus étendue. Cette immobilité des structures linguistiques par rapport à la mobilité des structures qui organisent notre connaissance du monde toujours en mouvement, devient plus sensible encore quand on examine, non pas l'expérience du monde dans le langage d'un même individu, mais dans celui d'une communauté linguistique. Tous les Allemands savent, aujourd'hui, que la baleine n'est pas un poisson, mais ils continuent de la nommer *der Walfisch*. Tous les Français savent que les cheiroptères de nos régions n'ont rien de commun, zoologiquement, avec nos petits rongeurs, mais ils continuent à les nommer *chauves-souris*, tandis que l'Anglais n'a jamais inclus de relation linguistique (c'est-à-dire originellement conceptuelle) entre la souris (*mouse*) et la chauve-souris (*bat*): exemples qui reconfirment, de plus, l'absence de corrélations entre structure de l'expérience objective et structure linguistique.

Enfin, Harris invite à bien considérer le fait qu'un individu ne peut pas toujours s'exprimer, ne peut pas toujours exprimer une idée ou un sentiment qu'il éprouve, dans son propre langage. («Pourquoi nous arrive-t-il si souvent de ne pas savoir dire tout ce que nous voulons, ou d'avoir l'impression d'avoir très mal dit ce que nous pensions?» demandait déjà Serrus, en 1933, avec la même intention). Ce fait montre également «que la structure du langage ne se conforme pas nécessairement à la structure de l'expérience subjective, du monde subjectif des significations» (Harris). Ces trois séries de raisons peuvent être jugées comme étant de valeur inégale, mais elles sont toutes valables.

VI La linguistique actuelle a raison. Manifestement, les structures de l'univers sont loin d'être reflétées, mécaniquement, c'est-à-dire logiquement, dans des structures universelles du langage. Il est pleinement justifié d'inclure dans un enseignement de la linguistique générale, comme une chose admise, aujourd'hui, par tous les linguistes, la thèse suivante: «A chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience [...] Une langue est un instrument de communication selon lequel l'expérience humaine s'analyse différemment dans chaque communauté» (Martinet, *Eléments*, pp. 16 et 25).

Les problèmes théoriques de la traduction ne peuvent être compris, et peut-être résolus, que si l'on accepte - au lieu de les éluder, de les nier, voire de les ignorer - ces faits apparemment destructeurs de toute possibilité de traduire.

CHAPITRE V

L'activité traduisante et la multiplicité des civilisations

I La linguistique interne la plus récente amène donc à prendre conscience du fait que chaque langue découpe dans le même réel des aspects différents; que c'est notre langue qui organise notre vision de l'univers; que nous ne voyons littéralement de celui-ci que ce que notre langue nous en montre, avec toutes les conséquences que ces thèses impliquent en ce qui concerne une théorie de la traduction.

Mais la linguistique externe - qui recourt à la sociologie comme science auxiliaire - ajoute à celles de la linguistique interne d'autres raisons de mettre en cause la légitimité, de même que la validité, de l'opération traduisante. Non seulement la même expérience du monde s'analyse différemment dans des langues différentes, mais l'anthropologie culturelle et l'ethnologie amènent à penser que (dans des limites à déterminer) ce n'est pas toujours le même monde qu'expriment des structures linguistiques différentes. On admet, aujourd'hui, qu'il y a des

«cultures» (ou des «civilisations») profondément différentes, qui constituent non pas autant de «visions du monde» différentes, mais autant de «mondes» réels différents. Et la question s'est posée de savoir si ces mondes profondément hétérogènes se comprennent ou peuvent se comprendre (c'est-à-dire aussi se traduire); de savoir, comme on l'a dit en résumant et confondant tout un courant de pensée anthropologique et ethnologique avec le courant humboldtien, si «en profondeur, chaque civilisation est impénétrable pour les autres» (Malraux, *La Voie royale. Les Noyers de l'Altenburg* répètent la même thèse: «Les états psychiques successifs de l'humanité sont irréductiblement différents»).

II L'existence de ces obstacles à la traduction, qui proviennent de la différence des «mondes» réels exprimés par des langues différentes, n'a jamais été démontrée spécifiquement, c'est-à-dire séparément. La plupart des travaux qui traitent cette question confondent les obstacles qui proviennent des façons différentes d'exprimer le même monde, et les obstacles qui proviennent des façons de nommer des «mondes» de l'expérience humaine entièrement étrangers les uns aux autres.

C'est le cas pour Korzybski qui a proposé, sous le nom discuté de *Sémantique générale*, l'étude des différences profondes entre les structures du langage et les structures de la pensée; puis l'étude des influences réciproques entre langage et pensée; puis encore l'étude des relations totales entre langage et comportement. C'est le cas pour Whorf dont, nous l'avons vu, la thèse centrale est qu'il existe, dans les structures de la pensée des hommes, certaines différences profondes, qui séparent la culture occidentale et les cultures exotiques: mais il hésite, et cherche la raison de ces différences, tantôt dans l'infrastructure économique-sociale des populations, tantôt dans la pensée elle-même, tantôt dans la langue informant la pensée, comme les analyses du chapitre précédent l'ont montré. C'est le cas aussi pour G. L. Trager, condisciple et continuateur de Whorf, qui, sous le terme discuté de *métalinguistique*, propose la mise en évidence des corrélations fait à fait et structure à structure, existant entre une langue et les autres «systèmes culturels» qu'elle exprime, tels que la religion, le droit, mais aussi l'organisation sociale concrète, mais aussi toute la technologie la plus matérielle. C'est le cas, également, pour Vinay et Darbelnet, qui, sous le nom de divergences métalinguistiques, englobent à la fois l'étude des découpages différents de la même réalité (par exemple la nomination, différente selon les langues, de zones différemment découpées et apparentées dans le même spectre physique de la lumière solaire), et l'étude des difficultés nées du fait que les choses à traduire dans une langue n'existent pas dans la culture correspondante à cette langue, et ne s'y trouvent donc pas nommées (par exemple, le fait qu'en Angleterre un père embrassera sa fille sur les lèvres au retour d'un long voyage ne peut être rendu mot à mot dans la langue française où la chose avec cette signification n'existe pas). C'est le cas, enfin, pour E. Nida, dont la tentative nous servira de trame, parce qu'elle est, jusqu'ici, l'une des plus riches en exemples, et la plus systématique. Lui non plus, dans son énumération des problèmes de traduction qui naissent du passage d'un «monde ethnographique» à un autre, ne distingue pas les difficultés qui proviennent d'une façon différente de regarder, et de nommer la même réalité (comment traduire un jugement de divorce, en totonaque, langue d'une population chez qui le divorce existe?), d'avec les difficultés qui proviennent de la nécessité de décrire dans une langue un monde différent de celui qu'elle décrit ordinairement. (Comment traduire la parabole évangélique du bon grain et de l'ivraie, comment faire comprendre le comportement du semeur, dans une civilisation d'Indiens du désert où l'on ne sème pas à la volée, mais où chaque graine est individuellement déposée dans un trou du sable, protégée heure après heure des insectes, des rongeurs, des pluies, des vents et des froids, par un comportement qui rappelle invinciblement, pour nous, celui du garde-malade ou de l'éleveur de jeunes animaux de prix, beaucoup plus que celui de l'agriculteur ou même du jardinier?)

III Nida classe les problèmes posés par la recherche des équivalences - lors du passage d'un monde culturel à un autre au cours d'une traduction - selon cinq domaines: l'écologie, la culture matérielle (toutes les technologies au sens large, toutes les prises de l'homme sur le monde au moyen d'outils, d'actions matérielles), la culture sociale, la culture religieuse et la culture linguistique.

Dans le domaine de l'écologie, Nida n'a pas de peine à faire toucher du doigt, par des exemples saisissants, combien notre planète unique, y compris sa géographie la plus générale, est loin de n'offrir que des concepts universels. Comment traduire en maya, dit-il (en pleine zone tropicale à deux saisons, la sèche, et l'humide), la notion de nos quatre saisons différenciées tout autrement par rapport aux températures, aux précipitations, aux cycles de végétation? Comment traduire en maya *figuier*: le pays n'en a qu'une espèce, sauvage et sans fruit? Traduit-on vraiment *vigne* quand on substitue à cette notion tel mot désignant une plante qui ressemble à la vigne botaniquement, mais qui n'est pas cultivée, et ne donne pas de fruit non plus? Comment traduire *désert* dans la forêt sub-équatoriale amazonienne? Comment traduire *montagne* pour les Indiens de la péninsule absolument plate du Yucatan, dont l'émittance la plus haute atteint 30 mètres? Comment, poursuit Nida, traduire *rivière* ou *lac* pour des peuplades qui n'ont aucune expérience de ces réalités? L'histoire de la traduction fourmille d'exemples analogues: ils illustrent, mais en sens inverse le vieux dit d'Étienne Dolet, lequel en faisait la première loi de tout art de traduire: «En premier lieu, il faut que le traducteur entende parfaitement le sens et matière de l'auteur qu'il traduit». Le traducteur est vaincu si l'assemblage des mots qu'il produit (par exemple, en *maya*, Nida peut traduire montagne, dit-il, par: une grande colline haute de 3.000 pieds; *rivière*, par: eau coulante; *lac*, au moyen de: vaste étendue d'eau), si l'assemblage de ces mots ne fait pas sens pour l'individu maya? Les exemples de Nida sont moins précieux par leur nouveauté que parce qu'ils obligent à bien prendre conscience de ce fait: en même temps qu'on fait passer des énoncés dans l'expérience linguistique maya, il faut faire passer aussi, au moins, l'image ou la représentation (des choses énoncées) dans l'expérience du monde maya (Cette dissociation des deux opérations de transfert que recouvre toute traduction, l'opération qui introduit les choses et l'opération qui introduit les noms, est apparente dans certains cas à l'intérieur d'une même langue: le petit Français de six ans, né au Caire a l'expérience linguistique du mot *neige*, mais la première fois qu'il voit de la neige en France, il ne sait pas ce que c'est). Cette communication de l'expérience du monde s'avère impossible dans certains cas: sur notre planète, il y a divers mondes de l'expérience, que les ethnologues ont pris l'habitude de nommer des «cultures».

IV La culture matérielle accentue la coupure entre ces mondes, par toutes les différences entre les modes de vie matérielle (avec les technologies correspondantes). Quand il s'agit de traduire la Bible dans les langues de l'Amérique centrale, l'agriculture offre déjà mille pièges, comme celui de la vigne (pour lequel il faudrait chercher des équivalents non pas botaniques mais alimentaires); du froment souvent inconnu. La notion de semeur est inaccessible à des populations entières; et, dit Nida, «seules des explications considérables parviendront à convaincre l'Indien que le semeur de la parabole fameuse n'était pas complètement fou». Comment faire aussi, non pas même pour traduire les mots *porte* et *ville*, mais la notion des *portes de la ville*, à des populations qui ne connaissent que le campement nomade ou semi-nomade?

Là aussi, les exemples de Nida sont moins nouveaux que frappants parce qu'ils sont vraiment des cas-limites qui, dans la réflexion traditionnelle, étaient écartés comme marginaux; relégués presque, dans la zone des paradoxes avec le système attribué par la bouffonnerie de Swift à la grande académie de Lagado. Système paradoxal qui constituait, d'ailleurs, la solution correcte du problème paradoxal: «Il suffirait, dit Swift, de porter sur soi les choses nécessaires pour exprimer ce qui pourrait se rapporter à l'affaire dont on aurait à parler. L'usage

d'un ou deux domestiques porteurs de paquets serait recommandé pour les conversations d'une heure; quant aux petits entretiens, un certain nombre de matériaux dans les poches ou sous les bras pourrait convenir. Un autre avantage de cette invention était qu'elle pouvait tendre à l'établissement d'une langue universelle; tout au moins entre nations civilisées dont les marchandises ou les ustensiles sont généralement de même nature».

Avant de quitter le domaine de la culture matérielle, il faut souligner que cette notion de mondes culturels étrangers les uns aux autres (et seulement parce qu'ils sont constitués sur des technologies différentes) ne doit pas être restreinte aux civilisations nettement hétérogènes, telles que la biblique d'une part, et la maya d'autre part. La présence, dans une grande langue de civilisation, comme le français, de termes étrangers désignant les choses étrangères à la «culture» française (au sens ethnographique du mot) - comme *yard*, ou *verste*, ou *stade*; ou *gallon*; *dollar*, ou *mark* ou *rouble*; ou *troïka*, *télègue*, etc. - cette présence indique déjà qu'à l'intérieur d'une même civilisation, les cultures matérielles ne se recouvrent, et donc ne se traduisent pas exactement. L'analyse poursuivie dans ce sens, - du point de vue du problème de la traduction, - montre qu'à l'intérieur d'une même grande civilisation, l'euro-péenne, au XIX^{ème} siècle, par exemple, il existe des mondes culturels partiellement séparés par leurs cultures matérielles elles-mêmes. Il suffit de passer de France en Sardaigne pour être embarrassé par la traduction de dizaines de mots, comme *orbace*, par exemple. Ce mot désigne un tissu de laine de mouton sarde, tissé de la même manière depuis des temps qu'on croit immémoriaux, toujours selon les mêmes méthodes rudimentaires, dont la chaîne est toujours faite d'un même nombre de fils tordus à droite, et la trame d'un même nombre de fils (par unité de longueur) tordus à gauche; tissu, de plus, soumis à un foulonnage au marteau, puis au pied nu. Le mot ne figure pas dans les grands lexiques du XIX^{ème} siècle, bien que les voyageurs en aient parlé, bien que l'*orbace* soit, encore aujourd'hui, très recherché par la marine anglaise, pour son imperméabilité. On pourra récuser les exemples sardes, en alléguant qu'il s'agit là d'une civilisation très archaïque, ayant survécu plus de deux millénaires isolée dans une île, incluse dans la nôtre comme un corps presque aussi étranger que la civilisation hopi dans celle des Etats-Unis. Mais il suffit de passer de la France à l'Italie pour apercevoir aussi que presque tous les noms de fromages, par exemple (*bucherato*, *marzolino*, *stracchino*, *caciocavallo*, *pecorino*...) résistent à la traduction pour la même raison, comme le prouvent inversement *parmesan*, *gorgonzola*, *provolone*: il faut que le mot italien passe en français quand la chose italienne passe en France.

Il suffit d'étudier les noms du pain dans la région d'Aix-en-Provence, en 1959, pour vérifier que la simple culture matérielle - à l'intérieur d'une même grande civilisation, - peut opposer à la traduction des difficultés considérables (que dissimulent, dans les cas voyants, comme celui de parmesan, par exemple, les emprunts ou les calques linguistiques. Les emprunts existants, exceptionnels, masquent le fait normal: on ne peut pas toujours et tout emprunter, ni calquer).

En effet, cette nomenclature du pain ne comporte pas moins d'une cinquantaine de mots (...). Ce ne sont pas des créations passagères imagées, plus ou moins personnelles, instables, qui ressortiraient plus à l'expressivité stylistique qu'à la lexicologie; ce ne sont pas non plus des termes techniques d'un argot de boulange, en ce sens qu'ils débordent l'usage des boulangers eux-mêmes, et que tous ont été recueillis dans la clientèle. Tous ces termes correspondent à des «objets» différents, soit par la matière (farine ordinaire, ou pâtissière), soit par le poids, soit par la panification (levure ou levain), soit par la cuisson (four ouvert: croûte terne à tons blancs; four fermé: croûte lustrée à tons dorés), soit surtout par la forme et l'aspect en combinaison avec les caractéristiques précédentes. Il suffirait qu'un roman français de quelque valeur eût pour cadre un milieu de boulangerie dans cette région, pour vérifier combien la traduction de ces termes en anglais, ou même en italien, pose de problèmes insolubles, moins

voyants mais aussi extrêmes que ceux de Nida sur la nomination en langue maya de choses qui n'existent pas dans la civilisation maya.

Comme le moindre déplacement dans l'espace, tout déplacement dans le temps, même de peu d'amplitude, à l'intérieur d'une même grande civilisation, donnerait des exemples analogues: d'il y a un siècle à aujourd'hui, et souvent moins, les noms des boissons, par exemple (il suffit de considérer celles qui sont nommées dans l'Assommoir), les noms des danses, les noms des tissus et des vêtements posent au traducteur (et même au lecteur) des problèmes aussi complexes que ceux qui sont posés par la translation des notions propres à une civilisation dans la ou les langues d'une autre, parce que les choses ne sont plus les mêmes.

V On imagine aisément que la culture sociale, dont les nominations ne reposent pas même sur des objets concrets, démontre encore mieux l'imperméabilité des civilisations: comment, dit Nida, traduire frère et sœur en maya, lorsque cette langue n'a pas de mots pour l'extension de ces notions chez nous, mais des termes distincts pour frère plus jeune, et frère plus âgé? Comment, d'une façon plus générale, traduire les termes indiquant la parenté, pour des civilisations dont la famille n'a pas du tout la même structure que la nôtre. Comment, sans aller plus loin que le simple exemple latin, traduire les termes *avunculus* et *patruus*, qui distinguaient l'oncle frère de la mère et l'oncle frère du père, *amita* et *matertera*, qui distinguaient la tante-sœur du père et la tante-sœur de la mère, avec le plein sens que ces termes avaient dans la structure juridique et sociale, et, par conséquent, dans la vie pratique? Comment traduire les «gens du peuple» dans une civilisation qui n'a pas la même structure de classes sociales, ou de castes, que la nôtre ou celle des Hébreux? Comment traduire, avec toutes ses implications signifiées, l'exemple de l'homme qui porte une cruche d'eau, dans une culture sociale où ce travail est impensable pour un homme?

Ici aussi, la démonstration de Nida peut être poussée jusqu'au point où l'on fait toucher du doigt que, dans le cadre d'une même grande civilisation, coexistent des mondes de l'expérience sociale, si différents que la traduction d'une notion, de l'un à l'autre, apparaît extrêmement difficile, et quelquefois sans doute impossible. Qui croirait qu'une notion de base aussi courante, aussi élaborée par toute l'économie politique, que *capitalisme*, puisse prêter à difficulté quant à l'interprétation de la structure économique que le terme dénote? Voici pourtant le problème de traduction pure qu'il peut poser: «Le capitalisme américain possède [.....] des caractéristiques propres, qui le rendent différent du capitalisme classique dont il est le prolongement. Ce sont ces caractéristiques qui l'ont amené à tenter de se définir avec un peu plus de précision dans cette expression: 'Le capitalisme de tout le monde', qui traduit assez mal une terminologie américaine plus concise, 'people's capitalism' [...], qu'on a également baptisé parfois 'capitalisme démocratique' ou 'capitalisme populaire' et que nous appellerons pour plus de commodité, au cours de cet article, tout simplement, le 'capitalisme américain'». Indiscutablement, le lecteur français, même moyennement nourri d'économie politique, reconnaîtra que les quatre équivalents proposés (du terme américain) ne donnent pas une idée claire de la structure économique que veut distinguer et que semble distinguer - pour un locuteur américain - l'étiquette anglo-saxonne «people's capitalism».

VI Nida, dans le domaine de la culture idéologique, cite enfin - pour ce qui est de l'idéologie religieuse seulement - maints exemples qui rendent tangibles, dans ce domaine aussi, la séparation profonde entre les mondes de l'expérience idéologique de deux civilisations différentes. La traduction des termes *sainteté*, *possession par l'esprit prophétique*, *Esprit-Saint*, en aztèque ou en mazatèque, est un problème linguistiquement insoluble *hic et nunc*, dit Nida. Si, d'autre part, on admet avec Whorf et Korzybski que notre langage fabrique notre pensée pour nous, qu'il y a, par conséquent, - suivant rigoureusement la structure de chaque langue, des structures de pensée différentes, il est évident que les produits de ces structures de pensée sont,

eux aussi, différents, c'est-à-dire que chaque langue a sa conception du monde, son idéologie sous-jacentes: la «culture idéologique» ramène aux exemples déjà connus des langues considérées comme vision du monde, irréductibles en totalité les unes aux autres.

On peut admettre, en conclusion, que l'existence de cultures ou de civilisations différentes, constituant autant de mondes bien distincts, est une réalité démontrée. On peut admettre aussi que, dans une mesure qui reste à déterminer, ces mondes distincts sont impénétrables les uns pour les autres. Et ces hiatus entre deux cultures données s'ajoutent aux difficultés que les langues elles-mêmes opposent à la traduction totale.

(Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*)

1.a. Qu'est-ce que traduire?

La question peut étonner par son apparente naïveté. Traduire, dira-t-on d'emblée, c'est évidemment faire passer ou un message d'une langue à une autre, ou encore encore le transposer d'une langue dans une autre. Traduire, c'est donc «faire passer», «rendre» un texte en langue A dans une langue B ou, pour employer une terminologie différente, de la langue source à la langue cible.

Cependant, aussitôt énoncée cette définition, on découvre qu'elle trahit ses propres limites, ses propres contradictions. En effet, l'idée de «faire passer», «transposer», «rendre» suppose que le message original reste inchangé, tout juste transcrit avec d'autres signes. De fait, l'identité de fond et de forme constitue l'objectif éternellement poursuivi par le traducteur. Véritable quête du Graal, car lancée vers l'inaccessible. En effet, ainsi que le démontre Mounin dans l'extrait cité plus haut des *Problèmes théoriques de la traduction*, croire qu'il est possible d'atteindre cet objectif revient à ignorer la portée, la difficulté, en un mot l'enjeu de l'activité traduisante, ignorer que rien ne peut être dit «de la même façon» en deux langues différentes, ne serait-ce que parce qu'une langue ne peut être isolée de la culture qui y puise son moyen d'expression, pas plus qu'elle ne peut véhiculer de façon satisfaisante les éléments d'une culture autre que celle dont elle est issue. Si traduire signifie «faire passer» (l'intégralité) d'un message d'une langue dans une autre, mais si le résultat obtenu, la traduction, ne correspond pas à celui attendu, où se situe le hiatus? Quelque part sur le chemin qui nous mène de la «langue de départ» à la «langue d'arrivée», et que le traducteur, trans-porteur de sens, se doit de parcourir.

Le texte qui suit reprend ces questions et a ceci d'intéressant que, quoique fonctionnant sur le couple allemand-français, il peut tout aussi bien correspondre en de multiples points au couple croate-français. Que l'on pense aux verbes *prevesti*, *prenijeti*, au contenu sémantique du préverbe *pre-*, que l'on joue avec les expressions autour de *krava*, et on pourra suivre en parallèle la pensée de l'auteur, en la replaçant dans le contexte croate-français:

«- (...) examinez maintenant le verbe allemand qui dit le traduire, *übersetzen*. Vous savez que ce verbe existe aussi sous une autre forme, avec *über-* fonctionnant comme préverbe séparable?

- Oui, cela signifie alors franchir un espace, amener de l'autre côté. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi, il y va toujours des rives d'un cours d'eau: *ans andere Ufer über-setzen*. (...) l'image du passage d'une rive à l'autre, le cours d'eau pouvant symboliser la frontière linguistique, va au devant de la conception classique et donc dominante, qui veut voir dans la traduction le prélèvement, puis le passage du sens d'un message d'une langue ou d'un espace linguistique à un(e) autre!
- Je ne vous l'envoie pas dire! Et c'est le même paysage qui conduit à parler de 'langue de départ' et de 'langue d'arrivée', comme si la traduction quittait entièrement la langue dont elle part, d'une part, et comme si la langue dans laquelle on traduit n'était qu'à l'arrivée d'autre part!

- Présentée ainsi, cette façon de parler occulte tout ce qui se passe dans l'acte de traduire lui-même, comme s'il n'arrivait rien au sens transporté d'une langue ou d'une rive à l'autre...
- Et pourtant, justement, on est toujours prêt à reconnaître qu'une traduction 'perd quelque chose' par rapport à l'original. ..
 - C'est difficile à comprendre, j'ai l'impression qu'on joue sur deux tableaux: d'une part, *einanderseits*, comme on dirait ici en allemand, on refoule ce qui se passe en cours de route; d'autre part, *andererseits*, on exhibe un changement, unilatéralement négatif.
- C'est effectivement très retors, et cela ne se comprend - peut-être - que si l'on exhibe l'axiome nécessaire à cette conception de la traduction, qui se dégage d'un idéal d'identité toujours déçu. Le refoulement permet de relever l'idéal, mais comme une réalité impossible. Et comme traduire, c'est toujours faire quelque chose, donc hors idéal, on est obligé de reconnaître que ça ne marche pas comme il faudrait, en réalité comme on voudrait... (...) dans *übersetzen*, traduire, le préverbe inséparable fait apparaître tout autre chose que l'identité, en réalité sa ruine en quelque sorte. Car *über-* inséparable, cela vous est sans doute bien connu, recouvre des sens tout à fait hétérogènes (et donc irréductibles à l'identité sémantique), par exemple *considérer dans sa totalité* et *ne pas voir, passer sur...*
 - Oui, oui, le fameux verbe *übersehen*, qui a ces deux significations contradictoires, mais je dois dire que quand vous avez commencé votre phrase, je pensais à autre chose.
- Quoi donc?
 - A un verbe comme *übertreiben* (exagérer), ou *überfordern* (trop exiger de), *überleben* (survivre) et encore *überfragen* (poser des questions auxquelles l'autre ne peut répondre, 'coller'), et tant d'autres encore...
- Et vous avez parfaitement raison, car tous ces verbes disent d'une façon ou d'une autre le plus, l'excès, le trop, bref, la non-identité, non pas l'identité impossible, ce qui reviendrait à rentrer une fois de plus dans le système qui ne peut que déprécier la traduction, la présenter par défaut, mais l'inadéquation nécessaire au mouvement, le désajustement originaire que le pathos de l'herméneutique voudrait ligaturer a priori...
 - Ce que vous appeliez tout à l'heure le jeu...
- et qu'on pourrait tout aussi bien appeler travail de transformation, qui est, je suis tenté de le dire malgré les malentendus qu'un tel mot peut engendrer, l'âme de la traduction.
 - Excusez-moi, mais le rapport entre traduction et la complexité de l'acte de promettre ne me paraît toujours pas très clair...
- C'est ma faute, j'aurais dû commencer par là: déjà dans la même langue, dire la même chose de deux façons différentes, ce n'est déjà plus la même chose, malgré la promesse implicite que constitue l'engagement à expliquer autrement, par exemple, s'il s'agit d'une scène pédagogique.
 - Le changement de perspective suffit à modifier l'objet...
- Et c'est aussi vrai de la répétition pure et simple, comme on dit, et qui ne sera donc jamais pure et simple, d'une même proposition. Le seul fait de répéter l'inscrit dans une perspective différente de la première occurrence. S'il n'y a pas d'identité dans une même langue, vous imaginez bien qu'a fortiori, il ne peut y en avoir dans le passage d'une langue à une autre, je préfère dire maintenant dans la tension entre deux langues. C'est ce qui ruine le fantasme des nomenclatures ajointées les unes aux autres, dont nous parlions tout à l'heure.
 - Même pour des choses très simples, comme - je ne sais pas, '*la vache*' et '*die Kuh*'?
- Bon exemple: il y a certes une correspondance entre les deux référents animaux. Mais '*la vache*' ne dit pas que '*die Kuh*', et inversement. Dire '*la vache*', ce peut être aussi un jugement sur le caractère ou le comportement d'une personne, il y suffit d'une intonation. Et en face, on ne trouve déjà plus '*die Kuh*'.
 - L'emploi existe, je crois, mais le jugement est différent: on traitera quelqu'un de *blöde Kuh*, ce qui correspondrait à peu près à *imbécile*.

- ...ou *idiot*, car on ne peut le dire que d'une personne de sexe féminin, autre différence avec notre emploi judicatif de 'vache', qui s'applique parfaitement à un homme, puisqu'on juge par là d'abord un comportement ('c'est vache!', 'tu es vraiment vache...').
 - On parle aussi dans le même emploi d'une 'peau de vache'. Et je crois me souvenir que j'ai déjà rencontré le composé '*Kuhhaut*'.
- Sans doute, mais seulement dans l'expression '*Das geht auf keine Kuhhaut*', qui n'a rien à voir avec le sens de la tournure française: on l'emploie dans la langue familière pour signifier que quelque chose dépasse les limites admises, que c'est intolérable.
 - A la réflexion, on pourrait multiplier les exemples...
- Bien sûr, c'est une loi générale. Et pourtant, pas de traduction sans cet engagement a priori: je m'engage à dire ce que dit le texte dit original. Et tout comme la promesse, la traduction ne se tient pas dans cet engagement, mais il n'y a rien de regrettable ici: sans ce désajustement original et irréductible, si on peut dire encore, il n'y aurait ni promesse, ni avenir possibles, et on peut ajouter: ni décision, ni responsabilité...

(Philippe Forget, *Il faut bien traduire*, pp. 33-35)

1.b. Typologie et acteurs de la traduction

Il est donc clair dès à présent que traduire n'est possible que moyennant un certain nombre de pertes et de gains, et que le traducteur est condamné à ne pas tenir les promesses auxquelles l'engagent son rôle.

Quel est le rôle du traducteur, est-il au cours des siècles resté inchangé, et le traducteur est-il le seul intervenant dans l'activité traduisante, telles sont les questions que nous nous proposons d'aborder avec le texte qui suit: dans son article Traduction – Traductions Charles Zaremba dresse avec pertinence et d'un pas allègre une typologie de la traduction et de ses protagonistes.

Là n'est pas cependant l'aspect de cet article qui retient ici notre attention, mais plutôt son approche diachronique à l'activité traduisante, utile pour mieux comprendre l'évolution de la traductologie, et qui introduit la question de la dimension temporelle dans l'activité traduisante. En effet, si l'éloignement géographique, souvent synonyme d'éloignement culturel, est une dimension très évidente du transfert de la langue de départ vers la langue d'arrivée, les problèmes soulevés par l'éloignement temporel sont beaucoup moins souvent abordés. Nous les trouvons brièvement mentionnés par Mounin dans *Les problèmes théoriques de la traduction*, où il remarque:

«la philologie [qui] nous permet de pénétrer les 'visions du monde' et les 'civilisations' passées par rapport aux nôtres. Elle est une réponse, incomplète peut-être, mais efficace, aux problèmes soulevés par une théorie de la traduction, quant à ces 'visions du monde' et ces 'civilisations'. Cette analyse des opérations exécutées sous le nom de philologie permet une fois de plus de mettre en évidence la double nature des opérations de traduction elles-mêmes. Elle le permet en illustrant, une fois de plus, le fait que, dans les textes concernant le passé, nous pouvons *comprendre les signifiants* sans *comprendre les signifiés*. Aussi clairement que l'ethnographie, la philologie démontre que *comprendre un texte* signifie ces deux choses séparables et quelquefois séparées. Comprendre les signifiants sans comprendre les signifiés, c'est comprendre les relations formelles qui constituent le système linguistique d'une langue, sa structure: lexicologique, morphologique, syntaxique – ce qui peut se faire sans atteindre les signifiés. La compréhension des signifiés, c'est – ajoutée à la précédente, accessible par une autre opération: la connaissance des relations *arbitraires*, à travers le temps, cette fois, des mêmes signes avec leurs signifiés successivement différents»

(Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, p. 246).

La question de l'éloignement dans le temps est traitée de façon plus complète sous plusieurs perspectives dans l'article Traduction – Traductions, à partir d'exemples de textes contemporains. Les couples en présence ici sont le hongrois et le polonais, ce dernier pouvant également offrir un parallèle avec le croate.

TRADUCTION - TRADUCTIONS

1. Le paradis perdu.

Toutes les mythologies réservent une place de choix au «paradis perdu», à «l'âge d'or», c'est-à-dire à un temps et un lieu perdus (provisoirement puisqu'ils doivent revenir «à la fin des temps»), qui se caractérisent non seulement par le bien-être et l'abondance, mais aussi par un statut linguistique particulier: il n'y a qu'une seule langue.

La nostalgie de l'avant-Babel, ou si l'on préfère, d'une langue originelle et universelle, imprègne profondément notre civilisation qui essaie, plus ou moins consciemment, de revenir à cet état idéal en s'efforçant de rompre les barrières linguistiques.

En effet, dans un premier temps mythique, la diversité des langues est un châtement (au même titre que le travail): seul Dieu possède l'entendement universel et peut le conférer; comme le remarque très justement A. Bensoussan, les premiers traducteurs universels sont sans conteste les apôtres qui, le jour de la Pentecôte, s'adressent à une foule «disparate et chacun les comprend, chacun dans sa langue». Mais les apôtres ne traduisent pas vraiment: ils parlent une langue universelle que chacun comprend comme étant la sienne. Ils parlent donc la langue de Dieu et ce simple fait suffit à remettre en cause, dans la tradition chrétienne, la notion de langue sacrée: chaque langue peut porter le message divin; s'il n'y a pas de langue sacrée, il y a toutefois des textes sacrés.

Hors du domaine mythologique, on assiste dès le XVIII^{ème} siècle à la recherche des origines du langage: qu'il suffise de citer les essais célèbres de Herder (*Traité sur l'origine des langues*) ou de Rousseau (*Essai sur l'origine des langues*). Et chacun d'eux suppose une origine commune, une langue première, sans doute parfaite, dont les différentes langues que nous connaissons ne sont qu'une manifestation dégradée. Remarquons d'ailleurs que l'idée d'une langue parfaite qui se dégrade avec le temps et l'usage qu'on en fait est fort répandue chez les linguistes pré-saussuriens.

Et enfin, cette éternelle nostalgie se retrouve dans la volonté de créer une langue universelle, dont la plus connue est l'espéranto, langue véhiculaire universelle, peut-être la langue du Paradis Retrouvé.

En attendant, la diversité des langues est un fait et, même si l'anglais est de plus en plus présent dans le monde, il reste nécessaire de traduire d'une langue à l'autre. La race des traducteurs est loin de s'éteindre.

2. Les différents types de traduction.

«Traduire» signifie «conduire à travers»; le polonais *przełożyć* signifie mot-à-mot «poser d'un endroit à un autre», et son synonyme *przetłumaczyć* est un composé de *prze-* qui contient l'idée de passage d'un lieu à un autre et de *tłumaczyć* qui signifie «expliquer»; l'anglais *translate* est clair. Le travail du traducteur revient donc à transporter un texte d'un état à un autre. Remarquons encore qu'en «traductologie» on parle de *langue-source* ou *langue de départ* et de *langue-cible* ou *langue d'arrivée*. Étrangement, le terme original est rarissime (par la suite et jusqu'à la fin, je ne prendrai en considération que les textes écrits, où la notion d'original

renvoie tant à la langue qu'au texte; à aucun moment il ne sera donc question du travail de l'interprète, c'est-à-dire de la traduction simultanée).

Nous avons donc un voyage - dans l'espace, dans le temps et sans doute dans d'autres dimensions.

2.1. La traduction dans l'espace.

C'est celle que nous connaissons le mieux, car c'est la plus courante: un texte écrit dans une langue A est réécrit dans une langue B, la langue B étant délimitée géographiquement, alors qu'on n'a pas cette exigence pour la langue de départ. C'est le cas des langues mortes: les traductions du grec ancien dans une langue moderne sont des voyages A-B. A ma connaissance, il n'y a pas de traduction, mis à part les exercices scolaires de thèmes, de langue moderne en grec ancien. Ce n'est pas aussi clair avec le latin qui, tout en étant considéré comme une langue morte, n'en est pas moins la langue officielle du Vatican. Cette traduction dans l'espace, appelée tout simplement *traduction* est depuis fort longtemps une pratique humaine courante et un thème de réflexion, aussi bien chez les littéraires que chez les linguistes. Nous reviendrons par la suite plus longuement sur cet aspect de la traduction.

2.2. La traduction dans le temps.

Celle-ci est plus difficile à cerner, de même que le voyage dans le temps - qui n'existe guère que dans la science-fiction. Traduire du latin en français est certes un voyage dans le temps, l'une des langues étant l'aïeule de l'autre, mais elles sont tout de même suffisamment différentes pour qu'on puisse parler de «traduction dans l'espace». On peut parler de véritable traduction dans le cas des textes du Moyen Âge: Villon ou Rutebeuf tels quels sont incompréhensibles, de même qu'un grand nombre de fabliaux; le problème devient épineux avec Rabelais, qu'on hésite à traduire. La langue de Rabelais exige tant de notes qu'elle devient difficilement lisible - mais même dans ce cas, on préfère parler de transposition que de traduction en français moderne. Le subterfuge est cousu de fil blanc: la transposition est bel et bien une traduction d'un texte dont on n'ose pas vraiment avouer qu'il est écrit dans une langue qui n'est plus la nôtre, car cela pourrait suggérer que Rabelais n'est pas vraiment français... Cependant, le travail du traducteur de Rabelais est, me semble-t-il, en tout point comparable au travail du traducteur français d'un auteur italien ou espagnol. Là encore, on a un passage d'une langue A (état ancien de la langue) à une langue B (état moderne de la même langue).

Le voyage inverse, c'est-à-dire dans le temps linguistique, a intrigué plus d'un auteur - mais rarement à ma connaissance les auteurs de science-fiction, pour qui les voyages dans le temps sont souvent étrangement atemporels, des individus distants de plusieurs siècles discourant à loisir (ainsi Pierre Boulle dans *La planète des singes* fait-il lire à la guenon Phyllis, vivant dans un futur très éloigné, un manuscrit rédigé par un homme). Stanislaw Lem a échappé à cette naïve commodité dans ses *Mémoires trouvés dans une baignoire* (*Pamiętnik znaleziony w wannie*, 1961, Trad. D. Sila et A. Labedzka *Mémoires trouvés dans une baignoire*, Calmann-Lévy, 1974) où l'intrigue repose en partie sur la quasi-impossibilité pour un homme du futur de comprendre notre civilisation à partir d'un vieux manuscrit trouvé justement dans une baignoire. Le voyage dans le temps linguistique est plutôt le fait d'auteurs qui ne pratiquent pas la science-fiction.

L'exemple le plus éloquent nous est fourni par l'écrivain hongrois Péter Esterhazy. En 1987 est paru sous le titre *Tizenhét hattyúk* («Les dix-sept cygnes» - le calembour est français), un court roman d'un auteur inconnu, une jeune femme du nom de Lili Csokonai, dont la photo apparaît en page 4 de couverture. A sa parution, le livre fit sensation: il est entièrement rédigé en hongrois du XVII^{ème} siècle, des philologues le confirment, mais son thème est actuel - il y est question d'automobiles et de télévision. En d'autres termes: toute la structure grammati-

cale, morphologique et syntaxique, est ancienne alors que le thème et le vocabulaire sont modernes. Le monde de l'édition et des lecteurs était en émoi : personne n'avait jamais entendu parler de Lili Csokonai, et cette jeune personne faisait montre d'une maîtrise étonnante pour un premier roman. Bien sûr, il s'avéra très tôt que c'était un canular : Csokonai n'existe pas et le véritable auteur n'est autre que Péter Esterhazy, l'un des prosateurs hongrois les plus originaux à l'heure actuelle. Par-delà l'anecdote, cette plaisanterie est pleine d'enseignements : il est possible de remonter le temps linguistique, au prix toutefois d'un pseudonyme.

La littérature polonaise présente également un cas intéressant : *Trans-Atlantique* de Witold Gombrowicz (1948, trad. D. Jelenski et G. Serreau *Trans-Atlantique*, Denoël, 1976). Ce roman n'est pas écrit en polonais ancien, mais dans une convention littéraire désuète, la *gaweda*, sorte de cause-rie de nobliaux. Chez Gombrowicz, c'est principalement le style qui est frappant (en particulier la distribution des majuscules, l'usage de certaines tournures) - mais la grammaire de cette langue est bien celle du polonais du XX^{ème} siècle. En d'autres termes : la structure linguistique est moderne (ou plutôt : non-marquée) alors que la structure textuelle est ancienne.

Ces deux exemples sont des cas - fort rares certes - d'écriture dans un état antérieur de la langue ou du texte. Mais - et c'est fondamental - ces deux textes sont *traduisibles* ou, si l'on préfère, *transposables* en langue moderne - c'est-à-dire en hongrois et en polonais moderne, même si cette transposition leur ferait perdre une grande partie de leur valeur littéraire. Mais qu'en sera-t-il d'une traduction dans une autre langue, où il faudra, au cours du voyage dans l'espace, rendre compte d'un voyage dans le temps ? Constantin Jelenski, l'un des traducteurs de *Trans-Atlantique*, parle des difficultés inouïes qu'il a rencontrées lors de la traduction de ce texte (voir R. Gombrowicz, *Gombrowicz en Europe 1963-69*, Denoël, 1988). Quant au texte de Csokonai-Esterhazy, il est vraisemblable qu'il ne sera jamais traduit en langue étrangère.

Et enfin, un dernier exemple où en plus des deux voyages, on a une double traduction, à savoir un retour à la langue de départ. L'action du roman d'Antal Szerb intitulé *La légende de Pendragon* (Antal Szerb, *A Pendragon legenda*, Budapest 1976 (6e éd.). Trad. C. Zaremba et N. Zaremba-Huzsvai, *La légende de Pendragon*, Ed. Alinéa, Aix-en-Provence, 1990) et dont je suis l'un des traducteurs, se déroule au pays de Galles et à Londres vers 1930. Le héros et narrateur, un «érudit dilettante» hongrois du nom de János Batty, trouve un manuscrit français de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, d'un certain Lenglet de Fresnoy qui raconte ses aventures rocambolesques avec le comte de Saint-Germain dans une société rosicrucienne d'Angleterre. Mises à part quelques beuveries, il décrit par le menu une séance d'initiation rosicrucienne et la découverte du tombeau fabuleux «où règne un jour éternel» de Christian Rosenkreuz, le fondateur mythique et immortel de la Confrérie de la Rose-Croix. Le manuscrit est écrit en français, bien sûr, et le narrateur, János Batty, en donne une *traduction rapide* pour son lecteur hongrois - c'est le procédé traditionnel du «manuscrit trouvé». Or, si Lenglet-Dufresnoy (sic) a bel et bien existé (Nicolas Lenglet-Dufresnoy (1674-1755) est l'auteur des Tables chronologiques de l'histoire universelle (1729), d'une Méthode pour étudier l'histoire (1713) etc., c'est vraisemblablement la sonorité du nom qui a séduit A. Szerb qui l'a toutefois orthographié différemment. Pour brouiller ou pour éclairer les pistes?), ses aventures avec le comte de Saint-Germain et la Rose-Croix sortent de l'imagination d'Antal Szerb. Le manuscrit traduit par János Batty, qui n'est autre que le double ironique et romanesque de Szerb, n'existe pas. Il n'est donc pas question d'aller chercher un éventuel original. Le texte de Szerb est une *fausse traduction*, mais dans l'édition française, on a une *vraie traduction* - du hongrois en français. Or, il s'agit d'un manuscrit du XVIII^{ème} siècle. Batty, le «traducteur» précise que sa traduction est rapide et utilitaire : ce n'est pas une traduction artistique en hongrois du XVIII^{ème} siècle mais en hongrois de 1930. Tout le problème de la traduction en français réside dans ce retour à un faux original - fallait-il «recréer» l'original ou non ? En d'autres termes, fallait-il être fidèle au texte du roman publié en 1936 ou à celui du manuscrit inexistant mais daté de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle ?

Nous avons choisi une double fidélité: au vrai texte (c'est-à-dire à la fausse traduction) et au faux original - nous avons donc traduit dans un français légèrement stylisé, en prenant garde à ne pas commettre d'anachronismes lexicaux trop évidents et en employant systématiquement l'imparfait du subjonctif, même aux premières et deuxième personnes, c'est-à-dire là où le français moderne ne tolère plus que le présent de ce mode. Remarquons à ce propos que G. Karski conseille de styliser les textes «sans logique», pour ne donner qu'une *coloration* archaïque.

Comme on le voit, la traduction dans le temps semble être un phénomène beaucoup moins courant que la traduction dans l'espace. Oui - mais seulement quand elle est inverse et quand elle se passe dans une seule et même langue. On ne traduit pas Ronsard en français moderne mais on retraduit les auteurs étrangers en français moderne, justement. La «belle infidèle» est-elle une mauvaise traduction, ou simplement une traduction datée? Des générations de Français se sont nourris de Kafka dans la traduction d'Alexandre Vialatte - et comprenaient le monde de l'auteur. Une nouvelle traduction a quand même été nécessaire. Et c'est une différence fondamentale entre l'original et la traduction: cette dernière est caduque. «Les traductions supportent mal le temps et mis à part de rares exceptions, elles ne deviendront jamais des chefs-d'œuvres éternels». (Géher)

2.3. La traduction intralinguale.

Et enfin, le voyage dans les autres dimensions correspond à ce que R. Jakobson appelle la traduction intralinguale. Le passage ne se fait plus d'une langue à l'autre, ni d'un temps à un autre, mais d'un registre à un autre, à l'intérieur de la même langue considérée comme un «polysystème» que M. Wandruszka représente comme suit:



Une langue est en fait un ensemble complexe de différents ensembles. C'est d'ailleurs ce qui a amené R. Thieberger à parler non de «langue-source» et «langue d'arrivée» mais de «milieu-source» et «milieu d'arrivée». Chacune de ces «sous-langues» se distingue des autres par un vocabulaire différent (en particulier les jargons), mais aussi, quelquefois, par des structures grammaticales différentes (les patois) ou des fréquences et des distributions de structures différentes (les argots). Toutefois, il est difficile de traduire d'une «sous-langue» dans une autre (on peut parler ici de pluriglossie et non de plurilinguisme): les passages d'un technolecte à un dialecte, par exemple, sont difficiles à imaginer. Cependant dans le travail qui consiste à

traduire d'une langue dans une autre, il faudra tenir compte du fait que les deux langues en question sont des plurisystèmes.

3. L'objet de la traduction: le texte.

Nous arrivons donc à un problème essentiel de la traduction: que doit-on et que peut-on traduire. La réponse à ces deux questions est à la base de toutes les études sur la traduction. Je n'aborderai pas le problème (fallacieux) de savoir si la traduction est possible ou non dans l'absolu. C'est une pratique ancienne et courante, la traduction existe puisqu'on en voit des manifestations, puisqu'il existe des textes traduits.

Nos deux questions comportent encore une variante: QUE peut/doit-on traduire. En d'autres termes: quels textes traduit-on ? (La réponse à la question: «quelle langue traduit-on ?» est fournie par M. Wandruszka). Une fois que ce problème sera résolu (au moins partiellement), on s'interrogera sur le traducteur.

3.1. Les types de textes.

Les études de traduction (ou encore: les textes de traductologie) distinguent souvent deux types de textes: les textes littéraires et les textes scientifiques (les textes de traductologie littéraire font souvent preuve de mépris pour la traduction technique, cette dernière étant ravalée au rang de simple transcodage; en outre le traducteur technique est en général mieux rémunéré que son homologue littéraire. Le «mépris» va dans les deux sens, les traducteurs techniques reprochant aux littéraires leur manque de précision...). Le texte littéraire possède des qualités esthétiques que ne possède pas, en principe, le texte scientifique. Le traducteur littéraire doit faire œuvre non plus de simple transcodage, ou encore de traduction de langue à langue, mais de traduction de milieu à milieu, de texte à texte, la composante purement linguistique de son travail passant presque au second plan. Le traducteur littéraire doit être coauteur, faire preuve de «congénialité», suivant l'expression de B. Lortholary. Et là encore, on distingue la prose de la poésie, la première étant à la portée de tout traducteur, la seconde étant réservée aux poètes. On reviendra sur ce point quand on abordera la personnalité du traducteur.

3.1.1. Les textes religieux (tradition chrétienne).

Il existe un domaine extrêmement spécifique, jamais traité avec les deux précédents: les traductions des textes religieux (les travaux les plus célèbres dans ce domaine sont sans aucun doute ceux d'Eugene Nida). Il me semble nécessaire de distinguer les textes *sacrés* (bibliques) des textes non-sacrés, qu'on peut aussi appeler ecclésiastiques, qui sont l'œuvre d'hommes d'Église (gloses, commentaires, vies de saints) et ne posent pas les mêmes problèmes philosophiques de traduction, puisqu'il ne s'agit pas de la «parole de Dieu» (je ne prends en considération que la tradition chrétienne dans sa version catholique romaine - c'est-à-dire que je limite mon champ de réflexion à l'Europe qui a connu la Renaissance).

Bien avant toute réflexion théorique sur la traduction, souvent avant même l'apparition d'une littérature nationale, on se livre en Europe à des traductions de la Bible. (On a vu précédemment que la traduction avait été «officialisée» par le miracle de la Pentecôte qui confirme le bien-fondé de la traduction des Septantes, à savoir qu'il n'y a pas de langue sacrée). Au IV^{ème} siècle, Saint Jérôme traduit la Bible en latin (la Vulgate) mais il faudra attendre le concile de Trente (1545-1563) pour que cette version soit déclarée authentique et devant servir de base à toute traduction ultérieure. Durant une dizaine de siècles, la question n'avait été ni posée ni tranchée. Toutefois, cela ne suffit pas à faire du latin une langue sacrée - puisqu'on parlait de

traduction - mais simplement une langue de culte. Peut-être craignait-on à nouveau de perdre la langue universelle qu'était devenu le latin (et qui le resterait encore longtemps). Ce qui nous intéresse, c'est que ce milieu du XVI^e siècle introduit la notion de texte «authentique» - et non plus seulement sacré.

Les traductions de la Bible sont nombreuses durant la Renaissance, à commencer par celle de Luther (1521-1540). Les traductions polonaises sont également nombreuses. Dès 1455, on dispose d'une traduction intégrale, dite «Bible de la reine Sophie», traduite du tchèque. Au siècle suivant apparaissent des traductions de la Vulgate et surtout des originaux hébreux et grecs. En 1532 est imprimé un psautier traduit au XIII^e siècle et connu sous le nom de *Psalterz florianski*, en 1552, Stanislaw Murzynowski publie une traduction du Nouveau Testament, suivie de plusieurs autres. Ce siècle est donc marqué par une intense activité de traduction qui se fixe deux buts: d'une part, faire mieux connaître la Bible au peuple, d'autre part, mieux traduire la Bible. Tout ceci était, bien évidemment, favorisé par le développement, à la même époque, de l'imprimerie.

3.1.2. Les textes profanes.

Mikolaj Rej, qui justifiait son refus d'écrire en latin en disant que les Polonais n'étaient pas des oies et qu'ils avaient leur propre langue a écrit, mises à part des œuvres originales, plusieurs œuvres «librement inspirées» d'autres textes. Ainsi, son *Marchand* paru en 1549, est une paraphrase d'un texte latin intitulé *Mercator seu ludicium*, d'un auteur bavarois, Tomas Naogeorg dit Kirchmaier, paru en 1540. Jan Kochanowski (le «Ronsard polonais») lui-même, à côté d'une œuvre originale considérable, aussi bien en latin qu'en polonais, a publié en 1562 un texte intitulé *Les échecs* qui était la paraphrase (l'adaptation) du *Scacchia ludus* de Marco Girolamo Vida, paru en 1527. On pourrait multiplier les exemples et l'on verrait que cette sorte de paraphrase est souvent l'œuvre d'auteurs éminents. Ces textes ne sont pas des traductions, ce sont des adaptations, des variations sur un thème, et appartiennent au patrimoine culturel polonais (et donc aussi: allemand, italien) au même titre que les œuvres originales de Rej ou de Kochanowski - qui a d'ailleurs également traduit les psaumes. Et ce ne sont pas des plagats, cette notion n'existant pas encore à l'époque (rappelons simplement que le mot *plagiaire* n'est attesté en français qu'en 1555, *plagiat* date de 1697 et *plagier* de 1801 et qu'il vient du latin *plagiarus* «débaucheur et receleur des esclaves d'autrui», lui-même venant de *plagium* «détournement», cf. *Nouveau Dictionnaire Étymologique et historique*, par A. Dauzat, J. Dubois et H. Mitterand, Larousse, 1971). Remarquons d'ailleurs que la première loi sur la propriété littéraire en France, championne de l'administration, date de 1866.

3.2. Propriété littéraire et traduction.

Durant la Renaissance, le plagiat n'est pas condamnable, il n'existe pas au sens où nous l'entendons aujourd'hui, parce qu'il n'y a pas de propriété littéraire. Or, pour traduire un texte, il faut que ce texte appartienne à quelqu'un - sinon, il est plus commode de l'adapter.

J'en reviens donc aux traductions de la Bible: ce sont les premières traductions, et elles restent longtemps les seules traductions fidèles (même si elles comportent des erreurs - disons alors plutôt qu'elles sont faites dans un *esprit de fidélité*) parce que Dieu est le seul propriétaire littéraire, puisqu'il est le propriétaire universel. On comprend l'importance de la déclaration d'authenticité de la Vulgate: c'est, en quelque sorte, le premier copyright de l'Histoire moderne. Avec le développement de l'imprimerie, c'est-à-dire aussi de la diffusion des œuvres, puisque les livres deviennent plus nombreux et donc moins chers, avec, en parallèle, le développement

de l'humanisme qui affranchit l'homme de la tutelle divine, Dieu cesse d'être le propriétaire universel. L'homme s'approprie aussi bien son corps (depuis Ambroise Paré jusqu'à l'*habeas corpus*) et son esprit, ne laissant à Dieu que son âme, c'est-à-dire une partie de l'esprit.

L'auteur devient propriétaire de son texte et ce dernier se sacralise en quelque sorte: tout texte a droit à une traduction fidèle, au même titre que la Bible. La traduction proprement dite, opposée à la libre adaptation, devient non seulement possible, mais peu à peu souhaitable et philosophiquement obligatoire.

4. Le discours sur la traduction.

Le procès d'appropriation des textes dure pendant toute la Renaissance, époque qui voit l'apparition d'un nouveau discours: le discours sur la traduction que le terme plus récent de traductologie (Ladmiral, *Théorèmes pour la traduction*) peut faire prendre pour une science. Avec le temps, ce discours se pare d'habits plus ou moins formels suivant la personnalité et les convictions des «traductologues».

La lecture de quelques ouvrages et articles de traductologie, montre d'une part que c'est un discours extrêmement répétitif et, d'autre part, que plusieurs discours coexistent qui prétendent chacun à la traductologie. On distingue très nettement deux types d'études: les textes de linguistes (très souvent, ce sont des approches théoriques) et les textes de littéraires (dans l'ensemble plus pratiques).

4.1. Les linguistes.

Le discours des linguistes est souvent d'une grande précision. On trouve des problèmes généraux de traductologie (la traduction est-elle possible? que peut-on traduire?) et des exemples précis de difficultés particulières (les contraintes linguistiques). Il existe quelques ouvrages de référence, comme ceux de R. Jakobson (1963) ou G. Mounin (1963). On peut en retenir deux notions importantes, clairement décrites par R. Jakobson: l'intraduisible et le nécessairement traduit linguistiques, deux contraintes imposées par les caractéristiques typologiques de chaque langue. Il illustre son propos par l'anglais *worker* qu'il faut traduire en russe par *robotnik* ou *robotnica*, c'est-à-dire que la langue russe impose la précision du genre, ce qui n'est pas le cas en anglais pour ce mot-là. De tels exemples sont légion et de nombreux ouvrages y sont consacrés, principalement écrits par des linguistes structuralistes, comme Z. Klemensiewicz.

On trouve un point de vue moins formel, plus sémantique, chez J.R. Ladmiral (*Théorèmes*) qui consacre la plus grande partie de son ouvrage à l'étude des connotations, insistant sur le fait qu'il ne s'agit pas uniquement de traduire une langue, mais tout ce qu'elle connote. La même idée se trouve chez R. Thieberger: «En réalité, il n'y a pas de *langue-source*, mais un *milieu-source* - celui auquel l'original est normalement destiné». Donc, les langues (source et cible) ne sont que des composantes - certes fondamentales - d'ensembles plus vastes. La complexité de la langue à traduire est également décrite par M. Wandruszka qui parle d'un «bi-plurilinguisme» du traducteur.

4.2. Les littéraires.

Le discours des littéraires est moins facile à caractériser: on trouve d'une part des réflexions très vagues sur l'art de traduire (alors que les linguistes préfèrent souvent parler de technique), sur le rôle éminent du traducteur dans les contacts entre cultures, etc.; d'autre part, et ce sont les textes les plus nombreux, on a beaucoup de comptes-rendus d'expériences de traduction plus ou moins précis traitant principalement des difficultés à rendre telle ou telle tournure

dans un texte particulier (alors que les linguistes s'occupent plus souvent des langues que des textes). Le discours des littéraires a les limites qu'ont les récits d'expériences personnelles il est souvent peu généralisable - mais, par la précision de certaines remarques, il est souvent une mine de renseignements pour le linguiste comparatiste.

L'abondance des expériences, les procédés fort différenciés mis en œuvre par les traducteurs font qu'il n'est pas possible de parler de technique de traduction. La seule technique dont il puisse être question est d'ordre purement linguistique, grammatical: c'est la juste compréhension de l'original et la production d'un texte grammatical en langue-cible. On peut comparer le traducteur à un artisan, à mi-chemin entre l'artiste (l'auteur) et le technicien (le linguiste).

Pour résumer, on peut dire que: 1. les linguistes disent - voici ce qu'il faut faire! 2. les littéraires disent - voilà ce que nous avons fait! et 3. les philosophes disent - comment diable pouvez-vous faire?

Comme je l'ai dit plus haut, le problème principal du traducteur (problème philosophique, littéraire et linguistique) est la fidélité au texte original. Les points ci-dessus sont donc reformulables comme suit: 1. que faire pour être fidèle? 2. les preuves de fidélité, 3. peut-on être fidèle?

4.3. Les principes de Tytler.

Ce problème posé par le discours sur la traduction est aussi ancien que celui de la propriété littéraire. Après plus d'un siècle de discussion, il trouve sa solution définitive - tout ce qui a été dit et écrit depuis n'est qu'une variation sur ce thème. En effet, en 1791 paraît à Édimbourg un opuscule signé Alexander F. Tytler et intitulé *Essay on the Principles of Translation*, cité par W. Borowy. L'auteur présente trois principes de la traduction:

1. la traduction doit être une transcription complète du contenu de l'original (c'est-à-dire: fidélité au contenu);
2. le style et toute la manière d'écrire de la traduction doivent porter le même caractère que l'original (c'est-à-dire: fidélité à la forme),
3. la traduction doit avoir l'aisance d'une œuvre originale (c'est le domaine technique tel que je l'ai défini plus haut).

Je n'ai trouvé aucun texte de traductologie qui dépasse ces trois points, au contraire: la plupart du temps, un seul de ces points est mis en valeur. On peut comprendre les principes de Tytler comme une exigence de fidélité (point 1 et 2) et une exigence de lisibilité (point 3). Or, c'est la conciliation de ces deux exigences qui pose le plus de problèmes dans la pratique de traduction: en d'autres termes, il faut quelquefois sacrifier la fidélité à la lisibilité, ou le contraire. Le problème de la nature du sacrifice oppose deux courants de traducteurs: les «fidèles» (sans doute proches des linguistes) et les auteurs de «belles infidèles» (plus proches des littéraires). Et cela pose un problème épineux et rarement abordé: celui de la «qualité littéraire» de l'original, problème qui trouve d'ailleurs sa place dans la description «plurilinguistique» de M. Wandruszka. En effet, la plupart des textes de traductologie prennent des exemples «nobles»: traduction de philosophes ou de grands auteurs comme Shakespeare, Cervantès, Corneille, etc. Je n'ai pas trouvé d'auteurs «mineurs» ou d'auteurs de best-sellers (comme, par exemple P.L. Sulitzer qui affirme dans l'un de ses livres que la Tchèque était la police secrète du tsar, qui nomme son héros polonais *Taddeuz*, alors que l'orthographe correcte est *Tadeusz*, etc). Le style des «grands écrivains» n'est pas critiquable: nous n'avons pas le droit de les juger, nous devons nous en inspirer, éventuellement les imiter - en tout cas, les respecter. Dans les textes de traductologie, les exemples «non nobles» sont considérés froidement: ce sont des technolèctes ou des sociolectes, déviant par rapport à la langue standard mais respectables en eux-mêmes. C'est là qu'on trouve le problème du discours politique, souvent réduit à son

aspect purement terminologique (voir à ce propos J.B. Neveux, La traduction du vocabulaire politique, dans *La traduction*, pp.135-147, 1979).

Or, il y a des textes littéraires «de moindre importance» et des textes ni littéraires ni techniques, c'est-à-dire le texte journalistique, le reportage et surtout les Mémoires et entretiens de toute sorte qu'on trouve en abondance dans les librairies - ce qu'on peut appeler la *littérature de témoignage*. Que faire, par exemple, avec un texte où un personnage déclare tout à fait sérieusement que «les liens» qui le lient à une certaine organisation sont «éteints»? Si on applique à la lettre les principes de Tytler, à mauvais texte en langue-source doit correspondre un mauvais texte en langue-cible. Ou bien faut-il améliorer? C'était le point de vue de la plupart des traducteurs du XVII^{ème} siècle, mais on en a aussi de nombreux exemples dans les traductions plus récentes. Le discours traductologique du XX^{ème} siècle a tendance à critiquer ces améliorations qui sont, en fait, de véritables déformations du texte.

La question de l'amélioration nous amène à l'étape suivante de cet article: les rapports du traducteur et de l'éditeur, les «améliorations» étant souvent le fait de ce dernier. Définissons d'abord les protagonistes.

5. Le traducteur et l'éditeur.

5.1. Anatomie du traducteur.

Qui est traducteur (je ne prends en considération que les traducteurs littéraires et je n'aborderai donc pas les problèmes des traducteurs jurés, techniques ou interprètes dont la traduction est la principale source de revenus)? A priori, toute personne connaissant bien une langue étrangère et sa langue maternelle, sans être nécessairement «parfaitement bilingue» - les dictionnaires le sont suffisamment - peut être traductrice. Cependant, le traducteur est avant tout un lecteur: sans goût pour la littérature (ou même simplement la chose écrite), il est peu probable que quelqu'un se mette à traduire, puisque cet acte nécessite une première lecture (en termes linguistiques: un premier décodage). Le nombre des traducteurs est tout de même inférieur au nombre de lecteurs connaissant plus d'une langue, car en plus, il faut savoir écrire (être capable de faire le ré-encodage) - c'est-à-dire avoir au moins un peu de talent littéraire, ainsi que le remarque fort justement G. Karski et même le structuraliste Z. Klemensiewicz qui parle de congénialité: la traduction ne doit être «ni une réécriture, ni une transécriture, mais une co-écriture». C'est d'ailleurs un métier qui ne s'enseigne pas: les écoles de traducteurs forment des interprètes et des traducteurs techniques, non des traducteurs littéraires.

Rares sont les traducteurs littéraires dont la traduction est la principale (ou seule) source de revenus: la plupart du temps, ils exercent des métiers intellectuels, sont souvent des universitaires - mais rarement des écrivains. Il suffit de consulter les bibliographies d'auteurs pour le voir: les écrivains écrivent «pour leur propre compte». Quant aux traducteurs, s'ils ont assez de talent pour traduire, il leur en manque pour créer. Remarquons toutefois que le travail de traduction est ingrat: il demande un effort considérable, est plus ou moins bien rémunéré - mais les traducteurs passés à la postérité sont rares, si l'on excepte les premiers traducteurs de la Bible. Comme le remarque I. Géher, on ne lit jamais un texte parce qu'il a été traduit par X, mais parce qu'il a été écrit par Y. Les grands traducteurs sont donc peu nombreux: en France, Baudelaire n'est un traducteur célèbre que parce qu'il était par ailleurs un immense poète, en Pologne Tadeusz Boy-Zelenski n'est célèbre que parce qu'il a, à lui seul, traduit énormément de littérature française (dont Montaigne, Descartes, Pascal, Rabelais, tout Molière, Chateaubriand, Stendhal, Proust, Gide, tout Balzac, etc.) alors que lui-même n'était qu'un écrivain-créditeur médiocre.

Donc, les écrivains ne sont pas des traducteurs - sauf les poètes. Cependant, il est remarquable que les poètes signent quelquefois des traductions de langues qu'ils ne connaissent pas. En

fait, ils ne sont pas traducteurs, mais «poétisateurs» de textes précédemment traduits par des traducteurs non poètes (dans la terminologie de H. Meschonnic, l'un parle «langue» et l'autre parle «texte». L'auteur s'insurge avec raison, contre cette pratique qui pose des problèmes philosophiques et méthodologiques sur lesquels je ne m'attarderai pas).

Pourquoi devient-on traducteur littéraire? Qu'est-ce qui pousse certains individus à se lancer dans ce métier improvisé? Le goût pour la littérature (mais ça ne suffit pas) et l'appât du gain (tout relatif, vu le travail que cela représente) jouent un rôle non négligeable. On peut rajouter une motivation noble - faire connaître un livre (un auteur, une littérature, une culture) étranger, et une motivation secrète, - le désir de passer à la postérité, de voir son nom imprimé sur un livre... Et c'est ainsi qu'on arrive au personnage-clé: l'éditeur.

Le traducteur est doublement dépendant: en amont, de l'auteur, en aval de l'éditeur. Les motivations (mis à part le discours de surface, où il est question de culture) du traducteur et de l'éditeur ne sont pas de même nature, elles peuvent être contradictoire. Examinons l'éditeur.

5.2. Anatomie de l'éditeur.

L'éditeur est une invention récente que toutefois on trouve à l'état embryonnaire dès l'invention de l'imprimerie. Avant, chaque livre était unique et le copiste devait posséder un savoir (la lecture et l'écriture) et maîtriser une technique (la calligraphie). L'imprimerie introduit une technique lourde et extérieure au copiste et donc, qui plus est, à l'auteur. L'imprimeur devient l'intermédiaire obligatoire (monopolistique) entre auteur et lecteur. Cette situation dure très longtemps: l'éditeur, c'est l'imprimeur, c'est-à-dire un technicien qui se double rapidement d'un commerçant (dans des cas extrêmes, l'imprimeur peut être analphabète, comme le père Séchard dans les *Illusions perdues* de Balzac). Voulant connaître la nature de sa marchandise, il se met à lire et à juger ce qu'il imprime, pour décider peut-être de ne pas le faire, et devient éditeur à proprement parler. Le statut de l'éditeur est ambigu: il est à la fois connaisseur littéraire et commerçant. Suivant le cas, c'est l'une ou l'autre facette qui l'emporte. Son double jugement (littéraire et/ou commercial) n'est pas infaillible, loin de là. Actuellement, l'éditeur délègue les travaux d'impression (le côté technique) et assume les rôles de commerçant et de juge, quitte, bien sûr, à s'entourer de «commerciaux» et d'un «comité de lecture».

5.3. Les rapports traducteur-éditeur.

On comprend pourquoi les rapports entre éditeur et traducteur sont nécessairement conflictuels (même si tout se passe dans la bonne humeur). Lorsqu'un auteur propose (soumet) un texte à un éditeur et que ce dernier accepte de le publier, il accepte par là-même de faire un investissement correspondant aux frais d'impression, de diffusion et éventuellement de publicité. Les revenus de l'auteur dépendent alors étroitement de ceux de l'éditeur. La démarche du traducteur est différente, encore qu'il faille distinguer deux cas de figure: 1. le traducteur propose un texte à l'éditeur, 2. l'éditeur commande une traduction. La différence entre les deux s'inscrit dans la durée. Dans le second cas, le traducteur reçoit un travail pour lequel il sera rétribué. Il n'a donc aucune démarche - au sens propre du terme - à accomplir. Dans le premier cas, le traducteur commence en général par convaincre longuement l'éditeur de l'intérêt littéraire d'un texte, échantillon à l'appui. En cas de refus, il aura travaillé pour rien. Dans les deux cas de figure, si l'éditeur accepte de publier la traduction, son investissement est important: il doit racheter les droits d'auteurs s'ils n'appartiennent pas encore au domaine public, il doit payer le traducteur et, bien sûr, veiller à l'impression, etc.

5.3.1. Le correcteur.

Le contrat de traduction est signé et, quelques temps après, le manuscrit (ou plutôt le «tapsuscrit») est remis à l'éditeur qui va le lire, ou le faire lire. Ce lecteur (qu'il soit l'éditeur lui-même ou une personne tierce, on l'appellera le correcteur) ne connaît pas nécessairement le milieu-source: il ne fera donc que veiller au respect du 3^{ème} principe de Tytler, c'est-à-dire la lisibilité. L'intermédiaire du correcteur est une bonne chose en soi: quel traducteur n'a pas remarqué une baisse affligeante de sa compétence linguistique en langue-cible, qui est en général sa langue maternelle, pendant l'acte de traduction? Les relectures que l'on fait «à froid» sont nécessaires pour se débarrasser du modèle contraignant de la langue-source, mais même là, il arrive que des phrases sonnent juste seulement pour le traducteur, hélas! C'est ce qu'exprime clairement G. Mounin (cité par J.R. Ladmiral,) quand il parle de la «richesse merveilleuse de toutes les langues de départ, pauvreté incurable de toutes les langues d'arrivée». Encore faut-il que le correcteur soit effectivement compétent...

5.3.2. L'amélioration de la traduction.

C'est là que se pose le problème du «mauvais» texte de départ, ou, si l'on préfère, des maladresses stylistiques qui peuvent s'y trouver. Si on applique le principe de fidélité, à mauvais original doit correspondre mauvais texte en traduction (et ce sera justement cela la bonne traduction) - la première réaction du correcteur sera de considérer que la traduction est mauvaise, et non le texte original, et il se dépêchera de corriger, d'améliorer le texte en langue-cible, pratique autrefois courante, aujourd'hui plutôt critiquée. Il faut cependant faire une distinction entre «petites» et «grosses» maladresses. Voyons un exemple de petite maladresse. Dans *La légende de Pendragon*, Antal Szerb répète très souvent le mot *különös*, quelquefois à l'intérieur d'un même paragraphe. Ce mot signifie «singulier, bizarre, étrange». La stricte fidélité à l'original demanderait de choisir l'un de ces adjectifs - de préférence «singulier» - et de l'employer systématiquement, comme un terme technique. Or, pour la traduction, nous avons choisi de varier les équivalents français pour éviter des répétitions qui, tout en alourdissant le style, n'apportent pas d'information particulière et - surtout - nous auraient fait passer pour de mauvais traducteurs... Nous avons donc prévenu les critiques du correcteur, d'autant plus qu'il s'agissait effectivement d'une maladresse de la part d'Antal Szerb: c'était un éminent historien de la littérature qui écrivait des romans en dilettante, vite et sûrement sans se relire, ce que le lecteur français ne sait pas, alors que le personnage de Szerb est très connu en Hongrie. On a ici un problème non de langue, mais de milieu. Ce roman est passionnant de bout en bout - il n'en est pas pour autant exempt de ce type de maladresses qu'on peut corriger sans porter atteinte au texte.

Il arrive cependant que la «maladresse» (en particulier, la répétition) soit voulue et significative. C'est le cas du roman du Polonais Julian Kawalec intitulé *W sloncu* où la répétition de mots ou de membres de phrase crée un effet lancinant comparable à la poésie de Gertrude Stein. Dans ce cas, il faut conserver cet aspect de l'original - et il ne sera guère aisé de convaincre l'éditeur qu'il doit en être ainsi. L'éditeur est un être soupçonneux: il met en doute les compétences linguistiques du traducteur aussi bien en langue-source qu'en langue-cible - ce qui n'est d'ailleurs qu'une manifestation de son souci du lecteur.

Dans le même ordre d'idée, mais à un degré infiniment plus important, je citerai quelques exemples d'un livre non littéraire que j'ai traduit en 1990: il s'agit de l'interview de l'assassin du père Jerzy Popieluszko faite par un journaliste catholique, Tadeusz Fredro-Boniecki. Le livre se compose d'une introduction écrite par T. Fredro-Boniecki et des «confessions» de G. Piotrowski, transcrites d'un enregistrement sur bande magnétique. Le style de T. Fredro-Bo-

niecki est inexistant : c'est le style «objectif» du journaliste moyen ; en revanche, G. Piotrowski, compte-tenu surtout du caractère oral de son discours, mélange constamment les registres : il emploie beaucoup de termes techniques propres aux services de sûreté polonais, son discours est quelquefois incohérent, saccadé, quelquefois très logique et, en plus, il cite quelques lettres qu'il a écrites dans la plus belle langue de bois. Ce texte accumule donc les difficultés techniques : lexicales et stylistiques, certains passages étant monstrueux (c'est justement G. Piotrowski qui parle de «liens éteints»). Je me suis gardé d'améliorer le style de l'original. M'attendant à une réaction assez vive de l'éditeur, j'ai accompagné mon dactylogramme d'une longue lettre d'explication - et malgré cela, je me suis autocensuré (amélioré) en plusieurs endroits et le correcteur a cru devoir améliorer encore certaines phrases afin de les rendre plus lisibles qu'elles ne le sont dans l'original - quelquefois à bon escient, certes, ces modifications trahissaient un manque de connaissance du milieu-source. Ainsi, «la doctrine du rôle dirigeant du parti» a-t-elle été changée en «doctrine dirigiste du parti», alors que le «rôle dirigeant du parti» est une expression terminologique qu'il faut laisser telle quelle. Ou encore, à propos des possibilités matérielles des agents de la Sûreté, G. Piotrowski parle du «monde merveilleux de l'illégalité»; et la phrase «ce monde merveilleux existait bel et bien» devient «ce meilleur des mondes existait». Une connotation absente dans l'original est introduite par cette allusion directe au roman d'Aldous Huxley. Les exemples du même type sont nombreux : le traducteur doit alors «lutter» contre le correcteur et expliquer le bien-fondé de sa version (la version finale (commercialisée) tient compte de la plupart de mes remarques).

6. Au-delà de la fidélité et de la lisibilité : la note du traducteur.

La fidélité peut nuire à la lisibilité, mais il n'est pas toujours possible de sacrifier celle-là à celle-ci. Le traducteur (ou l'éditeur) doit alors avoir recours à cette planche de salut qu'est la «note du traducteur» (ou de l'éditeur). Cette intervention extérieure (métatextuelle), outre le mérite qu'elle a de rappeler au lecteur l'existence du traducteur, est censée expliquer au lecteur de la traduction ce qui va sans dire pour le lecteur de l'original. C'est donc un signe d'intraduisibilité. Remarquons que la plupart des «notes du traducteur» sont des informations portant sur le milieu-source. Les notes véritablement linguistiques sont peu nombreuses, ce qui prouve encore une fois que le travail de traduction n'est que partiellement linguistique. Le milieu-source est intraduisible quand une réalité donnée n'existe pas dans le milieu-cible. C'est très souvent le cas des termes politiques, des noms d'institutions, etc. La note est nécessaire à la compréhension du texte et n'est pas perçue comme une marque d'incompétence du traducteur, au contraire - c'est la preuve qu'il connaît le milieu en plus de la langue-source. Les difficultés linguistiques sont plus ennuyeuses. Quelle frustration de voir écrit en bas de page «calembour intraduisible». La responsabilité repose entièrement sur les épaules du traducteur; et comme la plupart des calembours sont intraduisibles, le traducteur essaie de compenser comme il peut, éventuellement en plaçant un bon mot à un autre endroit du texte. Ces deux types d'exemples sont peu importants - même s'ils donnent quelquefois des nuits blanches aux traducteurs - si l'on pense qu'ils ne concernent la plupart du temps que des mots et expressions éparpillés dans un texte par ailleurs normalement traduisible. Le problème se pose plus gravement quand c'est le texte tout entier qui nécessite une note du traducteur - qui alors peut choisir de se taire ou de se manifester par une introduction. Je ne citerai qu'un seul exemple : l'introduction à la traduction française de *Trans-Atlantique* de W. Gombrowicz. Il s'agit d'une longue introduction historico-littéraire ainsi que traductologique. C. Jelenski et G. Serreau, les traducteurs, expliquent que le roman, écrit en 1948, s'inscrit dans une convention littéraire du XVIII^{ème} siècle - j'en ai parlé au début, à propos du «voyage dans le temps». La traduction est stylisée, archaïsée au point qu'elle crée une impression aussi étrange et

grotesque que l'original. On a un «style fonctionnellement équivalent» (Taber). De ce point de vue, et du point de vue des libraires aussi, c'est une réussite et pourtant... Le texte français est beaucoup plus long que l'original polonais. On observe, pour employer la terminologie de J.R. Ladmiral une incrémentalisation et une péri-paraphrase généralisées - en d'autres termes, c'est une traduction explicative. Par exemple, lorsque l'original dit: «Na Berlin, na Berlin, do Berlina, do Berlina», la traduction dit: «Nous prendrons Berlin, nous prendrons Berlin, nous prendrons Berlin!». Mais C. Jelenski n'a-t-il pas dit lui-même à propos de ce travail qu'on ne comprenait vraiment une œuvre qu'en la traduisant? Cette traduction illustre l'application stricte du second principe de Tytler, au détriment du premier - à cela près, qu'il n'y a pas de perte, mais excès. Ce phénomène est constant dans tout le roman - en fait de traduction, on a presque une adaptation. Et c'est ainsi qu'on revient à notre point de départ, c'est-à-dire à la distinction entre traduction et adaptation, appelée quelquefois traduction libre: l'adaptation est une œuvre quasi-originale, faite «à la manière de». L'apparition des notions de propriété littéraire et de plagiat oblige l'adaptateur à citer son modèle - quitte à se faire passer pour un traducteur.

(Charles Zaremba, Traduction - Traductions, dans: *La traduction: problèmes théoriques et pratiques*, pp. 29-47)

1.c. Traduction pédagogique / pédagogie de la traduction: à chacun sa finalité.

Les dernières lignes de l'article de Charles Zaremba évoquent la question de l'évaluation de la traduction à partir de l'exemple du roman *Trans-Atlantique* de W. Gombrowicz, dont la traduction est «une réussite», et pourtant n'est pas une (bonne) traduction. De fait, si les principes de Tytler semblent clairs, ils ouvrent une nouvelle interrogation, car la notion de fidélité demande à être précisée.

Une des questions qui d'emblée préoccupent les apprenants est de savoir si «bien traduire» consiste à s'efforcer de remplacer méthodiquement un mot dans une langue par un mot dans une autre langue, ou bien à se lancer dans un processus d'écriture où le traducteur est le créateur inspiré du texte second et jouit d'une grande liberté (dont les frontières seraient elles aussi à définir).

L'idée qu'il est possible, voire recommandable, de traduire (transcrire) mot-à-mot un texte d'une langue dans une autre est rassurante pour le débutant qui croit ainsi pouvoir s'appuyer sur «du concret», mais elle repose sur une illusion:

«une conception fort naïve, mais assez répandue, [selon laquelle] une langue serait un répertoire de mots, c'est-à-dire de productions vocales (ou graphiques), chacune correspondant à une chose: à un certain animal, le cheval, le répertoire particulier connu sous le nom de langue française ferait correspondre une production vocale déterminée que l'orthographe représente sous la forme *cheval*; les différences entre les langues se ramèneraient à des différences de désignation: pour le cheval, l'anglais dirait *horse* et l'allemand *Pferd*; apprendre une seconde langue consisterait simplement à retenir une nouvelle nomenclature en tous points parallèle à l'ancienne.»

(André Martinet, *Éléments de linguistique générale*, p.14)

L'étudiant est malheureusement conforté dans l'idée que la langue est un répertoire de mots par les méthodes «classiques» et souvent incontournables d'apprentissage du vocabulaire, donné par listes où chaque mot est juxtaposé à un correspondant (*cheval = konj*), selon un critère subjectif de fréquence évalué empiriquement par les auteurs de manuels ou les enseignants, qui choisissent parmi plusieurs équivalents possibles celui qui est supposé être le plus usité. Dans le souci (louable, du reste) de faire acquérir au plus vite un vocabulaire plus ou moins fondamental et que l'on veut «clair» et bien compris, on occulte tout à fait la dimension polysémique du mot présenté pour n'en transmettre

qu'une, créant ainsi une relation binaire: mot A = mot B. Ainsi, l'apprenant ne dispose que d'un seul équivalent, qui s'impose dans son esprit comme unique solution possible, et lorsqu'il rencontrera ce mot (disons *cheval*, pour reprendre les termes de la citation susmentionnée), c'est cet équivalent (*konj*) qui lui viendra à l'esprit. Dans un premier temps, l'apprenant pourra donc traduire certains énoncés où effectivement, l'équivalent proposé est satisfaisant. Ainsi «*Pierre a un cheval*» sera traduit, à la grande satisfaction de tous, par: «*Petar ima konja*».

Ce réflexe est entretenu chez l'étudiant par les exercices de traduction destinés à vérifier qu'il a bien acquis certains automatismes (concordance des temps, etc.). La phrase en langue A est soigneusement choisie pour que son équivalent en langue B lui corresponde exactement, moyennant la manœuvre que l'apprenant doit maîtriser, sans exiger de lui le moindre écart par rapport au modèle de la langue A. On aura ainsi des exercices du type «*Pierre m'a dit qu'il avait un cheval – Petar mi je rekao da ima konja*»: la finalité étant ici de faire repérer à l'apprenant, avec pour toile de fond un énoncé parfaitement symétrique en A et B, l'élément nécessitant un ajustement, de préférence unique pour faciliter la correction (en l'occurrence il s'agit de rétablir au présent en croate l'imparfait imposé en français par la concordance des temps: *avait – ima*), tandis que le reste de l'énoncé est conçu comme un simple support, et doit en conséquence présenter une correspondance parfaite.

Mais cette «notion de langue-répertoire» (Martinet) ou de «langue-nomenclature» (Saussure) trahit vite ses limites et se montre erronée dès que nous rencontrons un syntagme (prenons par exemple «*Pierre aime faire du cheval*») où la transcription mot-à-mot selon un principe d'équivalence binaire donne un résultat si absurde (*«*Petar voli raditi konja*») que l'apprenant se tournera instinctivement, mais aussi et malheureusement implicitement, vers le sens («*Petar voli jahati*»). L'écueil est beaucoup plus pervers lorsque le syntagme en question est une locution qui soit ne sera pas comprise («*Tu te mets le doigt dans l'œil*» – «*!Stavljaš si prst u oko.*», «*Imamo i mi konja za jahanje*» – «*!Nous aussi, nous avons un cheval pour l'équitation.*» / «*!Nous avons un cheval de monte.*»), soit sera supposée exister telle quelle dans la langue B, ce qui est effectivement parfois le cas («*Travailler comme un cheval*» – «*Raditi kao konj*»), mais souvent aussi ne l'est pas («*Etre à cheval sur les principes*» – «*Strogo držati do načela*»).

La vigilance est donc de rigueur et le principe sera évidemment de débusquer le sens derrière le mot («déverbaliser»), mot d'ordre qui peut apparaître comme une lapalissade, mais qu'il ne faut jamais négliger, car le réflexe de la binarité est celui qui intervient souvent le plus rapidement dans notre esprit. Ainsi, Marianne Lederer remarque:

«Les étudiants (...) butent parfois sur un mot (Je ne trouve pas 'jalon' en anglais ou 'pronouncement' en français; on les remet en selle en leur enjoignant d'exprimer spontanément le vouloir dire de l'orateur sans chercher à traduire les mots qu'il a utilisés. Les traducteurs qui travaillent à un rythme rapide connaissent le danger des ruptures de cadence: l'attention fixée sur les signes les détourne du sens à transmettre».

(Marianne Lederer, *La traduction aujourd'hui*, p.26).

L'apprenti-traducteur devra donc se débarrasser des habitudes acquises avec la pratique de la «traduction pédagogique» et aborder la «traduction tout court» en prenant bien conscience qu'il s'agit-là d'un autre exercice de l'esprit, visant un autre objectif, et par conséquent mettant en œuvre d'autres stratégies. Dans l'apprentissage de ces stratégies, à aucun moment la connaissance linguistique n'est mentionnée: le formateur du traducteur suppose que ce dernier maîtrise suffisamment les langues (tant source que cible) dans lesquelles il travaille pour savoir combler les lacunes qui ne manquent jamais de se faire jour dans ses capacités linguistiques. Ce n'est donc pas d'acquisition de la langue qu'il est question: dans un premier temps, le traducteur débutant devra ouvrir son esprit à un nouvel apprentissage, et accepter de l'aborder sans trop présumer de ses capacités. En effet, «l'enseignement des langues par la traduction et l'enseignement de la traduction à proprement parler sont souvent confondus, ce qui serait sans gravité si les étudiants qui ont appris une langue étrangère de cette manière ne croyaient pas avoir appris à traduire des textes écrits dans cette langue» (Marianne Lederer,

La traduction aujourd'hui, p. 33). Les lignes qui suivent nous aident à bien prendre conscience de la différence essentielle entre la traduction pédagogique et la traduction proprement dite :

Sous le même mot «traduction», se cachent des finalités différentes. Le terme «traduction» s'utilise aussi dans l'enseignement des langues. J. Delisle (*Les manuels de traduction: essai de classification*, TTR, vol. V, n°1, 1992) le précise en créant l'expression «*traduction pédagogique*», c'est-à-dire «*l'utilisation d'exercices scolaires de traduction visant à faire acquérir une langue étrangère*», et oppose cette traduction pédagogique à la pédagogie de la traduction, c'est-à-dire à «*la formation de traducteurs professionnels s'adressant à des candidats qui sont censés au départ avoir une bonne connaissance des langues*».

De son côté, J-R. Ladmiral (*Traduire, théorèmes pour la traduction*, Payot, Paris, 1979, p. 41.) fait une distinction catégorique entre la traduction proprement dite ou ce qu'il appelle «*traduction traductionnelle*», et le thème et la version, «*type tout à fait particulier de traduction: la traduction comme exercice pédagogique*».

C'est à peu de choses près l'opposition que j'ai été amenée à établir entre la traduction linguistique et la traduction interprétative. La traduction pédagogique est une méthode parmi d'autres d'enseignement des langues; elle se situe au niveau des correspondances; elle est donc pour l'essentiel traduction linguistique bien que non dépourvue par moments d'inspiration interprétative. La pédagogie de la traduction vise en revanche à instaurer une méthode qui rende justice à l'original par la création d'équivalences.

Dans la séquence didactique, l'enseignement élémentaire des langues va de pair avec la traduction pédagogique; celle-ci devrait dans l'idéal préparer les étudiants à suivre les enseignements de traduction.

2.1. Le penchant naturel de tout apprenant

La caractéristique qui frappe le plus le débutant unilingue est l'aspect inaccoutumé des formes de la langue étrangère. On constate fréquemment qu'il ne se rend pas compte que les significations derrière ces formes ne sont pas strictement identiques dans les deux langues; il ignore qu'elles seront en outre modifiées, lorsqu'elles seront employées, par le contexte et la situation; il ne voit pas que de toute façon les correspondances ne sont qu'approximatives et ne devront pas être utilisées automatiquement en équivalence de segments de textes.

En fait, la confusion si fréquente entre la traduction dans l'enseignement des langues et la traduction à proprement parler est due en grande partie à la disposition d'esprit de l'unilingue commençant à apprendre une langue étrangère. Même à un stade très avancé de l'acquisition d'une langue étrangère, on entend encore des étudiants demander comment traduire tel mot ou tel mot. Comment dit-on «*préposé*» en anglais? ou «*pronouncement*» en français? Ils espèrent une réponse qui ferait apparaître une forme sonore différente dans une signification inchangée. C'est donc sur les différences de formes que l'apprenant aura tendance à faire fond pour progresser dans la langue, toujours dans la conviction que des signifiés identiques se trouvent derrière des signifiants différents et a fortiori derrière des formes identiques ou semblables.

L'élève ne voit dans la langue étrangère que des correspondances à la sienne; il passe, pour la comprendre, par le filtre de sa propre langue. Tant qu'il n'aura pas dépassé le seuil (assez élevé) au-delà duquel il sait suffisamment la langue étrangère pour comprendre ce qui y est dit sans être forcé de passer par sa propre langue, il fonctionnera comme les premières machines à traduire, mû par le même penchant naturel que leurs premiers concepteurs.

Ce penchant naturel explique l'influence que l'anglais exerce à l'heure actuelle sur le français. Les mots anglais dont le signifiant ressemble au français se voient tout d'abord dotés de la signification française.

Les mots anglais «*control*», «*region*», «*opportunity*» ont tout d'abord été compris au sens français de «*contrôle*» (vérification), «*région*» (partie d'un pays), «*opportunité*» (qui vient à propos). La multiplicité des contextes où ces mots anglais apparaissent a fini par faire comprendre leur signification propre; celle-ci a alors repoussé la signification française. Aujourd'hui «*contrôle*» a perdu en grande partie sa signification initiale pour prendre le sens anglais de «*maîtriser*», «*commander*», «*diriger*»; «*région*» englobe plusieurs pays et «*opportunité*» remplace de plus en plus «*occasion*». Les déformations sémantiques de «*global*», «*rampant*», «*attractif*», etc. ont suivi ce processus à des degrés divers. «*Global*», à l'instar de l'anglais, signifie aujourd'hui «*universel*» en plus de sa signification de «*entier*», «*total*». «*Rampant*» a gardé sa signification française mais est utilisé avec une fréquence qui lui vient de l'anglais. «*Attractif*» a la forme de l'anglais tout en gardant la signification de «*attrayant*», «*attirant*», etc.

La traduction dans l'enseignement des langues a d'emblée une double tâche: faire apparaître les signifiants correspondant aux signifiants de la langue maternelle de l'apprenant et lui faire comprendre que les signifiés auxquels ils renvoient ne se recoupent que très approximativement. La traduction linguistique bien dirigée permet le comparatisme et peut à ce titre être extrêmement profitable, mais elle doit rester un préalable à la traduction par équivalences.

2.2. Comparatisme et enseignement de la traduction

H. Van Hoof (*Traduire l'anglais, théorie et pratique*, Duculot, Paris, 1989, p. 11) n'est pas le seul à affirmer que «la traduction compare deux systèmes linguistiques»; en fait foi le grand nombre de manuels établissant, sous le titre de «Méthode de traduction» ou de «Problèmes de traduction» une comparaison systématique entre deux langues données.

J.-P. Vinay et J. Darbelnet (leur ouvrage célèbre, *La stylistique comparée du français et de l'anglais* est paru en 1958 et est encore aujourd'hui utilisé comme manuel de traduction dans de nombreuses écoles de traducteurs) ont l'immense mérite d'avoir attiré l'attention sur les subtiles différences qui caractérisent les signifiés de l'anglais et du français; correspondant en apparence mais si peu identiques en réalité. L'observation des tours de phrases par lesquels sont désignées dans les deux langues des situations figées (on dit «*slow*» aux automobilistes américains et «*ralentir*» aux Français) les a mis sur la piste de cette Stylistique comparée, utilisée encore aujourd'hui dans les écoles et universités de nombreux pays.

La stylistique comparée du français et de l'anglais, cependant, malgré toutes ses qualités, n'est pas une méthode de traduction des textes, contrairement à ce que laisse entendre son sous-titre, «*Méthode de traduction*». Elle ne peut l'être car, observant les désignations différentes de situations identiques, elle ne va pas, sauf pour en analyser le résultat, jusqu'à expliquer la traduction par équivalences.

Les comparatistes ne vont pas jusqu'aux textes dans lesquels une traduction par équivalence est toujours possible, autorisant autre chose que les correspondances linguistiques. J. Delisle écrit: L'analyse de la langue que pratiquent les stylisticiens comparatistes reste en deçà de l'analyse du discours sur lequel se fonde toute vraie traduction.

Les sept procédés techniques si célèbres de *La stylistique comparée du français et de l'anglais* (l'emprunt, le calque, la traduction littérale, la transposition, la modulation, l'équivalence, l'adaptation) ne peuvent contribuer à la traduction, qui est essentiellement un exercice d'interprétation car, ne facilitant ni l'analyse d'un message ni sa restitution, ils ne peuvent pas avoir valeur de règles pratiques de traduction.

Cette critique ne diminue pas la valeur de *La stylistique comparée du français et de l'anglais* en tant qu'illustration des différences des deux langues, française et anglaise. Les deux langues sont dissociées à tous les niveaux, lexical, syntaxique, stylistique. De ce point de vue, *La stylistique comparée du français et de l'anglais* (et d'autres «manuels de traduction») peuvent rendre de grands services aux étudiants dans leur auto-perfectionnement linguistique. L'apprenant peut puiser à la source du comparatisme pour perfectionner ses connaissances.

Chez les adultes, la langue étrangère se construit sur un premier système linguistique, celui de la langue maternelle; la prise de conscience de la différence de la langue maternelle et de la langue étrangère ne peut qu'être bénéfique dans l'établissement d'une expression idiomatique en traduction, et dans la lutte contre les interférences.

(Marianne Lederer, *La traduction aujourd'hui*, pp.129–131)

On notera que nous n'avons pas fait figurer ici les lignes consacrées par Marianne Lederer à la pratique du thème (traduction vers une langue étrangère). Nous nous contenterons de noter à ce propos que cet exercice est vivement déconseillé par tous les professionnels et pédagogues de la traduction, car ses résultats sont très rarement satisfaisants, pour la bonne raison que, quelles que soient ses qualités, le traducteur ne peut maîtriser aussi bien la langue étrangère que sa langue maternelle, et surtout ne peut évaluer lui-même la correction et le niveau d'adéquation de sa production. En conséquence, le texte rédigé dans une langue étrangère nécessite obligatoirement une révision de la part d'un lecteur dont la langue cible (en l'occurrence le français) est la langue maternelle et qui pourra mettre le doigt sur les éventuelles imperfections qui ont échappé au traducteur.

Ceci dit, sachant que le croate est maîtrisé par trop peu de francophones susceptibles de se charger de l'assez important volume de traductions du croate vers le français, il est évident qu'il faut préparer nos étudiants à pratiquer malgré tout le thème, mais il est important qu'ils fassent preuve dans cette pratique d'une conscience professionnelle rigoureuse, qui à l'heure actuelle fait malheureusement défaut à bon nombre de traducteurs et agences de traduction établis dans ce pays.

1.d. Les procédés de traduction de Vinay et Darbelnet

Après avoir abordé la tâche du traducteur, les objectifs de l'activité traduisante et les écueils susceptibles d'y faire obstacle, tournons-nous vers les stratégies dont dispose le traducteur pour mener à bien son travail. On aura noté dans l'extrait cité ci-dessus que Marianne Lederer mentionne et souligne la qualité d'un ouvrage célèbre dû aux Canadiens Vinay et Darbelnet, dans lequel ils énoncent leurs non moins célèbres «procédés». Illustrés par des exemples français-anglais, ces procédés constituent une typologie particulièrement utile dans l'analyse a posteriori de textes traduits et dans le commentaire traductologique. Nous reproduisons donc ici la partie de *La stylistique comparée du français et de l'anglais* consacrée à la définition des sept procédés.

Procédé N° 1: l'emprunt.

Trahissant une lacune, généralement une lacune métalinguistique (technique nouvelle, concept inconnu), l'emprunt est le plus simple de tous les procédés de traduction. Ce ne serait même pas un procédé de nature à nous intéresser, si le traducteur n'avait besoin, parfois, d'y recourir volontairement pour créer un effet stylistique. Par exemple pour introduire une couleur locale, on se servira de termes étrangers, on parlera de «verstes» et de «puds» en Russie, de «dollars» et de «party» en Amérique, de «tequila» et de «tortillas» au Mexique, etc. Une phrase telle que: «the coroner spoke» se traduit mieux par un emprunt: «Le coroner prit la parole», que par la recherche plus ou moins heureuse d'un titre équivalent parmi les magistrats français.

Il y a des emprunts anciens, qui n'en sont plus pour nous, puisqu'ils sont rentrés dans le lexique et deviennent des servitudes: «alcool», «redingote», «paquebot», «acajou», etc. Ce qui intéresse le traducteur, ce sont les emprunts nouveaux et même les emprunts personnels. Il est à remarquer que souvent les emprunts entrent dans une langue par le canal d'une traduction, ainsi que les emprunts sémantiques ou faux-amis, contre lesquels il faut se prémunir soigneusement.

La question de la couleur locale évoquée à l'aide d'emprunts intéresse les effets de style et par conséquent le message.

Procédé N°2: le calque.

Le calque est un emprunt d'un genre particulier: on emprunte à la langue étrangère le syntagme, mais on traduit littéralement les éléments qui le composent. On aboutit, soit à un calque d'expression, qui respecte les structures syntaxiques de la LA, en introduisant un mode expressif nouveau (cf. «Compliments de la Saison»), soit à un calque de structure, qui introduit dans la langue une construction nouvelle (cf. «Science-fiction»).

De même que pour les emprunts, il existe des calques anciens, figés, que nous citons au passage pour rappeler qu'ils peuvent, comme les emprunts, avoir subi une évolution sémantique qui en font des faux amis. Plus intéressants pour le traducteur seront les calques nouveaux, qui veulent éviter un emprunt tout en comblant une lacune (cf. «économiquement faible», calqué sur l'allemand); il y a avantage, semble-t-il, à recourir alors à la création lexicologique à partir du fonds gréco-latin ou à pratiquer l'hypostase (cf. Bally, LGLF paragraphes 257 sq.). On éviterait ainsi des calques pénibles, tels que: «Thérapie occupationnelle» (Occupational Therapy); «Banque pour le Commerce et le Développement»; «les quatre Grands»; «le Premier français», et autres calques qui sont, dans l'esprit de certains traducteurs, l'expression la plus concrète de l'abomination de la désolation.

Procédé N° 3: la traduction littérale.

La traduction littérale ou mot à mot désigne le passage de LD à LA aboutissant à un texte à la fois correct et idiomatique sans que le traducteur ait eu à se soucier d'autre chose que des servitudes linguistiques: ex. «I left my spectacles on the table downstairs: J'ai laissé mes lunettes sur la table en bas»; «Where are you?: Où êtes-vous?»; «This train arrives at Union Station at ten: Ce train arrive à la gare Centrale à 10 heures.»

En principe, la traduction littérale est une solution unique, reversible et complète en elle-même. On en trouve les exemples les plus nombreux dans les traductions effectuées entre langues de même famille (français-italien) et surtout de même culture. Si l'on peut constater un certain nombre de cas de traduction littérale entre le français et l'anglais, c'est que les conceptions métalinguistiques peuvent également souligner des coexistences physiques, des périodes de bilinguisme, avec l'imitation consciente ou inconsciente qui s'attache à un certain prestige intellectuel ou politique, etc. On peut aussi les expliquer par une certaine convergence des pensées et parfois des structures, que l'on observe bien dans les langues de l'Europe (cf. la création de l'article défini, le concept de culture et de civilisation, etc.) et qui a inspiré plusieurs articles intéressants aux tenants de la «General Semantics».

Jusqu'au procédé N° 3, on a pu traduire sans l'intervention de procédés stylistiques spéciaux. Si tel était toujours le cas, le présent ouvrage n'aurait pas de raison d'être et la traduction, ramenée au passage univoque de LD à LA, n'offrirait aucun intérêt. La solution, proposée par le groupe du Massachusetts Institute of Technology, de confier à des machines à mémoire électronique la traduction de textes scientifiques repose en grande partie sur l'existence, dans ces textes, de segments parallèles, correspondant à des raisonnements parallèles qui, comme on pouvait s'y attendre, se révèlent particulièrement nombreux dans le cas de la langue scientifique.

Mais si, une fois ce procédé N° 3 atteint, la traduction littérale est reconnue inacceptable par le traducteur, il faut recourir à une traduction oblique. Par inacceptable, nous entendons que le message, tel qu'il se laisse rédiger littéralement,

- (a) donne un autre sens
- (b) n'a pas de sens
- (c) est impossible pour des raisons structurales
- (d) ne correspond à rien dans la métalinguistique de LA
- (e) correspond bien à quelque chose, mais non pas au même niveau de langue.

Si, pour fixer les idées, nous considérons les deux phrases suivantes: (1) «He looked at the map» (2) «He looked the picture of health», nous pourrions traduire la première en appliquant les règles de la traduction littérale: «il regarda la carte», mais nous ne pouvons traduire ainsi la seconde: «il paraissait l'image de la santé», à moins de le faire pour des raisons expressives (cas du personnage anglais qui parle mal français dans un dialogue). Si le traducteur aboutit à un texte tel que celui-ci: «Il se portait comme un charme», c'est qu'il reconnaît là une équivalence de messages, que sa position particulière, extérieure à la fois à LD et à LA, lui fait apparaître clairement. L'équivalence de messages s'appuie elle-même, en dernier ressort, sur une identité de situation, qui seule permet de dire que LA retient de la réalité certaines caractéristiques que LD ne connaît pas.

Normalement, si nous avons des dictionnaires de signifiés, il suffirait de chercher notre traduction à l'article correspondant à la situation identifiée par le message LD. Comme il n'en existe pratiquement pas, nous partons des mots ou unités de traduction, et nous devons les soumettre à des procédés particuliers pour aboutir au message désiré. Le sens d'un mot étant fonction de la place qu'il occupe dans l'énoncé, il arrive que la solution aboutisse à un groupement de mots tellement éloigné de notre point de départ qu'aucun dictionnaire n'en fait mention. Etant donné les combinaisons infinies des signifiants entre eux, on comprend pourquoi le traducteur ne saurait trouver dans les dictionnaires des solutions toutes faites à ses problèmes. Car lui seul possède la totalité du message pour l'éclairer dans son choix, et c'est le message seul, reflet de la situation, qui permet en dernière analyse de se prononcer sur le parallélisme des deux textes.

Procédé N° 4: la transposition.

Nous appelons ainsi le procédé qui consiste à remplacer une partie du discours par une autre, sans changer le sens du message. Ce procédé peut aussi bien s'appliquer à l'intérieur d'une langue qu'au cas particulier de la traduction. «Il a annoncé qu'il reviendrait» devient par transposition du verbe subordonné en substantif: «Il a annoncé son retour». Nous appelons cette seconde tournure: tournure transposée, par opposition à la première, qui est tournure de base. Dans le domaine de la traduction, nous serons appelés à distinguer deux espèces de transposition: (1) la transposition obligatoire (2) la transposition facultative. Par exemple: «dès son lever» doit être non seulement traduit (Procédé N° 3) mais obligatoirement transposé (Procédé N° 4) en «As soon as he gets up» (ou «got up»), l'anglais n'ayant dans ce cas que la tournure de base. Mais en sens inverse, nous avons le choix entre le calque et la transposition, puisque le français possède les deux tournures.

Au contraire, les deux phrases équivalentes «après qu'il sera revenu : after he comes back» peuvent être toutes les deux rendues par une transposition: «après son retour: after his return». La tournure de base et la tournure transposée ne sont pas nécessairement équivalentes au point de vue de la stylistique. Le traducteur doit donc être prêt à opérer la transposition si la tournure ainsi obtenue s'insère mieux dans la phrase ou permet de rétablir une nuance de style. On voit en effet que la tournure transposée a généralement un caractère plus littéraire. Le chassé-croisé est un cas particulièrement fréquent de transposition.

Procédé N° 5: la modulation.

La modulation est une variation dans le message, obtenue en changeant de point de vue, d'éclairage. Elle se justifie quand on s'aperçoit que la traduction littérale ou même transposée aboutit à un énoncé grammaticalement correct, mais qui se heurte au génie de LA.

De même que pour la transposition, nous distinguerons des modulations libres ou facultatives et des modulations figées ou obligatoires. Un exemple classique de la modulation obligatoire est la phrase: «The time when...» qui doit se rendre obligatoirement par: «le moment où»; au contraire, la modulation qui consiste à présenter positivement ce que la LD présentait négati-

vement est le plus souvent facultative, bien qu'il y ait là des rapports étroits avec la démarche de chaque langue: «It is not difficult to show...: Il est facile de démontrer...».

La différence entre une modulation figée et une modulation libre, est une question de degré. Dans le cas de la modulation figée, le degré de fréquence dans l'emploi, l'acceptation totale par l'usage, la fixation conférée par l'inscription au dictionnaire (ou la grammaire) font que toute personne possédant parfaitement les deux langues ne peut hésiter un instant sur le recours à ce procédé.

Dans le cas de la modulation libre, il n'y a pas eu de fixation, et le processus est à refaire chaque fois. Notons cependant que cette modulation n'est pas pour cela facultative; elle doit, si elle est bien conduite, aboutir à la solution idéale correspondant, pour la langue LA, à la situation proposée par LD. Si l'on veut une comparaison, la modulation libre aboutit à une solution qui fait s'exclamer le lecteur: Oui, c'est bien comme cela que l'on s'exprimerait en français, la modulation libre tend donc vers une solution unique. Et cette solution unique repose sur un mode habituel de pensée, imposé et non facultatif. On voit donc qu'entre la modulation figée et la modulation libre, il n'y a qu'une différence de degré, et qu'une modulation libre peut, à chaque instant, devenir une modulation figée dès qu'elle devient fréquente, ou dès qu'elle est sentie comme la solution unique (ceci ressort généralement de l'examen de textes bilingues ou de discussions au cours d'une conférence bilingue ou d'une traduction fameuse qui s'impose par sa valeur littéraire). L'évolution d'une modulation libre vers une modulation figée arrive à son terme lorsque le fait en question s'inscrit dans les dictionnaires et les grammaires et devient matière enseignée. A partir de cet instant, la non-modulation est une faute d'usage, condamnée comme telle.

Procédé N° 6: l'équivalence.

Nous avons souligné à plusieurs reprises qu'il est possible que deux textes rendent compte d'une même situation en mettant en œuvre des moyens stylistiques et structuraux entièrement différents. Il s'agit alors d'une équivalence. L'exemple classique de l'équivalence est fourni par la réaction de l'amateur qui plante un clou et se tape sur les doigts: s'il est français, il dira: «Aïe», s'il est anglais, il dira: «Ouch».

Cet exemple, quoique grossier, fait ressortir un caractère particulier des équivalences: elles sont le plus souvent de nature syntagmatique, et intéressent la totalité du message. Il en résulte que la plupart des équivalences, pour emporter notre adhésion, sont figées et font partie d'un répertoire phraséologique d'idiotismes, de clichés, de proverbes, de locutions substantivales ou adjectivales, etc. Les proverbes offrent en général de parfaites illustrations de l'équivalence: «like a bull in a china shop: comme un chien dans un jeu de quilles»; «Too many cooks spoil the broth: Deux patrons font chavirer la barque»; il en va de même pour les idiotismes: «to talk through one's hat», «as like as two peas» ne doivent se calquer à aucun prix; et pourtant, c'est ce qu'on observe chez les populations dites bilingues, qui souffrent du contact permanent de deux langues et finissent par n'en savoir aucune. Il se peut d'ailleurs que certains de ces calques finissent par être acceptés par l'autre langue, surtout si la situation qu'ils évoquent est neuve et susceptible de s'acclimater à l'étranger. Mais la responsabilité d'introduire ces calques dans une langue parfaitement organisée ne devrait pas échoir au traducteur: seul l'auteur peut se permettre semblables fantaisies, dont le succès ou l'échec rejaillira alors sur lui. Dans une traduction, il faut s'en tenir à des formes plus classiques, car le soupçon d'anglicisme, de germanisme, d'hispanisme, s'attachera toujours à tout essai d'innovation dans le sens du calque.

Procédé N° 7: l'adaptation.

Avec ce septième procédé, nous arrivons à la limite extrême de la traduction; il s'applique à des cas où la situation à laquelle le message se réfère n'existe pas dans LA, et doit être créée par rapport à une autre situation, que l'on juge équivalente. C'est donc ici un cas particu-

lier de l'équivalence, une équivalence de situation. Pour prendre un exemple, on peut citer le fait pour un père anglais d'embrasser sa fille sur la bouche comme une donnée culturelle qui ne passerait pas telle quelle dans le texte français. Traduire: «he kissed his daughter on the mouth» par «il embrassa sa fille sur la bouche», alors qu'il s'agit simplement d'un bon père de famille rentrant chez lui après un long voyage, serait introduire dans le message LA un élément qui n'existe pas dans LD; c'est une sorte particulière de surtraduction. Disons: «qu'il serra tendrement sa fille dans ses bras», à moins que le traducteur ne veuille faire de la couleur locale à bon marché.

Ce procédé d'adaptation est bien connu des interprètes qui travaillent en simultané; on raconte qu'ayant adapté «cricket» en «Tour de France» dans un contexte où l'on évoquait un sport particulièrement populaire, un interprète fut mis dans une situation difficile par la réponse du délégué français, qui remerciait l'orateur d'avoir évoqué un sport aussi typiquement français. Il fallut alors inverser l'adaptation pour retomber en anglais sur le «cricket» ...

Le refus de procéder à des adaptations qui portent non seulement sur les structures, mais aussi sur le déroulement des idées et leur présentation matérielle dans le paragraphe, se trahit dans un texte parfaitement correct par une tonalité indéfinissable, quelque chose de faux qui décèle invariablement une traduction. C'est malheureusement l'impression que donnent trop souvent les textes publiés par les organisations internationales actuelles, dont les membres exigent par ignorance ou un souci mal placé de littéralité des traductions aussi calquées que possible. Le résultat est un galimatias qui n'a de nom dans aucune langue, mais que René Etiemble a fort justement traité de «sabir atlantique». Un texte ne doit être un calque, ni sur le plan structural, ni sur le plan métalinguistique. Toutes les grandes traductions littéraires ont reconnu implicitement l'existence des procédés dont nous venons de faire le recensement, comme l'a très bien montré Gide dans sa Préface de Hamlet. Et l'on peut se demander si les Américains ne refusaient pas de prendre la SDN au sérieux parce que beaucoup de ses textes étaient des traductions non modulées et non adaptées d'un original français, de même que le «sabir atlantique» ne s'explique que par des textes mal digérés à partir d'un original anglo-américain. Nous touchons là un problème extrêmement grave, que le manque de place nous empêche de traiter: celui des changements intellectuels, culturels et linguistiques que peut entraîner à la longue l'existence de documents importants, manuels scolaires, articles de journaux, dialogues de films, etc. rédigés par des traducteurs qui ne peuvent pas ou n'osent pas s'aventurer dans les traductions obliques. A une époque où la centralisation excessive et le manque de respect pour la culture d'autrui poussent les organisations internationales à adopter une langue de travail unique pour rédiger des textes qui sont ensuite traduits hâtivement par des traducteurs mal considérés et trop peu nombreux, on peut craindre de voir les quatre-cinquièmes du globe se nourrir exclusivement de traductions et périr intellectuellement de ce régime de bouillie pour les chats.

Application des 7 procédés ci-dessus:

Au cours des chapitres suivants, nous aurons l'occasion de montrer que nos sept procédés s'appliquent également, quoique à des degrés divers, aux trois parties de cet ouvrage: lexique, agencement et message. Il est par exemple possible de procéder à des emprunts sur le plan du lexique: «bulldozer», «réaliser» et sur le plan du message: «O.K.», «Five o'clock tea». C'est ce que nous avons voulu montrer par le tableau récapitulatif ci-après, qui donne un exemple typique pour chacun des procédés envisagés sur les trois plans de la stylistique.

Enfin, il est bien entendu que l'on peut; dans une même phrase, recourir à plusieurs de ces procédés, et que certaines traductions ressortissent parfois à tout un complexe technique qu'il est difficile de définir; par exemple la traduction de «paper-weight» par «presse-papiers» offre à la fois une transposition et une modulation, figées bien entendu. De même, la traduction (sur une porte) de PRIVATE par DÉFENSE D'ENTRER est à la fois une transposition, une

modulation et une équivalence. C'est une transposition parce que l'adjectif «private» se rend par une locution nominale; une modulation, parce qu'on passe d'une constatation à un avertissement (cf. «wet paint: Prenez garde à la peinture»); enfin, c'est une équivalence puisque la traduction est obtenue en remontant à la situation sans passer par la structure.

(Jean-Paul Vinay, Jean Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, pp. 30-32)

1.e. La recherche de la fidélité.

La traduction littérale, ou «mot-à-mot», est donc bien une mauvaise voie. Nous voici avertis et nous partons à la recherche du *sens* (du contenu), bien décidés à ne pas nous laisser fourvoyer par les *signes* (la forme). Mais, à peine avons-nous pris ces bonnes résolutions que nous nous surprenons à douter de nouveau sur la façon de les mettre en pratique, car le plus souvent le transfert du sens (la fidélité au contenu) remet en question la recherche de la fidélité à la forme. Aussi la notion de *fidélité* est-elle une de celles qui suscitent les plus abondants débats, qui restent ouverts. En schématisant, on peut dire que :

«Les théories de la traduction se meuvent encore entre deux pôles : pour les uns, on ne saurait interpréter car le sens est fuyant et le texte se prête trop facilement à des interprétations abusives; seul le respect des signes garantit la fidélité à l'auteur. Pour les autres, le respect des signes, la traduction linguistique dégrade l'œuvre originale et ne saurait donc être proposée en modèle»

(Marianne Lederer, *La traduction aujourd'hui*, p. 29).

Ce que Marianne Lederer nomme «interprétation» ne correspond que partiellement à ce que recherchent les «ciblistes», partisans d'une fidélité polarisée sur l'esprit de la langue cible, qui n'a pas tant pour propos d'interpréter que de s'autoriser au nom de la re-production du sens à recourir au besoin à des moyens (linguistiques, sémantiques, culturels) extérieurs au texte lui-même. Ce faisant, le traducteur est conduit à expliciter sa propre lecture du texte au point d'imposer, effectivement, son interprétation. A l'inverse, les «sourcistes» prônent un respect plus poussé (voire jusqu'à l'extrême) de la forme de l'original. On pourrait résumer ces deux attitudes en disant que le cibliste fait aller le texte à la rencontre du lecteur tandis que le sourciste laisse le lecteur venir seul à la rencontre du texte.

De fait, il est légitime de se demander jusqu'où il est souhaitable de respecter le sémantisme, qui devient vite «l'exotisme» du texte A en langue B. Choisira-t-on pour «*Sunce moje*»: «*Mon (petit) soleil*» ou «*Ma biche*»; rendrons-nous «*Mon chou!*» par «*Kupusíću moj!*», sous prétexte de «faire français»? En d'autres termes, sera-t-il préférable de sacrifier le caractère original (originel) du texte au nom de la lisibilité, auquel cas le traducteur en arrivera à gommer les aspérités du texte A. Ou bien, au contraire faudra-t-il reproduire les aspérités en A, tout en sachant par ailleurs qu'elle deviennent autres dès lors qu'elles passent à la langue B, au nom de la fidélité au message? Et même si nous nous accordons sur l'effet recherché, le moyen permettant d'y parvenir est choisi en fonction d'une perception, pour ne pas dire d'un goût, éminemment subjectif, et par conséquent sujet à une éventuelle critique. Témoins les deux articles suivants, qui illustrent fort bien les deux «pôles» évoqués par Marianne Lederer dans la citation ci-dessus.

TRADUIRE OU INTERPRÉTER

Les quelques remarques qui vont suivre et qui portent sur les problèmes liés à la traduction d'une œuvre littéraire sont le fruit d'une réflexion menée au cours d'un travail de traduction en russe des *Souvenirs d'enfance* de Marcel Pagnol, plus précisément de la première partie de la trilogie, intitulée *La gloire de mon père* (Baccheretti, Pierre, 1986, *Slava moego otca*, Paris, Institut d'Études Slaves).

Il ne s'agit pas d'une approche théorique des problèmes spécifiques de la traduction, mais d'une présentation des démarches pratiques particulières qui ont permis de résoudre, au fur et à mesure qu'elles se présentaient, la plupart des difficultés rencontrées, d'ordre sémantique lorsqu'il s'agissait de faire passer la description d'une réalité donnée dans une langue autre qui l'ignorait en tout ou partie, d'ordre essentiellement stylistique, lorsque la langue d'arrivée se refusait à accepter une équivalence immédiate pour telle ou telle présentation particulière de la réalité décrite ou tel ou tel effet de style.

Nous occupions, en l'occurrence, une situation privilégiée, dans la mesure où, marseillais d'adoption depuis l'enfance et fils «d'institutrice publique», nous pouvions nous appuyer sur une connaissance personnelle vécue de ce qui faisait l'objet de l'ouvrage, et, d'autre part, partions de notre langue maternelle vers une langue étrangère, ce qui a permis de déceler dans le texte, puis de traiter nombre de difficultés de détail que n'aurait, sans doute, pas perçues comme telles un traducteur étranger.

Il convient aussi de préciser que cette traduction se voulait, dans un premier temps, un manuel de thème russe (Baccheretti, Pierre, 1986, *Manuel de thème russe*, Paris, Institut d'Études Slaves) à l'usage d'étudiants de langue française, et que le but poursuivi était prioritairement l'apprentissage d'une langue étrangère, plus qu'une œuvre de traduction à proprement parler. Et, à ce titre, notre souci premier a été, sans, toutefois, aller jusqu'au mot à mot, une fidélité scrupuleuse au modèle original.

Si nous avons décidé de travailler, pour cet exercice à vocation pédagogique, non pas sur un recueil de morceaux choisis, comme le veut la tradition en la matière, mais sur une œuvre réelle, saisie dans son intégralité, c'est que nous estimions que l'exercice de traduction, à quel niveau que ce soit, n'est pas seulement la mise en œuvre de moyens sémantiques et syntaxiques selon des techniques appropriées, mais recouvre une lecture en profondeur de l'œuvre, et qu'à ce titre le contexte, le continu du récit, la tonalité de l'œuvre entière sont aussi, sinon plus importants que l'information véhiculée par le texte-source, et qu'il n'est de vraie traduction que d'un texte dans son ensemble.

Bien évidemment, au fur et à mesure du travail entrepris, la langue d'arrivée a imposé ses droits, notre souci de fidélité absolue s'est, très vite et sur bien des points, révélé impossible à satisfaire, et la traduction est devenue transposition, pour ne pas dire, par moments, véritable réécriture de l'œuvre originale dans une langue autre. Mais pouvait-il raisonnablement en être autrement?

C'est sur ces moments privilégiés, lorsque les réalités décrites ne coïncident pas, ou lorsque le lexique ou la structure de la langue d'arrivée, ou sa façon propre d'appréhender une même réalité, n'admettent pas d'équivalence directe que nous voudrions nous arrêter, et proposer au lecteur les solutions pratiques retenues pour tenter de mener à bien cette traversée périlleuse d'une langue vers l'autre, la question posée étant: dans quelle mesure et dans quelles conditions le traducteur est-il autorisé à modifier le texte original, en intervenant en son nom propre, et à partir de quel moment sa traduction court-elle le risque de devenir une «belle infidèle» (cf Mounin, Georges, 1955, *Les belles infidèles*, Paris, éditions des Cahiers du Sud)?

1. Une réalité différente

Dans la plupart des cas, c'est la réalité décrite qui se refuse à la traduction, pour la simple raison qu'elle n'a point d'équivalent dans le pays où est parlée l'autre langue. Se pose alors le problème, bien connu, de la traduction des «*réalia*». Mais encore faut-il savoir les reconnaître en tant que tels, savoir distinguer le caractère particulier, non-universel, de toute la culture, au sens large, que véhicule la langue. Le problème posé est, alors, d'ordre sémantique et sera résolu par des moyens essentiellement sémantiques.

1.1. Qui sont les Pieds Nickelés ?

Le plus souvent, la reconnaissance de la réalité sans équivalent dans le pays, et, partant, dans la langue d'arrivée, se fait immédiatement. Ainsi nous sommes-nous trouvés en face de la phrase suivante :

... mon frère Paul, de son côté, avait jeté son abécédaire, et il abordait le soir dans son lit la philosophie des Pieds Nickelés

La référence humoristique à la philosophie particulière des trois joyeux émules de Bibi Fricotin sera immédiatement perçue par le lecteur français, mais risque de laisser perplexe son homologue russe, ou même de l'induire en erreur. Quelle doit être, dans ce cas, la démarche du traducteur ?

Il peut se contenter de *transcrire* le mot étranger.

Une explication devient, alors, indispensable. Lesdits «*Pjenikle*» sont-ils de grands philosophes méconnus ? Ou des auteurs pour enfants ? Les précisions nécessaires seront apportées par le traducteur, soit par l'effet d'une parenthèse insérée dans le texte, (auquel cas il en revendiquera la paternité par l'abréviation consacrée NDT, note du traducteur), soit par un renvoi en bas de page, ou en fin d'ouvrage. C'est la démarche traditionnelle des traductions de librairie à l'usage du grand public. Les avantages en sont évidents : l'information sur la réalité étrangère décrite peut être largement développée, et les vœux du lecteur le plus exigeant ne manqueront pas d'être comblés. Ses défauts sont tout aussi indéniables : le cours du récit est irrémédiablement arrêté, le coloris affectif éventuel (dans notre exemple l'affectueuse ironie de l'auteur) détruit. A tel point que le lecteur moins consciencieux n'écouterait que la voix de sa paresse et sautera allègrement les dites notes, et le traducteur se sera donné beaucoup de mal pour rien.

Le traducteur peut aussi *transposer*, c'est-à-dire essayer de trouver dans la réalité et la langue d'arrivée un terme qui, par équivalence, donne une idée approximative de la réalité décrite. Il parlera, alors, de la philosophie des *Vesëlye kartinki*. (NDT : *Vesëlye kartinki*, les joyeuses images, sorte d'illustré naïf à l'usage des enfants soviétiques). Pour le lecteur russe, il n'est plus besoin de donner des explications, et l'humour du terme philosophie devient directement perceptible. Inconvénient majeur : la traduction est parfaitement infidèle, dans la lettre, sinon dans l'esprit, et le lecteur risque de se faire une idée curieuse de la réalité étrangère, ainsi accommodée à la sauce de son terroir. Et la démarche qui consiste à découvrir un pays, ou une langue étrangère, par référence à ce qui vous est connu et familier est, pour le moins, dangereuse.

Mais, entre les deux démarches extrêmes indiquées, il y a, souvent, place pour une troisième, qui permet, tout en restant fidèle à la lettre du texte, de respecter l'esprit et la charge émotionnelle et stylistique de l'énoncé de départ. C'est ce que nous appellerons le commentaire inclus dans le texte selon la technique de l'incrustation.

Ainsi existe-t-il dans la littérature soviétique un personnage de roman, devenu un type, que tout lecteur russe connaît. Il s'agit de Ostap Bender, héros des *Douze chaises* et du *Veau d'or* de Il'f et Petrov, surnommé (et ce nom est tout un programme) le Grand Combinard. C'est le roi de la débrouille et du système D, qui, de surcroît, professe un amour immodéré de l'argent, d'autrui, de préférence. Multipliez-le par trois, et vous obtiendrez nos trois joyeux compères Filochard, Ribouldingue et Croquignol qui n'ont guère plus de respect pour la loi et la moralité que leur homologue soviétique.

Nous traduirons donc *filosofija trëx vesëlyx kombinatorov P'enikle*. Nous soulignerons, en qualifiant cette philosophie de *mudrënaja* et en recourant à un verbe noble :

A brotik Pol', zabrosiv azbuku, po večeram, lëža v krovatke, vnikal v mudrenuju filosofiju «Trëx vesëlyx Kombinatorov P'enikle»

= et le petit Paul, dans son lit, pénétrait les secrets de la savante philosophie des trois joyeux combinards Pieds Nickelés.

L'effet comique est, certes, nettement appuyé, mais le lecteur russe, qui se fera une idée claire des activités auxquelles peuvent se livrer ces trois sosies étrangers de leur héros national, le percevra immédiatement, sans avoir eu à abandonner le fil du récit.

Le traducteur aura ainsi, en règle générale, trois grandes possibilités à sa disposition :

- 1) la *transcription* qui reste incompréhensible pour la plupart des lecteurs sans explications complémentaires,
- 2) la *transposition*, souvent satisfaisante, mais infidèle, et, parfois dangereuse, du fait de l'identification de réalités semblables dans leur forme, mais foncièrement différentes,
- 3) le *commentaire explicatif inclus*, qui, lorsqu'il s'avère possible, nous paraît la démarche à recommander, étant bien entendu qu'il doit être le plus bref possible et se fondre dans le mouvement du texte, le fil du récit ne devant être interrompu à aucun prix.

1.2. La technique de l'incrustation.

Tout au long de notre travail, les références directes ou implicites à une réalité différente, inconnue du lecteur tusse, n'ont pas manqué, et bien des énoncés, à première vue anodins, nous ont obligé à recourir à cette dernière démarche du commentaire inclus.

Nous nous permettrons de présenter quelques-unes des solutions retenues.

Mon grand-père devint, je ne sais pourquoi, tailleur de pierres. Il fit donc son tour de France, et finit par s'établir à Valréas, puis à Marseille.

Il s'agit, bien évidemment, du tour de France des «compagnons» qui n'a rien d'équivalent dans la réalité russe. Et nous avons, donc, commenté dans le texte :

Moj ded, ne znaju počemu, stal kamenotësom. Soveršenstvujas' v svoëm remesle, on po togdašnjemu obyčaju obošël vsju Franciju i, nakonec, obosnovalsja snačala v Val'rease, a potom v Marsele.

= Pour se perfectionner dans son métier, il traversa toute la France, *comme cela se faisait alors*, ..., la précision supplémentaire *comme cela se faisait alors* n'ayant d'autre but que d'attirer l'attention et d'éveiller la curiosité du lecteur.

Même recours au commentaire inclus, et même appel direct au lecteur dans cet autre énoncé :

C'était un mercredi, le plus beau jour de la semaine car nos jours ne sont beaux que par leur lendemain

que nous avons développé en :

ëto byla sreda, samyj lučšij den' v nedele: ved' tol'ko tem i prekrasny naši segodnja, čto potom budut zavtra, a posle sredi, kak izvestno, idët četverg - svobodnyj den'.

... car nos jours ne sont beaux que par leur lendemain et après le mercredi, comme chacun sait, survient le jeudi, jour sans école.

Pour un lecteur soviétique dont les enfants ne vont en classe que par demi-journée, l'autre étant réservée aux activités parascolaires, et ce tous les jours de la semaine, cette allusion directe aux «beaux jeudis» de notre enfance resterait incompréhensible, si une brève explication, insérée dans le texte, ne venait la commenter. De son côté l'incise *comme chacun sait*,

prend la valeur de *mais enfin, vous savez bien qu'en France les écoles font (ou faisaient) relâche le jeudi!* et a pour rôle d'apostropher le lecteur, d'attirer son attention sur ce qui va suivre, de le faire entrer dans le jeu. Et lui permet de goûter pleinement l'humour de ce passage inattendu d'une vérité philosophique à valeur générale sur les «lendemain qui chantent» à une vérité plus terre à terre, l'application de la loi universelle au monde de l'enfance.

1.3. L'appel au lecteur.

Nous avons souvent recouru à ce procédé de l'*apostrophe* au lecteur, car il nous est apparu que cette démarche - qui nous permettait de prendre le lecteur à témoin, en feignant de faire référence à des connaissances supposées communes, mais dont nous savions pertinemment qu'il ne les possédait pas - pouvait être d'une aide précieuse pour lui présenter une réalité inconnue de lui. Des incises telles que, *kak izvestno*, (= *comme vous savez*), des particules comme *ved'* (= *mais enfin, vous savez bien que...*) en arrivent à avoir valeur de code. Elles attirent l'attention du lecteur, privilégient l'instant du discours considéré en soulignant le statut particulier de ce qui va être dit - il s'agit d'une référence à une réalité autre - dont il est demandé au lecteur de l'accepter tacitement comme faisant partie de son propre système de références.

La pause, artificiellement introduite dans le fil du récit, l'est avec l'assentiment de l'interlocuteur qui devient complice. Encore faut-il ne pas abuser de sa permission tacite et savoir rester bref. Le commentaire ne doit fournir que le minimum indispensable des présupposés nécessaires à la perception de l'information véhiculée par l'énoncé. En aucun cas, il ne doit interrompre le fil de cet énoncé.

1.4. Transcription, transposition, ou commentaire?

1.4.a. Rendre compte des «realia».

Le choix de telle ou telle démarche de préférence à telle autre reste, bien évidemment, subjectif. Un facteur, toutefois, nous paraît déterminant: quelle place, principale ou secondaire, occupe dans l'énoncé le terme sans équivalent direct.

- 1) Le terme à traduire est au centre de l'énoncé, porte l'essentiel de l'information, a valeur de terme technique: la transcription est de règle, avec, si besoin est, l'adjonction d'une note explicative.

Ainsi le russe *xata* sera-t-il rendu par *khata* dans l'énoncé suivant, traduit d'une brochure à l'usage des touristes visitant l'Ukraine:

Trudno sebe predstavit' jug bez tradicionnoj xaty, s solomennoj kryšej i vybelennymi glinobitnymi stenami, bez tyna iz pletënyx žerdej vdol' pyl'noj ulicy.

Il est difficile d'imaginer le Sud, tel qu'il se présentait jadis, sans la «khata» traditionnelle, avec son toit de chaume et ses murs de pisé, blanchis à la chaux, avec sa palissade de branches entrelacées tout au long de la rue poussiéreuse.

- 2) Le terme à traduire n'intervient que de façon épisodique dans un énoncé qui porte sur autre chose, n'est pas essentiel à la transmission de l'information: une traduction par transposition ou par commentaire inclus, sera, alors, suffisante, sinon préférable. Ainsi dans l'énoncé suivant:

Paroxod ogibal mys, i ponemnogu otkryvalos' na pokatom beregu bol'soe selo s vysokoj kolo-kol'nej, mel'nicami, belymi xatami i svežej zelen'ju nizenkix pyšnyx sadov. (A. Tolstoj, Xoždenie po mukam)

Le vapeur contournait le cap et, peu à peu, sur la berge en pente douce, se découvrait aux regards un gros bourg avec son haut clocher, ses moulins, ses maisons blanches aux toits de chaume, et la fraîche verdure de ses vergers luxuriants aux arbres bas et touffus. (A. Tolstoj, *Le chemin des tourments*)

Le mot *xata* est désormais traduit par *maison blanche*, ou, par souci de préserver dans son intégralité la vision originale qui remonte dans l'esprit du lecteur russe, par *maison blanche au toit de chaume*. Dans un contexte moins marqué, ou dans une seconde occurrence, la traduction *maison* aurait été suffisante.

Dans les deux exemples proposés, la reconnaissance par le traducteur du caractère spécifique de la réalité décrite ne présentait, toutefois, aucune difficulté. Plus délicat à traiter est le cas où les termes existent en correspondance, semble-t-il, directe, dans l'une et l'autre langue, alors que la réalité décrite, sous des apparences de similitude, peut s'avérer sensiblement différente. Ainsi le français *montagne* se verra-t-il attribuer comme équivalent le russe *gora*. C'est du moins ce que recommandent, à l'unanimité, tous les dictionnaires bilingues. Et, pourtant, un examen, même superficiel, des emplois de *gora* en russe montre à l'évidence que la réalité recouverte ressemble souvent, à s'y méprendre, à une simple colline de Provence. Et, pour rendre pleinement un énoncé, le traducteur devra être à même de voir, derrière les mots, la réalité concrète dont ils veulent rendre compte. Ainsi ce même mot *gora* (colline ou montagne?) a-t-il dû être traduit de trois façons différentes dans l'énoncé suivant:

Ukrylas' Ključevaja v tixom uglu. So vsej storon obstupili eë krutye gory, ne nastojaščie, kamen-nye, a mjadkie tixie russkie gory s glinistymi obryvami, v čerëmuxe i berëzax. (Šmelëv)

Le village des sources était blotti, bien à l'abri, dans un petit coin tranquille. De tous les côtés l'entouraient des pentes escarpées: ce n'étaient pas de vraies montagnes, avec de vrais rochers, mais les doux et calmes vallonnements du pays russe, coupés d'abrupts argileux, et recouverts de bouleaux et de cerisiers sauvages. (Šmelëv)

On le voit, il y a, en l'occurrence, des montagnes authentiques, d'autres qui ne le sont pas, tout en l'étant un peu quand même. Et pourtant, quoi de plus simple à traduire que le mot montagne?

Point de règles en la matière. Mais la nécessité pour le traducteur de s'efforcer de voir, à chaque instant, derrière les mots, même les plus courants, une réalité concrète, palpable, des formes, des couleurs, des sons, des odeurs. Les mots doivent être perçus comme quelque chose de vivant. Un Russe ne confiait-il pas à Jean Cocteau que le mot *mjaso* (la viande), avait, quand on le prononçait en russe, un goût incomparable?

1.4.b. Les petits mots gentils

Et ce sont bien les mots de la vie la plus quotidienne qui présentent, en la matière, le plus grand danger pour le traducteur. Ils sont à ce point enfouis dans le subconscient de chacun qu'il est difficile de ne pas s'imaginer qu'ils ont valeur universelle. Ce sera le cas, en particulier, de ce que nous appellerons «les petits mots gentils».

Ainsi Joseph, préparant son expédition chez le brocanteur, s'adresse-t-il à son fils en ces termes:

- *Crapaud, j'aurai besoin de toi demain matin.*
- *Ljagušonok, zavtra utrom ty mne budeš' nužen.*

Dans le français du Midi, l'appellation n'a rien que d'usuel et de tout à fait affectueux. Mais jamais un père ou une mère russe n'appelleraient ainsi leur enfant chéri: l'animal a trop mau-

vaie presse et rien de très attirant. Autrement plus sympathique, et, surtout plus usité est le *ljagušonok* (la petite grenouille) que nous avons retenu dans notre traduction.

Ce n'est, d'ailleurs, pas le seul terme du monde animal à servir couramment de diminutif affectueux, et les parents russes, s'adressant à leur rejeton, diront, tout aussi facilement que leurs homologues français, mon petit chat, mon poussin, etc..

Ils diront aussi, et les termes sont consacrés par la littérature, mon hirondelle, mon moineau, mon pigeon... Il est évident que l'imagination des parents ne connaît point de bornes lorsqu'il s'agit de trouver un nom zoologique gentil à ces chers petits, et, dans l'intimité du nid familial, tout est permis. Mais les assimilations être humain/animal sont loin d'avoir une valeur universelle immuable, et dans le domaine de la traduction, il est, sans aucun doute, souhaitable d'éviter des équivalences au mot à mot qui, dans la langue d'arrivée, risquent d'avoir une valeur comique qui n'était certainement pas recherchée au départ.

Dans trop de pièces de théâtre ou de films, traduits du russe, passent et repassent à tire-d'ailes (est-ce pour faire «couleur locale»?) des *petits pigeons* ou des *mon hirondelle*. Nous pensons que, le plus souvent, la transposition sera de règle, et que des expressions comme *ma jolie*, *mon ami*, *l'ami*, *ma belle*, *ma toute belle*, *ma douce*, etc..., à choisir en fonction du climat du passage, sont, sans aucun doute, plus justes, sinon dans la lettre, tout au moins dans l'esprit.

1.4.c. Les gros mots

Ce qui est vrai des diminutifs affectueux l'est tout autant des injures, qui, bien souvent, ne sont guère exportables sans un traitement adéquat.

Voici une charmante petite scène qui se joue sur la placette de La Treille-en-Provence

Je frappai le mulet sous le ventre (...) tandis que le paysan l'appelait: «carcan, carogne» et l'accusait de se nourrir d'excréments.

Pagnol fait là allusion à une injure fort prisée dans le Midi et dont le sens laisserait à supposer que votre interlocuteur, pour se sustenter, mange autre chose que de la fougasse et des olives. Malgré la richesse de son vocabulaire dans ce domaine, le russe ne possède pas d'équivalent terme à terme qui soit couramment utilisé. Et, difficulté supplémentaire, tout cet aspect de la langue parlée est totalement tabou dans la langue écrite: le bon citoyen russe peut être, dans la vie de chaque jour, tout aussi mal embouché que le plus grossier des charretiers de France, mais l'usage littéraire jette un voile pudique sur les expressions qui sortent des sentiers battus, et les dictionnaires - à l'exception d'un ouvrage anglais (*Beyond the Russian dictionary*, 1973, London, Flegon Press) restent étrangement muets sur le sujet.

La technique de la transposition va, une nouvelle fois, tirer d'affaire le traducteur.

En effet, un Russe qui manquerait d'éducation n'hésitera pas à parler de Madame votre mère en termes aussi désobligeants que concrets et précis. L'expression consacrée est ... *tvoju mat'* que nous traduirons pudiquement par *et ta mère...*! Le grossier personnage n'hésitera pas à compléter nos points de suspension en recourant à un verbe précis qui conférera à la phrase le sens approximatif de *tu sais ce qu'on lui fait à ta mère ?* L'injure est à ce point vivante en russe que la langue en arrive à renoncer à employer à l'accusatif le mot *mat'* précédé du possessif, de façon à éviter toute réminiscence mal venue.

Aussi, pour traduire l'énoncé de Pagnol, n'avons-nous pas hésité à faire référence à cette injure essentielle dans la culture russe

A krest'janin v éto vremja obryval ego «kljačej», «padalju», i počemuto ne sovsem počitel'no otryvalsja o ego materi.

= tandis que le paysan l'appelait: «carcan carogne» et, Dieu sait pourquoi, parlait de sa mère sans trop de respect, en veillant à recourir au même type de formulation à demi-mot qu'avait choisi l'auteur, prétendument à l'usage d'un petit garçon qui était censé ne pas comprendre les obscénités que comprennent immédiatement les grandes personnes.

2. Une approche différente de la réalité

Dans les divers exemples mentionnés ci-dessus, c'est la réalité décrite qui se refusait peu ou prou à la traduction dans la mesure où elle était absente, ou foncièrement différente, dans la langue d'arrivée.

Plus délicat à traiter est le cas, où il s'agit d'une même réalité objective dans l'une et l'autre langue, mais l'approche par le sujet parlant de cette réalité sous-jacente n'est pas identique selon la langue considérée. Et la première difficulté pour le traducteur sera de savoir s'extraire de la structure de sa propre langue pour pouvoir identifier cette dissemblance de perception d'une même réalité.

2.1. Masculin ou féminin

C'est ainsi que le genre des noms, lorsqu'ils désignent des personnes ou des animaux, peut ne pas coïncider dans les deux langues source et d'arrivée. Et, bien souvent, le traducteur est amené à «inverser les sexes», ou à «redistribuer» tous les personnages, non seulement d'un énoncé restreint, mais de tout un récit.

Nous voudrions citer un récit de Valentin Kataev, *Caroline*, dont l'héroïne du même nom est une adorable demoiselle-poisson (*ryba*, le poisson, est, en russe, de genre féminin), fort coquette, et qui va se voir entourée de l'attention intéressée d'une quantité de chevaliers servants qu'elle repoussera tour à tour, avant de finir vieille fille, laide et abandonnée de tous. Dans le texte d'origine, ces divers chevaliers servants étaient, comme il se doit, de genre masculin. Une traduction strictement zoologique aurait fait de la plupart d'entre eux des poissons au féminin, ce qui allait manifestement à l'encontre de leur rôle et de leur emploi. Et nous avons dû redistribuer les personnages, les *rascasse*, *limande*, *raie*, et *girelle* se transformant en *congre*, *mulet*, et autres *maquereaux*.

De la même façon, dans la traduction du *Petit Prince*, le traducteur soviétique a été amené à traduire le renard et la Fleur respectivement par *lis*, masculin, quasiment inemployé en russe, à côté du très courant *lisa* de genre féminin, et *roza* (la rose, et non la fleur *cvetok* masculin) de façon à respecter la répartition féminin/masculin, essentielle dans le texte original.

Le même problème s'est posé dans notre traduction de Pagnol, lorsque nous avons rencontré, par exemple, l'énoncé:

j'eus la joie - un peu inquiète - d'atteindre en pleine tête le vieux père canard.
tut mne vypalo sčast'e - xot', pravda, i trevožnoe - popast' kamnem prjamo v golovu staro-
go papaši-seleznja.

En effet, alors qu'en français, le mâle donne habituellement son nom à l'espèce (un chat, une chatte, *le chat*), le russe préférera d'ordinaire la forme féminine pour désigner l'espèce (*kot*, *koška*, *koška*). Le canard sera ainsi *utka* de genre féminin, ce qui ne saurait convenir à un exemplaire, défini comme le vieux père canard, et, plus loin dans le texte, le vieux dur-à-cuire. Et nous avons eu recours, dans cette occurrence particulière, à une traduction par *selezen'* (= le canard-mâle), alors que tous les autres canards, mâles ou femelles, du parc Borély et du texte étaient restés *utka*.

2.2. Un centre de perspective différent

Considérons, maintenant, l'énoncé suivant :

Au plus fort de la discussion, Jean Christophe se leva et passa dans la pièce voisine. Là, il prit des photographies dans un tiroir, et nous les montra pour mieux démontrer son point de vue.

Une traduction au mot à mot ne serait pas reconnue comme correcte par un locuteur russe qui proposerait un énoncé modifié du type

= Au plus fort de la discussion, Jean Christophe se leva et passa dans la pièce voisine. *Ici (zdes') il prit des photographies dans un tiroir, revint dans la pièce et nous les montra pour mieux démontrer son point de vue, énoncé dans lequel nous avons souligné les points de divergence.*

Première constatation, la manière dont le narrateur décrit la succession des épisodes envisagés n'est pas la même. Le locuteur français (qui dit *là*) reste, en quelque sorte, à distance, immobile, considère le mouvement d'un point fixe, depuis l'endroit d'où il observe, et il n'est qu'observateur. Le locuteur russe (qui dit *ici*) se déplace en même temps que son personnage, participe au mouvement, est, d'une certaine façon, acteur de la scène.

2.3. Le chaînon manquant

Deuxième constatation, le locuteur russe (du moins, ceux que nous avons consultés), dans la mesure où il accompagne son personnage, éprouve la nécessité de préciser de façon explicite (il revint dans la pièce) le mouvement de retour au point initial, précision que le locuteur français passera, le plus souvent, sous silence. On pourrait expliquer l'implicite du français par le fait d'une capacité d'abstraction plus grande, le contexte étant suffisamment clair pour donner à comprendre la succession chronologique des divers mouvements sous-entendus. Nous pensons qu'en l'occurrence, il s'agit d'une approche différente de la réalité par le narrateur qui, selon la culture linguistique considérée, se trouve être acteur impliqué ou observateur à distance.

Voici un autre exemple :

Jacques entra dans le café, avisa une table libre à l'écart, et commanda une bière.
(R. Martin du Gard)

dont la traduction en russe nécessitera le rétablissement du maillon manquant, implicite dans l'énoncé français :

Žak vošël v kafe, primetil svobodnyj stolik v storone, sel i zakazal pivo , Jacques entra dans le café, avisa une table libre à l'écart, s'assit et commanda une bière.

2.4. De qui s'agit-il?

On retrouvera ce même type de difficulté lorsqu'il s'agira de traduire le pronom personnel de troisième personne dans un énoncé où interviennent plusieurs personnages. Là où le locuteur français, du seul fait du cheminement de la logique interne de l'énoncé, distingue sans ambiguïté les divers personnages, tous nommés «il», le russe ne reconnaît pour «il» (*on*) que la personne qui était déjà le sujet de la proposition précédente, et si la personne, sujet de la nouvelle proposition, est autre, doit impérativement la nommer, ou recourir au démonstratif *tot* qui désigne la personne ou l'objet éloigné, par opposition à *éto* réservé à l'objet ou la personne proche.

Ainsi dans l'énoncé:

Marc tendit son billet au receveur: il ne connaissait pas la ville et demanda à quel arrêt il devait descendre. L'autre lui donna toutes les explications nécessaires et il le remercia .

qui devient

Mark protjanul bilet konduktoru. On ne znal goroda, i sprosila, na kakoj ostanovke emu sojti. Tot vsë emu ob"jasnil. Mark ego poblagodaryl.

= Marc tendit son billet au receveur: il ne connaissait pas la ville et demanda à quel arrêt il devait descendre. L'autre lui donna toutes les explications nécessaires et Marc le remercia.

Ici encore une approche différente de la réalité décrite - en l'occurrence, une lecture différente des structures spatio-temporelles - s'oppose à une traduction terme à terme. Mais peut-on encore parler d'une approche différente de la réalité par le locuteur considéré, ou s'agit-il déjà d'un phénomène plus purement linguistique, lorsque le problème posé est celui de la non-concordance dans les langues en présence des éléments lexicaux ou syntaxiques qui permettent de rendre compte d'une même réalité, appréhendée d'une façon identique ?

3. Une réalité restructurée par l'auteur.

Quoi qu'il en soit, dans tous les cas précédemment considérés, cette perception non-identique d'une même réalité de référence sera celle de l'ensemble des locuteurs de la langue considérée. Et le traducteur se contente de fournir les clefs, procède à des modifications techniques de l'énoncé, sans faire intervenir sa subjectivité propre.

Le problème est fondamentalement différent lorsque cette approche originale de la réalité est le fait particulier de l'auteur de l'œuvre à traduire, approche qui se traduira sous sa plume par le recours à la métaphore, ou tout autre effet rhétorique, par le choix de telle ou telle tonalité particulière du passage concerné, etc. Autrement dit, lorsque le traducteur ne devra plus seulement faire passer une information, mais aussi - et surtout - un style.

Nous avons eu l'occasion de consulter certaine traduction soviétique de Pagnol. La langue en était sans reproche, l'événementiel avait été soigneusement respecté. Le traducteur avait tout traduit scrupuleusement, mais il n'avait saisi, ou n'avait su rendre, que le sens premier des mots, oubliant toutes les images, les odeurs, les intonations de voix même que véhiculait le contexte. Il manquait l'essentiel: l'humour de Pagnol et les couleurs de la Provence, et nous avions la triste impression de lire un autre livre qui parlait de la même chose, mais ne disait rien.

On ne saurait en faire reproche à ce traducteur. Outre le fait qu'il n'avait, de toute évidence, jamais vu ce qu'il était amené à traduire, la façon toute particulière dont Pagnol présente la réalité - en jouant avec les mots et les images - ne pouvait que très difficilement être perçue par un locuteur russe.

3.1. La réalité travestie

En effet, la présentation de la réalité chez Pagnol est, le plus souvent, double. D'un côté la scène concrète, et, de l'autre, en filigrane, rattaché à un autre registre, son calque parodique. Et cette dualité de présentation est obtenue par le seul biais du lexique. Grâce à un emploi judicieux du mot, choisi, à n'en pas douter, pour la multiplicité de ses acceptions (ses valeurs concrète, étymologique, figurée, ses diverses connotations se confondent), l'auteur transfigure le réel, suggère au lecteur, en sous-impression, une vision inattendue et personnelle de la réalité la plus usée, la plus commune. Ce n'est, le plus souvent, qu'une allusion, un clin d'œil en passant, et le lecteur doit poursuivre seul, cette reconstruction parodique et plaisante du réel.

Ce type d'humour pose des problèmes de traduction évidents, car, sans même parler de la non-concordance de leurs connotations, les termes appelés à se correspondre dans la langue source et la langue d'arrivée, n'ont que rarement un champ sémantique de même amplitude, et, selon le cas, le traducteur devra renoncer à la dualité de présentation de la scène, choisir entre réalisme et jeu parodique.

Cette source purement lexicale du comique nous est apparue comme essentielle dans l'œuvre de Pagnol et nous nous sommes attachés à la sauvegarder.

En face de l'école, il y avait l'abattoir municipal : ce n'était qu'une sorte de hangar, où deux bouchers immenses opéraient toutes portes ouvertes. (1)

Le choix du terme *opéraient* n'est pas fortuit, et introduit, à peine esquissée, l'image sous-jacente du chirurgien et de son équipe en plein travail. La vision parodique est à peine marquée, et le lecteur l'enregistre sans même en prendre conscience. Mais voici que quelques lignes plus bas, alors qu'il a été question de l'assassinat du mouton, la vision se précise, car

le boucher lui tranchait élégamment le gosier, tout en continuant une conversation avec son assistant. (2)

L'assistant du boucher ou celui du chirurgien? Le modeste boucher de Saint-Loup ne peut être que flatté de se voir ainsi, par la magie des mots, promu au rang d'«homme de l'art», tandis qu'en contrepoint se développe la vision parodique du boucher-chirurgien, à moins qu'il ne s'agisse d'un chirurgien-boucher? Nous avons pu conserver ce double plan de la description, par le biais d'une traduction qui jouait sur les termes

Naprotiv školy naxodilas' gorodskaja skotobojnja : éto byl vsego liš' saraj, gde dva ogromnyx mjasnika proizvodili operacii pri nastež otkrytyx dverjax. (1)

Mjasnik izjaščno pererezal u nix gorlo, ne preryvaja besedy s assistantom.. (2)

= deux bouchers immenses procédaient à l'opération avec son assistant (*assistant* est en russe réservé au domaine médical, à la différence de *pomoščnik*, l'aide, qui interviendra dans tous les autres domaines).

La réalité continuera à se dédoubler dans la suite du passage, le boucher prenant des allures de matador. Certains détails concrets, le choix de certains termes propres à la symbolique de la corrida, suggèrent la ressemblance: *le malheureux bœuf recevait le coup de merlin entre les cornes et tombait sur les genoux, j'admirais simplement la force du boucher, et la victoire de l'homme sur la bête*. Puis, clin d'œil appuyé de l'auteur, intervient un terme caractéristique qui fait définitivement basculer la vision dans le domaine parodique. *La mise à mort des porcs me faisait rire aux larmes*. Il ne fait aucun doute qu'une description neutre à valeur simplement informative aurait eu recours au terme technique d'*abattage* en parlant des porcs, mais Pagnol n'est pas neutre, et le traducteur se doit de ne pas le rester non plus.

Mais cette vision parodique ne passera pas telle quelle en russe: l'Espagne des corridas, qui sert de référence sous-jacente, est beaucoup trop loin et pratiquement inconnue. Et il nous a fallu déplacer le dessein parodique.

A kazn' svinej menja smešila do slěz

= L'exécution des porcs me faisait rire aux larmes.

Nous avons choisi pour mise à mort un terme aussi fort qu'inattendu en russe, *kazn'*, l'exécution, qui ne s'applique guère qu'à des condamnés à mort, et qui fait glisser la parodie sur un autre plan, celui de l'humour noir: il n'y a qu'un pas entre l'abattoir, *skotobojnja*, et *bojnja*, la tuerie, la boucherie, la guerre.

Il est clair qu'il ne s'agit plus là de commentaire inclus, ni de transposition, mais bien d'une autre présentation de la réalité, choisie de façon arbitraire par le traducteur, pour la seule raison

qu'elle permet de s'appuyer sur des présupposés directement accessibles au lecteur étranger, le seul lien avec le texte de départ étant la volonté de doubler la scène concrète d'une interprétation parodique. Peut-on encore parler de traduction? Ou s'agit-il déjà d'une adaptation?

3.2. La force des mots

Dans l'exemple ci-dessus c'est l'absence d'une référence commune, plus que la non-concordance des termes employés, qui nous conduisait à cette démarche de modification arbitraire du texte original.

Dans d'autres cas, c'est la force interne des associations de mots dans l'une et l'autre langue qui forcera le traducteur à s'éloigner du texte, en oubliant la référence originelle au réel.

Ainsi, dans sa description du parc Borély, Pagnol parlera des

étangs où naviguaient des flottilles de canards, leur flottille venait vers moi, à force de palmes, je fus bientôt en face de toute une escadre rangée en demi-cercle ... ce dur-à-cuire vira de bord et s'enfuit à toutes palmes

On perçoit immédiatement la difficulté que présente la traduction de semblables expressions consacrées par l'usage. La comparaison qui assimile les canards à une flottille ne surprend pas un lecteur français. Le terme *flotilija* en russe ne s'appliquera, dans l'usage courant, qu'à des navires. Dans la mesure où la comparaison sert de point de départ à toute une chaîne de métaphores dans laquelle l'image usée de départ reprend sa force originelle, par le fait d'une nouvelle référence au concret sous-jacent (vira de bord), puis par effet d'hyperbole (escadre), nous l'avons conservée, mais la logique inteme de la chaîne de mots, en russe plus contraignante qu'en français, nous a obligé à modifier la référence au monde animal, et l'expression *à force de palmes* a dû être rendue par un cliché *na vsej parax* = à toute vapeur, susceptible de s'harmoniser avec la valeur première du terme, flottille par référence à des navires.

Nous sommes là en présence du cas - fréquent - où la logique propre des mots impose sa traduction au traducteur, et la référence à la réalité doit être abandonnée en tout ou partie. A l'extrême, le texte - en particulier, le texte poétique - n'est plus qu'une combinatoire de mots, dont la traduction devient souvent aléatoire. Ainsi quand Georges Brassens nous propose de se rendre au cimetière par le chemin des écoliers, la traduction reste possible par équivalence d'expressions toutes faites, possibilité qui se trouve singulièrement réduite, sitôt qu'il crée, à partir de ces expressions, la formule faire la tombe buissonnière.

La traduction en russe de ce type de créations d'auteurs est d'autant plus délicate que cette langue, plus que le français, reste prisonnière de la notion de compatibilité des mots. Nous noterons simplement que, hors de l'usage poétique, les contraintes d'emploi qui en dérivent sont suffisamment fortes pour faire l'objet d'un certain nombre de dictionnaires spécialisés.

3.3. Transfert de l'adjectif

Considérons deux créations originales de Pagnol :

Lorsque je pense à elle, aujourd'hui je vois des écharpes de fumée bleue, et je sens l'odeur douce et rousse des feux de feuilles de l'automne.

Une eau brillante, qui sortait de quatre tubes coudés, murmurait à l'ombre une chanson fraîche.

Ce type de transfert de l'adjectif, parfaitement admis en français, risque de surprendre le lecteur russe qui répugne à associer, fût-ce au titre d'image, des notions de nature hétérogène: le substantif se réfère au monde des perceptions auditives, l'adjectif à celui des perceptions tactiles, et ce type d'assimilation ne sera accepté qu'à titre exceptionnel comme une licence poétique.

Dans la plupart des cas, le traducteur devra rétablir l'ordre logique des choses, la chanson fraîche de l'eau > la chanson de l'eau fraîche, quitte à ajouter un déterminant *tixaja muzyka prokladnoj vody* (= la chanson douce de l'eau fraîche) qui puisse s'harmoniser de façon homogène avec le substantif, tout en rendant compte de l'association auditive sous-jacente. Cette démarche permet, en outre, de conserver la cadence mélodique qui est partie intégrante de la formulation originale.

Et nous aurons les cheminements suivants :

l'odeur rousse des feuilles mortes > l'odeur âcre des feuilles rousses de l'automne > *gor'kovatyj zapax ryjix osennix list'ev*

la musique mouillée de la pluie > la chanson assourdie des gouttes de pluie > *priglušennaja muzyka dožddevyx kapel'*

Le choix de l'adjectif, rajouté en surimpression, reste, bien évidemment, très subjectif. Cette possibilité de choix est, d'ailleurs, essentielle dans la formulation de départ que chacun percevra en fonction de sa sensibilité propre. L'odeur rousse est-elle âcre, amère, sucrée, ou douce-amère? La musique mouillée est-elle lancinante, discrète ou joyeuse? Le lecteur du texte original est libre d'en décider à sa guise, liberté que le traducteur est amené à refuser au lecteur de sa traduction, pour la simple raison que la langue d'arrivée refuse l'assimilation bruit/couleur qui est à la base de la multiplicité de connotations qu'autorise, et sans doute, recherche la formulation originale de l'auteur. C'est la langue d'arrivée qui, de par sa structure, impose le recours à une référence unique à la réalité. Et la démarche de traduction en arrive, non plus à fournir au lecteur les clefs indispensables à une meilleure information, mais à imposer une interprétation arbitraire, là où l'énoncé original laissait la porte ouverte à toute une gamme de lectures possibles.

4. Contexte et traduction

Jusqu'à présent nous nous sommes attachés à quelques-uns des problèmes spécifiques que pose la traduction d'un texte, saisi comme une succession d'énoncés. Ces énoncés faisaient, certes, référence à toute une série d'implicites touchant à la réalité décrite ou à la perception spécifique qu'en avait le locuteur de la langue source, ou relevant de la combinatoire originale de cette langue, mais, dans tous les cas, l'énoncé de base, auquel se rattachaient les implicites en question, était présent dans le texte, fût-ce sous une forme minimale. Et le traducteur avait à mettre en forme un matériau de base nettement repérable et identifiable.

Or tout texte est aussi un contexte, c'est-à-dire qu'il porte en lui toute une charge diffuse de non-dit, d'ordre affectif, émotionnel, qui naît de l'interactivité de l'ensemble des énoncés, mais n'est exprimée nulle part de façon directement identifiable. Selon la personnalité du lecteur considéré, selon le moment et les circonstances, la perception de ce contexte, de ce climat du texte, sera, d'ailleurs, susceptible de varier.

Quelle sera, face à ce non-dit, l'attitude du traducteur, qui n'est qu'un lecteur particulier parmi une multitude d'autres? Il a le choix, purement théorique, d'ailleurs, entre deux attitudes: refuser de transmettre ses propres émotions, et livrer au lecteur étranger un texte de pure information, une traduction «technique», ou, à l'inverse, lui faire partager sa perception propre, subjective, du texte qu'il a choisi de traduire - sans doute parce que ce texte ne le laissait pas indifférent. Peut-on, dès lors, continuer à parler de traduction, au sens premier du terme, ou s'agit-il déjà d'une réécriture? Nous n'avons pas eu à faire ce choix, car c'est la langue russe elle-même qui nous a imposé de recourir à la seconde démarche. En effet, on peut constater dans l'usage russe une tendance marquée à préciser ce que le français se contentait de suggérer, et, sur un certain nombre de points, la langue dispose d'une série de moyens techniques pour le faire, moyens que le français, soit ne possède pas, soit répugne à utiliser de façon constante.

4.1. Mimique et gestuelle

Particulièrement significative de ce point de vue est la démarche adoptée par l'une ou l'autre langue, lorsqu'il s'agit de rendre compte de la mimique, des gestes des personnages. Le français a tendance à reproduire un geste stylisé, indiqué par des tournures aussi imprécises que *avec un mouvement de tête*, *avec un mouvement d'épaules*, et c'est le lecteur qui, en fonction du contexte, interprétera la nature précise du geste donné, et sa signification, approbation, reproche, surprise, peur, selon le cas.

Le russe, plus concret, plus directif, se sert du geste, marqué par un verbe précis *pokačav golovoj* (= mécontentement, désapprobation), *kivnuv golovoj* (= pour exprimer son accord), *děrnuv plečami* (= gêne, trouble, confusion) pour éclairer la situation, transmettre les motivations, les états d'âme du personnage. En français, le contexte éclaire la mimique, donne leur signification aux gestes, alors qu'en russe ce sont les gestes qui contribuent à créer le contexte.

On notera, au passage, que si la majorité des mimiques et des gestes ont la même valeur dans les deux langues, une traduction geste à geste risque de déboucher, dans certains cas particuliers, sur des contresens purs et simples.

Ainsi l'expression *zadrav nos*, littéralement le nez en l'air marque, en russe, l'attitude hautaine, l'air conquérant de celui qui est trop content de soi, et non, comme en français, une certaine insouciance, un manque évident d'attention.

Le traducteur doit, dès lors, savoir remettre en question toute une série de codes gestuels, et, à la limite, en arrive à devoir opérer une transposition du geste, comme dans l'exemple suivant

Laisse tomber, - dit-il, en haussant les épaules (maxnuv rukoj = avec un geste désabusé de la main), il vaut pas la peine qu'on s'intéresse à lui.

Quand bien même le geste revêt la même signification, le russe, souvent, utilise plusieurs verbes précis, là où le français se contente d'une indication unique. C'est ainsi que la tête basse sera traduit, selon la tonalité du passage, par *opustiv golovu* (valeur neutre), *povesiv golovu* (= la tristesse), *ponuriv golovu* (= l'affliction).

Et surtout, dans la majorité des cas, intervient en russe, en plus du verbe concret (la signification des gestes est, en russe, à ce point répertorié qu'un dictionnaire a pu leur être consacré: *Žesty i mimika v russskoj reči*, 1991, Moskva, izd. Russkij Jazyk), un adverbe, souligné dans les exemples, qui vient confirmer (quelquefois à la limite de ce qui nous apparaîtrait comme un pléonasme) la signification de la mimique, déjà sans équivoque: *ça ne finira jamais, dit-il en baissant la tête* se traduira par *bespomoshčno ponuriv golovu* (= en baissant la tête, l'air atterré), et *tu n'aurais pas du faire cela! dit-il, en hochant la tête* par *ukoriznenno pokačav golovoj* (= en hochant la tête d'un air de reproche), précisions dont le français fera, d'ordinaire, l'économie, le contexte parlant de lui-même, sans que l'auteur éprouve le besoin d'intervenir pour expliciter le geste.

4.2. Dramatisation du dialogue

On retrouvera, d'ailleurs, cette même tendance du russe à expliquer, à «mettre en scène», lorsqu'il s'agira de présenter un dialogue. Particulièrement intéressant à cet égard, est le passage de *La gloire de mon père* dans lequel Marcel, caché dans le buffet de la cuisine, entend la conversation de ses parents et de la tante Rose à propos de celui qui sera bientôt l'oncle Jules. Chacun des interlocuteurs invisibles donne son avis, et chacune des interventions successives est ponctuée d'un *dit mon père / dit la tante Rose / dit ma mère...* Et le verbe «dire» en arrive à n'être rien de plus qu'un signe qui, à la façon du tiret dans le texte écrit d'un dialogue de théâtre, indique un changement d'interlocuteur. Une traduction unique par le verbe *skazat'* (dire) reste possible,

mais apparaît comme peu conforme à l'usage russe qui marque une tendance manifeste à «dramatiser» le dialogue, les verbes de parole prenant l'allure de véritables indications de mise en scène (intonation, sentiment ressenti par le locuteur, geste ou mouvement qui accompagne la parole prononcée). Le dialogue entendu devient scène jouée *dit ma mère / répliqua vivement mon père / précisa tante Rose / dit, dubitatif, mon père / etc.* Bien entendu, tous ces verbes auraient été possibles dans le texte français, mais telle ne semble pas être la tendance de la langue.

On remarquera, par ailleurs, que le russe peut employer en qualité de «verbe de parole» n'importe quel verbe marquant une mimique, un sentiment, ou sa manifestation physique, tel que *obradovalsja* (dit, tout joyeux), *usmexnulsja* (dit, moqueur), *zavolnovalsja* (dit, inquiet), *zaintersovalsja* (demanda, non sans intérêt). Le français passe par une double formulation «dire ou verbe substitut + indication psychologique» (répliqua, perplexe), là où le russe se contente d'un verbe unique (*zasomnevalsja* = douta). Le bon usage français déconseille des phrases comme *la maison, c'est évidemment considérable, s'agitait le médecin* (Françoise Mallet-Joris, cité par Grévisse, Maurice, 1980, *Le bon usage*, Paris, Editions Duculot /note 1352), alors que l'emploi en russe de *zavolnovalsja* serait parfaitement justifié. Et, à la limite, tout verbe marquant un mouvement significatif d'un état d'âme peut intervenir comme verbe de parole: *il eut comme un frisson et dit* se traduira en russe par le seul verbe *vzdrognul* (= il frissonna), employé comme substitut de «dire».

Le verbe de parole en français répond essentiellement à la question: qui parle? Le russe va, souvent, plus loin: qui parle, et comment? On voit, dès lors, le rôle important et délicat qui incombe au traducteur qui se trouve dans l'obligation de «mettre en scène» les dialogues. A nouveau, ce n'est plus une simple traduction, mais une création nouvelle que lui impose le génie propre de la langue d'arrivée.

4.3. La charge émotionnelle

Cette tendance du russe à marquer explicitement ce qui n'est, en français, que suggéré ou, même, est passé sous silence, s'appuie sur des «outils» particuliers. Tels sont, en particulier, les verbes dérivés, qui rendent compte d'un bruit ou d'une émission lumineuse, du type *poskripyvat'* (à partir de *skripet'* = grincer) ou *pobleskivat'* (à rapprocher de *blestet'* = briller). La combinaison du préverbe *po-* et du suffixe itératif *-iva-* confère à ces verbes une valeur particulière: l'action est faite avec une intensité moindre (*po-*) et à intervalles plus ou moins réguliers (*-iva-*).

Le choix du verbe peut refléter une lecture objective de la réalité décrite, comme dans les deux énoncés suivants:

1. le vent déchaîné fait grincer (*skripet'*) la porte .
2. de temps à autre, on entend la porte qui grince doucement (*poskripyvat'*) au premier souffle de vent.

Mais, dans la plupart des cas, l'emploi du verbe dérivé, de préférence au verbe simple, répond à des critères purement subjectifs: la réalité dont il est question n'est pas sensiblement différente, il s'agit davantage de rendre une ambiance, une atmosphère. C'est, le plus souvent, la perception d'un bruit lointain, assourdi, d'une lumière diffuse, pénombre ou clair-obscur, qui incite à la rêverie, à l'abandon. C'est le monde du souvenir. Le climat du contexte est plus important que les faits rapportés.

Voici un exemple significatif:

J'ai commencé d'entendre rouler les fiacres dans les rues. Ils ne passaient que de loin en loin. Mais, quand l'un était passé, j'attendais l'autre: le grelot, les pas du cheval qui cla-

quaient sur l'asphalte. Et cela répétait: c'est la ville déserte, ton amour perdu, la nuit interminable, l'été, la fièvre (Alain-Fournier).

Ja uslyšal, kak po ulicam proezzajut izvozčič'i prolëtki. Oni pojavljalis' liš' vremja ot vremeni. No, edva uspevala proexat' kak ja ponevole načinal ždat' druguju : pozvjakivali bubency, cokali lošadinye kopyta po asfal'tu. I vsë éto povtorjalo : pustynen gorod, propala tvoja ljubov', éto noč' bez konca, leto, lixoradka.

Une traduction par le verbe simple *zvjakali* aurait été parfaitement justifiée pour rendre compte objectivement du bruit de grelot en question, mais ce bruit est interprété, perçu à travers le prisme de la sensibilité désespérée du narrateur. L'emploi de la forme atténuative *pozvjakivali* devient quasi-obligatoire et n'a pour but que de rendre compte de l'état d'âme du personnage qui rapporte la scène.

Le traducteur est amené à choisir le verbe qui apporte plus qu'une simple information, mais, ce faisant, il impose sa perception particulière du texte au lecteur étranger, et, à nouveau, parle en son nom propre.

Plus sujette encore à caution - et pourtant, souvent indispensable - est son intervention, lorsqu'il est amené à rendre la valeur émotionnelle diffuse dans le contexte par le rajout pur et simple d'un terme de la langue d'arrivée spécialisé à cet effet.

Après tant d'années, il était enfin revenu. La vieille maison de son enfance avait noirci, les herbes folles avaient envahi le verger, mais le chêne était toujours là, immuable, ses fortes branches déployées au dessus du toit moussu.

Posle stol'kix let, on nakonec-to vernulsja k sebe domoj. Staryj otčij dom počernel, sad zaros dikoj travoj, no po-prežnemu stojal neizmenno zavetnyj dub, široko raskinuv krepkie vervi nad zamšeloj kryšej.

L'adjectif *zavetnyj* que nous avons rajouté de façon arbitraire n'a pas d'équivalent direct en français. Il marque ce qui vous tient le plus à cœur, éveille au plus profond de vous les souvenirs, les émotions, les échos les plus forts. C'est la part secrète qu'il y a en chacun de nous, et qui se cristallise sur un être, un objet, un espoir, un rêve. En français, aucun terme spécifique ne sera utilisé. Seulement une intonation plus marquée sur le mot ou l'article (c'était le chêne, son chêne!), sur lequel la voix s'arrête plus longtemps que ne le voudrait un simple désir d'information.

Le russe se doit de marquer de façon explicite le mot qui concentre toute cette charge émotionnelle diffuse dans le contexte. Et le rôle du traducteur est de déceler ce mot. Ce faisant, une fois de plus, il impose sa vision subjective. Il s'arroge le droit de décider d'un choix qui, dans le modèle original, était laissé à l'initiative de chaque lecteur. Mais c'est la langue d'arrivée qui le conduit ainsi à s'interposer de façon arbitraire entre l'auteur et son lecteur étranger.

Nous venons de passer en revue divers moments où le traducteur intervient en son nom propre et nous avons pu constater qu'il y était poussé, sinon contraint, par son dessein originel: faire passer dans une langue autre le texte de départ dans son intégralité, c'est-à-dire dans sa plénitude.

En parodiant Paul Valéry (cité par Robert, Paul, 1964, *Dictionnaire de la Langue Française, Paris*, Société du Nouveau Littré, à l'article «traduire»), nous dirons, en effet, que «c'est là véritablement traduire que de reconstituer au plus près l'effet d'une certaine cause, - ici un texte de langue française au moyen d'une autre cause, un texte de langue russe.» Le traducteur doit s'efforcer d'obtenir le même effet, c'est-à-dire faire en sorte que le lecteur étranger reçoive la même quantité d'information, mais aussi se voit offrir les mêmes possibilités d'interprétation personnelle, puisse vivre le texte selon sa subjectivité propre.

Or ce lecteur est différent, ne dispose pas des mêmes présupposés, du même système de références ouvertes ou secrètes. Il entre donc dans les attributions du traducteur d'interpréter l'énoncé original, c'est-à-dire d'expliquer, de rendre clair ce qui resterait obscur. Et, lorsqu'il s'agit de rendre compte d'une réalité sous-jacente différente, ou perçue autrement, ses interventions éventuelles sont parfaitement justifiées, et c'est, de sa part, être fidèle au texte de départ que de parler en son nom propre, si le but visé est d'informer, le plus complètement possible, le lecteur étranger.

Plus ambiguë et délicate est la position du traducteur, lorsqu'il s'agit de rendre compte d'une perception originale de la réalité, propre à l'auteur concerné. Le statut du traducteur est, en effet, double: substitut de l'auteur d'une part, lecteur particulier parmi d'autres lecteurs d'autre part. Et, en tant que lecteur individuel, il risque de ne se faire l'écho que d'une lecture particulière de l'œuvre parmi une quantité d'autres possibles. Dans la mesure où il parle en son nom propre, il risque d'enfermer dans un cadre fini ce qui était ouvert, de ne communiquer que partiellement toute la virtualité de lectures contenue dans le texte original, et son intervention est toujours sujette à caution.

Cette ambiguïté cachée, inhérente à l'œuvre de traduction, devient évidente, et, surtout, paradoxale, dans le cas qui nous intéresse, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de traduire du français en russe. En effet, le statut qui régit, en profondeur, la relation auteur/lecteur n'est pas identique dans les deux langues. L'auteur (le narrateur) français reste, le plus souvent, à distance, se contente de donner un point de départ, et il appartient au lecteur d'aller ou non jusqu'au bout de ce qui n'était que suggéré. Cette distanciation - cet espace de non-dit - tend à s'amenuiser, sinon à disparaître, dans le cas du narrateur russe qui, le plus souvent, indique la route à suivre et accompagne le lecteur tout au long du chemin.

Le rôle du traducteur est, alors, d'intervenir en énonçant de façon explicite ce qui, en français, résulte de la force de suggestion du contexte. Il se doit de supprimer cette distanciation propre à la langue source, il doit «remplir» cet espace de non-dit, et c'est le statut particulier de la langue d'arrivée qui le force à parler en son nom propre, qui contraint le lecteur particulier qu'il est à se substituer à l'auteur qu'il voulait traduire. Il n'est, alors, fidèle au modèle original et au dessein de l'auteur que s'il accepte d'entreprendre une démarche, par essence, infidèle. Il est, à ce sujet, curieux de noter qu'on sait gré aux interprètes d'une œuvre musicale ou dramatique, d'avoir su «exprimer les intentions» du compositeur ou du dramaturge, d'avoir su donner de l'œuvre une interprétation, somme toute, personnelle, et que, dans le même temps, on refuse cette liberté au traducteur.

Il existe, toutefois, une limite à ce droit du traducteur d'intervenir en son nom propre et sa démarche n'est justifiée que lorsqu'elle résulte des contraintes inhérentes à la spécificité de la langue d'arrivée. Au delà de cette limite, toute intervention devient commentaire rajouté, et ne relève plus du domaine de la traduction.

Une question reste, toutefois, posée: notre approche de la traduction aurait-elle été la même, si le passage avait dû se faire dans le sens russe-français ?

Sans aucun doute, nous aurions recouru de la même façon à la démarche du commentaire inclus, toutes les fois qu'il s'agissait de rendre compte d'une réalité sous-jacente différente, ou perçue de façon différente. Mais de quel droit et en fonction de quels critères aurions-nous pu décider de «ne pas dire» et d'isoler, puis de diluer dans le contexte diffus telle ou telle part de ce qui, en russe, était un continu explicite?

La fidélité de la traduction au modèle original - qui reste le but premier de tout traducteur - apparaît, ainsi, comme une notion toute relative, susceptible de varier en fonction de la spécificité respective des langues en présence, et du sens dans lequel se fait le passage de l'une à l'autre. Et il peut arriver qu'une traduction, si elle veut assumer pleinement son devoir d'être fidèle, se doive, paradoxalement, de choisir de ne l'être pas.

(Pierre Baccheretti, Traduire ou interpréter, dans: *La traduction: problèmes théoriques et pratiques*, pp. 207-230.)

On l'aura compris, Pierre Baccheretti se situe dans le camp des «ciblistes» et pousse véritablement jusqu'à l'interprétation et la réécriture la recherche de la fidélité, ou plutôt de «sa» fidélité. Son exposé illustre à ce titre une attitude assez extrême dans la conception du rôle du traducteur et de ses libertés. Cette conception est discutable, voire sujette à critique, et c'est l'objet de l'article qui suit, placé sous la perspective «sourciste».

POUR EN VENIR AU TEXTE LUI-MÊME

L'article de Pierre Baccheretti *Traduire ou interpréter*, qui se fonde sur une pratique assidue de la traduction, incite tout naturellement n'importe quel traducteur à réfléchir sur sa propre pratique. Constatons d'emblée que les traducteurs, qui se plaisent généralement à des confrontations orales, répugnent le plus souvent à communiquer leurs expériences par écrit. Cette répugnance - ou cette paresse (qui ne saurait être reprochée à P. Baccheretti ce dont il convient de le féliciter) n'est-elle pas révélatrice de l'inquiétude qui accompagne le traducteur tout au long de l'élaboration de son texte, et de ce résidu d'insatisfaction qui persiste chez lui devant le résultat enregistré de son labeur? Angoisse et insatisfaction auxquelles ne remédie pas la lecture d'ouvrages théoriques sur la traduction. En effet, l'activité de traducteur ne s'éprouve pas comme une mise en pratique de théories ou de principes quels qu'ils soient, fussent-ils établis par le traducteur lui-même pour son propre usage, mais comme une tension irréductible entre deux pôles: d'une part la conviction que l'étrangéité du texte est en l'occurrence un de ses attributs primordiaux, d'autre part la nécessité impérieuse de le communiquer, donc de le convertir en un texte familier au récepteur, et, pour commencer, rédigé dans sa langue. La traduction se réalise dans un va-et-vient permanent de l'un de ces pôles à l'autre, à travers une infinité de choix tous insatisfaisants s'ils sont examinés un à un, mais qui tendent à s'équilibrer, à se compenser, si l'on considère le texte dans sa réalité globale, «le texte lui-même» (calqué sur *Le vers lui-même*, titre de l'ouvrage de Iouri Tynianov *Problemy stihotvornogo jazyka*, Moscou 1924, dans sa traduction française, U.G.E. 1977).

L'article de P. Baccheretti m'amène à réfléchir sur ces deux points: la traduction comme «tension», et «le texte lui-même». Ces réflexions ne prétendent pas à l'originalité, mais elles émanent - comme l'article de P. Baccheretti sinon toujours en accord avec lui - d'une expérience de traducteur.

C'est bien l'antinomie fondamentale: conserver l'étrangéité du texte et le priver de son étrangéité pour le communiquer, qui est au cœur de formules telles que «traduire ou interpréter», «fidélité ou infidélité». Le traducteur moderne a perdu la tranquille assurance de ses prédécesseurs français du siècle dernier, intimement convaincus de la suprématie de leur langue et de leur civilisation. Son objectif n'est plus de «naturaliser français» ce qui n'avait pas la chance de l'être, à la manière d'un Louis Viardot réduisant au dénominateur commun du goût français, d'une même plume irréprochable (car il est bien sûr un des meilleurs), la prose de Cervantès et celle de Tourguéniev. Il n'y aura plus de «belles infidèles» parce que la diversité du monde est maintenant reconnue de tous comme un de ses plus grands attraits. Pour le producteur de «belles infidèles» le dilemme n'existait pas; le traducteur moderne, lui, sait que le texte «traduit» de l'étranger doit être perçu comme étranger, alors même qu'il ne peut être véhiculé qu'au moyen d'une langue et de tout un ensemble de références familiers. Jamais il ne se targuera d'avoir su «s'adapter» au «goût» de ses lecteurs; et lorsqu'il se prendra lui-même en flagrant délit d'«infidélité», il s'en justifiera au nom d'une «fidélité» à un niveau «supérieur» de signification.

Un traducteur peut être, de par sa nature ou sa formation, plus enclin à pencher vers l'un des pôles ou vers l'autre - l'essentiel étant de rester conscient du dilemme. Pour sa part, P. Baccheretti - qui se rebelle contre la conservation de mots russes en transcription (la khata) et prône vraisemblablement une utilisation minimale même des mots russes francisés par l'or-

thographe et naturalisés par le dictionnaire (l'isba, le moujik - mais non la vodka ni le verste, tout de même?), qui propose d'excellentes transpositions (pour les «mots gentils», les «gros mots»), qui invente, en outre la technique de l'«incrustation» ou «commentaire inclus» - P. Baccheretti manifeste, par l'ensemble de ces choix, une inclination marquée vers le pôle de la communicabilité, ce qui est parfaitement son droit. Ce penchant s'explique par les deux fonctions qu'il cumule de traducteur et d'enseignant de la langue russe (et de la civilisation dont cette langue est à la fois l'émanation et le support). L'ouvrage de traduction du français en russe dont il fait état le plus souvent (Baccheretti Pierre, 1986, *Slava moego otca*, Institut d'Études Slaves) était conçu au départ comme un «manuel de thème» à l'usage des étudiants français avant de devenir une «traduction littéraire» fort prisée des lecteurs russes (qui trop souvent encore ne disposent chez eux que de plus ou moins belles «infidèles»). Son article nous convaincrat, s'il en était besoin, qu'un enseignant de langue et de civilisation étrangère enrichit considérablement sa pédagogie par cette familiarité unique qu'acquiert le traducteur avec les moindres détails du texte dont il est en charge: l'apport est considérable, moins pour enseigner la langue comme instrument de communication que pour la faire connaître en tant qu'entité étrangère, pour en révéler notamment certains aspects souvent oubliés ou négligés par les autres méthodes d'apprentissage. Tout ce que dit P. Baccheretti sur le «centre de perspective différent», sur le «chaînon manquant», sur la «mimique gestuelle», la «dramatisation du dialogue», la «charge émotionnelle» etc., tout cela montre à merveille ce que l'activité de traducteur peut apporter à l'enseignant; nous savons tous, au demeurant, que la préparation d'un corrigé de thème ou de version donne lieu à la meilleure des explications de texte.

Mais l'inverse est-il également vrai? Inclure dans une traduction les éléments d'information et les commentaires que l'on a préalablement amassés à son propos bénéficie-t-il à la traduction elle-même? Je ne le pense pas. Tout d'abord, une intervention de nature aussi clairement didactique que le «commentaire inclus» privilégie la communicabilité jusqu'à rompre la tension entre les pôles; en outre, par un contre-effet de ce déséquilibre, elle peut même se révéler préjudiciable à la communication même, qu'elle visait à favoriser.

Précisons que la substitution d'une brève définition à un mot concret désignant une «réalité» sans équivalent précis dans la langue d'arrivée ne sera pas considérée comme un «commentaire inclus»: on admettra aisément que «maison blanche au toit de chaume» puisse être substituée à la transcription *khata* -, du moins jusqu'au moment où le récepteur, éduqué par le processus même de la lecture et dans un contexte favorable, sera en mesure de décrypter sans aide la transcription. Il en va tout autrement en ce qui concerne le «tour de France» et les «Pieds nickelés». Dans ces deux cas la seule concession du traducteur à l'impératif de «fidélité» a été de conserver approximativement les dimensions du texte «étranger»: concession encore trop lourde, car elle est incompatible avec l'idée même de commentaire - lequel consiste à replacer un élément isolé dans un ensemble plus vaste, l'expliquant par là-même et suggérant de proche en proche de nouvelles possibilités d'extension de la connaissance. Un commentaire ne peut qu'être ouvert, non réduit ou réducteur, non fermé ni à plus forte raison «incrusté». On voit fort bien de quel commentaire ouvert peut faire l'objet la «réalité étrangère» du tour de France: elle sera réintroduite dans la réalité plus large du compagnonnage; l'apprentissage, pour les différentes corporations d'artisans, s'y transmettait à l'occasion d'un voyage d'initiation aux secrets de l'art qui était aussi un voyage initiatique à d'autres secrets, les corporations s'apparentant, de fait, à des sociétés secrètes. Un pareil commentaire à propos du texte de Pagnol: «Mon grand-père devint, je ne sais pourquoi, tailleur de pierres. Il fit donc son tour de France, et finit par s'établir à Valréas, près de Marseille» suggérerait à coup sûr aux lecteurs russes des rapprochements fructueux: avec la franc-maçonnerie, par exemple, qui ne s'est pas moins développée en Russie que dans les autres pays européens au XVIII^e siècle, ou avec l'institution de l'*artel* que les Russes ont toujours crue singulière, issue du «terroir» russe et sans équivalent dans le reste du

monde. Le «digest» de commentaire que le traducteur - au grand dam de l'enseignant, du pédagogue qu'il est aussi - s'autorise à inclure, est tout d'abord inexact: le compagnonnage (et avec lui une forme résiduelle de tour de France) est encore vivant de nos jours, spécialement dans la corporation des tailleurs de pierre; d'autre part l'information fournie est tronquée de ce qu'elle aurait de plus suggestif à communiquer; enfin et surtout la neutralisation de l'«étrangéité» est si parfaitement réussie que le lecteur russe aura l'impression de savoir tout ce qu'il y a à savoir sur l'ancienne coutume du tour de France, sa curiosité sur ce sujet en sera définitivement amortie. Quel dommage y aurait-il eu à laisser le lecteur libre de se poser quelques questions sur ce que pouvait être ce tour de France que tout tailleur de pierre était apparemment tenu d'accomplir? A ce compte, c'est en français déjà que le texte de Pagnol devrait être remplacé par un «commentaire inclus» à l'usage de ses principaux lecteurs (tranche d'âge: 10 à 15 ans) pour qui le «Tour de France» n'est rien d'autre qu'une grande course cycliste...

Les mêmes objections peuvent être faites au «commentaire inclus» à la place du texte «la philosophie des Pieds nickelés». Convenons qu'un problème de traduction de cette taille est assez exceptionnel, ce qui justifierait une note sur ces anti-héros et les albums du même nom. L'information apportée par le «commentaire inclus» est tout aussi tronquée, restrictive et neutralisée que celle examinée plus haut: le surnom «Pieds nickelés» aurait gagné à être traduit et non transcrit (en russe le surnom aurait été bizarre, certes, mais ni plus ni moins qu'il ne l'est en français; en tout cas il aurait conservé un sens). Quant à la référence culturelle implicite, elle semble faite pour égarer le récepteur bien loin de la réalité étrangère dont on vise pourtant à lui faciliter l'accès: le mot russe «kombinator» renvoie tout lecteur russe adulte aux célèbres romans d'Ilf et Petrov, *Le Veau d'or* et *Les Douze chaises* qui n'ont rien à voir avec des bandes dessinées pour la jeunesse; sa retraduction inexacte par «combinard» est un tour de passe-passe: «kombinator» est un mot russe «savant», d'un niveau de langue élevé comme tous les emprunts ou calques tardifs de mots occidentaux; le personnage d'Ostap Bender se donne à lui-même le titre de «grand Combinateur» précisément pour se démarquer des «vulgaires combinards» et autres «rois de la magouille» qui pullulaient pendant la NEP, et qui, eux, étaient bien les frères des Pieds nickelés. Ostap Bender, le «maestro de la combine», est un bel homme à l'élégance recherchée sinon de bon goût, un authentique raisonneur et un bourreau des cœurs; le lecteur russe trompé par le «commentaire inclus» ne saura jamais que les Pieds nickelés sont des clochards aux pieds «blindés» par la crasse des pavés, aux visages chafouins, aux vêtements en haillons, bref qu'ils se situent aux antipodes d'un Ostap Bender: malentendu dont nous admettons volontiers, au demeurant, qu'il est sans grande conséquence!

Le seul objectif de ce trop long «commentaire de commentaire» d'un «commentaire inclus» est bien entendu de mettre en évidence que le plus habile traducteur ne saurait sans dommage prendre trop de distance par rapport au texte confié à ses soins, alors qu'il serait en droit de le faire si ce texte lui était proposé comme matériau pédagogique. Toute intervention relevant du désir louable de rendre le texte plus clair, plus explicite, plus instructif encore qu'il ne l'est par lui-même est une «infidélité» non compensée; en outre elle risque fort d'aboutir à l'effet inverse de celui recherché par le «pédagogue»: au lieu d'apporter au lecteur un supplément d'information, elle le désinforme, ou en tout cas elle le détourne de s'informer.

Précisons que P. Baccheretti applique ce genre de solution dans des cas très rares, et que la grande qualité de sa traduction n'en est pas affectée: son seul tort est ici de prêter courageusement le flanc à la contestation... La rubrique du «commentaire inclus» me procurera en tout cas l'occasion de plaider en faveur du «texte lui-même» - de réhabiliter, du point de vue de la pratique de la traduction, la conception du texte littéraire comme structure, ou comme organisme, ou, si l'on veut, comme œuvre d'art.

P. Baccheretti établit, page 14, une distinction «fondamentale» à l'intérieur d'une même œuvre, entre les cas où s'y exprime une «perception commune» de telle réalité de référence, et les cas où cette réalité donne lieu à une «approche originale» de l'auteur, se traduisant «sous

sa plume» par toutes sortes de métaphores, effets, choix de tonalité etc. Le sommaire de l'article de P. Baccheretti reflète cette partition d'ailleurs inégale: sur les 25 pages qui le constituent, 21 traitent de la traduction des «réalités» (linguistiques et culturelles au sens large du terme), et 4 de la «réalité restructurée par l'auteur». D'ailleurs le même type de partition et la même inégalité sont souvent le fait des théoriciens de la traduction. Les textes littéraires n'apparaissent qu'en tant que cas particuliers du texte en général (ce qu'ils sont, bien évidemment) et sont distingués par leur surplus d'art auquel on accorde, bien entendu, un surplus d'attention. On voudrait ici faire prévaloir une idée qui n'est certes pas neuve pour les théoriciens de la littérature mais qui n'est pas exploitée par tous les traducteurs: la «réalité» primordiale du texte littéraire est ce texte lui-même en tant que structure complexe et organique, dont tous les éléments constitutifs (linguistiques, culturels...) ont été agencés - que ce soit minutieusement ou sur un coup de génie (les deux à la fois le plus souvent) - pour signifier quelque chose. L'objectif primordial du «traducteur d'art» (c'est ainsi que les Russes appellent le «traducteur littéraire») est de permettre (autant que faire se peut) aux lecteurs d'une autre langue de contempler cette œuvre dans sa globalité et de se laisser pénétrer par son sens. Car ce sens existe en lui-même, et la part de liberté laissée au traducteur-interprète est, somme toute, du même ordre que celle dont dispose le chef d'orchestre dans l'interprétation d'une symphonie, laquelle doit impérativement rester reconnaissable.

On pourrait penser que la tâche de traduire le sens du «texte lui-même» est de nature à désespérer le traducteur, un traducteur qui serait déjà accablé par l'irréalisable impératif de communiquer sans les trahir les «réalités» de tous ordres (linguistiques, culturelles, psychologiques...) présentes ou représentées dans le texte, et pour qui la nécessité de «traduire» en outre l'organisation de l'édifice (et les tris, les agencements, les combinaisons infinies, toutes les infra et microstructures composant cette macro-structure) constituerait, en quelque sorte le coup de grâce. Bien au contraire: l'aperception de la signification globale de l'œuvre est secourable pour le traducteur, elle le dirige dans ses choix, les plus infimes comme les plus larges, à la manière dont le chef d'orchestre se laisse conduire dans son interprétation par la perception globale, mi-raisonnée, mi-intuitive qu'il a de la symphonie.

De nombreux problèmes de traduction trouvent leur solution interne dans la perception du sens global du «texte lui-même».

La fidélité au «texte lui-même» devrait interdire, pour commencer, toute forme d'insertion dont la tonalité serait tant soit peu didactique dans un assemblage aussi délicat que *La Gloire de mon père* de Marcel Pagnol; rien ne serait plus légitime si ce texte se définissait comme une étude des caractères, des mœurs et des paysages provençaux. Or le texte de Pagnol est certes composé de ces éléments, mais triés, idéalisés par la vision nostalgique et simultanément prosaïsés par le point de vue du narrateur qui ironise légèrement sur sa propension à idéaliser, tout en prenant discrètement mais constamment le lecteur comme témoin et complice de sa démarche ambiguë. Le résultat est un élixir de jeunesse (pour prendre cette fois une métaphore gastronomique) dont on voit bien que la saveur serait gâtée par la moindre intervention didactique. Imaginons une insertion de ce genre dans le célèbre Chapitre I de *La Garde Blanche* de Mihail Boulgakov: «... ils étaient perchés sur le poêle tandis qu'on leur lisait à haute voix le Charpentier de Saardam, un roman pour les enfants sur la jeunesse de Pierre le Grand...; ces bibliothèques chargées de livres exhalant une odeur de vieux chocolat où l'on retrouvait Natacha Rostov et la Fille du Capitaine, les jeunes héroïnes de Tolstoï et de Pouchkine ...»

Dans les réflexions regroupées sous le titre «Rendre compte des realia» et illustré par l'exemple de la khata, P. Baccheretti se montre parfaitement conscient du rôle décisif que joue dans le choix du traducteur le contexte, autrement dit tel ensemble ou sous-ensemble constitutif du «texte lui-même»; il évoque plusieurs hypothèses, non toutefois celle où le mot *khata* et par exemple le mot *isba* seraient énoncés dans un contexte commun - ce qui l'obligerait sans doute à adopter, quoi qu'il en ait, la «règle de la transcription»...

Nous prendrons quant à nous l'exemple du mot *mužik*, attesté dans le Robert sous la forme *moujik* (définition: «paysan russe»). Dans son ouvrage Tolstoï et Dostoïevski (1901) l'écrivain-penseur Mérejkovski consacre un chapitre à la religion de Dostoïevski, à l'intérieur duquel deux mots russes ayant le sens de «paysan» sont énoncés à plusieurs reprises: *mužik* et *krest'janin*; dans ce chapitre Mérejkovski développe l'idée que l'attachement de Dostoïevski à un christianisme du terroir qu'il voit incarné dans le paysan russe (*krest'janin*) aurait son origine dans un épisode de l'enfance de l'écrivain rapporté par lui-même: terrorisé par le hurlement d'un loup, l'enfant était allé se jeter dans les bras protecteurs du paysan (*mužik*) Marëï qui travaillait aux champs tout près de là, ce qui l'avait pleinement rassuré. Le sens du «texte lui-même» indique ici au traducteur de se servir du mot *moujik* chaque fois qu'il est question du «*moujik* Marëï», et du mot paysan partout ailleurs pour traduire *krest'janin*. Le mot *mužik*, formation diminutive par laquelle se désignait lui-même le paysan-serf dans le contexte de la société féodale est celui qu'emploie Dostoïevski dans le récit de ce souvenir; en le conservant, on permet au lecteur français d'identifier la citation - aussi immédiatement que le fait le lecteur du texte russe; en traduisant par paysan l'autre mot, *krest'janin*, on distingue, comme le fait Mérejkovski, l'événement fondateur concret - lié à une relation particulière, historiquement datée, de type patriarcal, entre un «jeune maître» et un paysan-serf - des développements universels et généraux auxquels il a donné lieu ultérieurement dans la vision religieuse du monde de Dostoïevski centrée sur le paysan (*krest'janin*).

Le même mot au pluriel, *Mužiki*, est le titre d'une longue nouvelle de Tchekhov datée de 1897 et dont l'action est contemporaine. La traduction d'un titre est toujours périlleuse: sa formulation généralement très brève (en l'occurrence on ne peut plus brève) est élaborée de façon à signifier, ou du moins suggérer, l'idée primordiale de l'œuvre elle-même; par ailleurs un titre doit accrocher, donner envie de lire. C'est pourquoi il paraît préférable de ne pas traduire le titre de Tchekhov par *Les moujiks*: l'étrangéité du mot - qui n'exclurait d'ailleurs nullement de l'utiliser, qui au contraire pourrait le faire préférer, ainsi qu'on l'a montré plus haut - n'en fait pas un titre attrayant pour le lecteur d'un récit de fiction (alors qu'il le serait, par exemple, pour le lecteur d'un récit de voyage). D'autre part le mot *mužiki* n'est pas neutre lorsqu'il désigne des paysans russes à la fin du XIX^e siècle près de quarante ans après l'abolition du servage, - alors qu'il pouvait l'être dans la Russie patriarcale contemporaine de l'enfance de Dostoïevski, qu'il l'était certainement sous sa plume en l'occurrence; il n'est pas non plus synonyme de *krest'jane*, désignation en quelque sorte catégorielle. C'est, en fait, tout le sens de la «nouvelle elle-même» qui fait comprendre la signification particulière attribuée au mot titre, *Mužiki*: cette nouvelle raconte la déchéance inéluctable d'une famille paysanne et d'un village, dans une société qui n'a libéré les paysans que pour les abandonner à eux-mêmes alors qu'ils sont des êtres irresponsables. La connotation du titre *Mužiki* est donc très légèrement dépréciative en même temps qu'apitoyée; de nos jours ce mot - toujours employé - est très clairement méprisant. On proposera la traduction *Paysans*, plutôt que *Les Paysans* (traduction habituelle). Les réflexions de P. Baccheretti sur certains traits de la langue russe, dont nous avons plus haut souligné l'intérêt, sont particulièrement suggestives si on les replace dans le cadre d'une réflexion sur la signification globale du texte. La traduction mot à mot de certains types de séquences, de certaines structures syntaxiques qui sont en russe stylistiquement neutres aboutissent à des énoncés qui, en français, ne le sont pas. C'est pour une approche de la définition de la «neutralité» que ces réflexions sont le plus éclairantes. Il est en effet capital pour le traducteur d'identifier à l'intérieur d'un texte les espaces stylistiquement neutres et de les restituer dans le même registre par les moyens propres de la langue d'arrivée - la neutralité stylistique revêtant dans un texte la même fonction que les silences dans une œuvre musicale ou le «fond» dans une œuvre picturale. On prendra garde toutefois qu'il peut n'y avoir qu'une distance infime entre la neutralité stylistique et l'expressivité la plus intense. Il est bien vrai que, dans les séquences narratives, le locuteur russe, que ce soit par ce qu'il «se déplace en même

temps que son personnage» ou pour toute autre raison, explicite généralement toute la chaîne des actes successifs là où le locuteur français ferait «abstraction» de certains chaînons intermédiaires; mais avant de procéder à la «neutralisation» de ce type de séquence, la prudence s'impose, et surtout la consultation du «texte-lui-même». La nouvelle de Boulgakov *Diablerie*, par exemple, montre la course d'un homme traqué dans tous les coins et recoins les plus imprévus d'un monde hostile et abracadabrant; le chapitre IX de cette nouvelle a pour titre «Une poursuite de cinéma», il décrit l'ultime étape de cette course sur un rythme comme mécaniquement accéléré jusqu'à la vertigineuse chute finale; on s'interdira, dans ce chapitre, de faire abstraction du moindre «chaînon», la parcellisation même de la séquence accélérée étant hautement significative, symbolique: «Un homme déboucha de la ruelle au pas de course; il saisit Korotkov par le pan de sa veste et le pan lui resta dans la main. Korotkov tourna dans la ruelle, parcourut au vol quelques mètres et atterrit dans un espace tout en glaces» etc.

Inversement le traducteur français, oubliant que la neutralité stylistique s'accommode en russe d'une prolixité plus grande qu'en français, risque de sous-estimer le dépouillement intentionnel de certains énoncés dont la traduction mot à mot produira un texte neutre. Le roman d'anticipation de E. Zamiatine *My*, en français «Nous», dont la traduction française est intitulée «Nous autres», est économe de mots jusqu'à l'indigence, le narrateur étant censé, au départ, n'avoir aucune conscience individuelle, aucune expérience personnelle, immergé qu'il est depuis sa naissance dans une sorte de ruche humaine. La traduction en français de ce roman ne fait pas sentir le dénuement de sa langue. Le titre lui-même est indûment manipulé: croit-on qu'en russe le monosyllabe *my* soit moins déroutant, plus harmonieux que ne le serait en français le monosyllabe «nous»? «Nous autres», plus prolixe et de ce fait moins déroutant, engage d'emblée le lecteur sur une fausse piste: tout le roman démontre en effet que le locuteur ignore totalement l'existence d'autres groupes humains que «nous», il ignore qu'il est lui-même «je», il n'a de conscience que collective et n'a connaissance que de sa collectivité.

A la question que pose le titre de P. Baccheretti, ces éléments de réflexion nous conduiraient à proposer cette réponse: traduire un texte littéraire implique qu'on interprète ce texte, et cela dans la double acception du terme «interprétation»: la perception du sens global de l'œuvre elle-même, la réalisation de cette œuvre au moyen des instruments spécifiques de la langue d'arrivée. La liberté du traducteur s'exerce dans le champ de l'interprétation-réalisation - sans l'autoriser pour autant à annihiler la tension entre les deux pôles par un choix trop systématique en direction de l'un ou de l'autre. Mais dans le champ de l'interprétation-perception, le traducteur (qui, bien entendu, ne peut faire totalement abstraction de sa subjectivité) n'est pas un homme libre: un traducteur poète doit s'abstenir de faire le poète, un traducteur romancier de faire le romancier, un traducteur enseignant de faire de la pédagogie.

(Françoise Flamant, Pour en venir au texte lui-même, dans:
La traduction: problèmes théoriques et pratiques, pp. 231-239.)

Ce débat demeure actuel et tend à pencher en faveur des «sourcistes», tandis qu'est révolue l'époque des «belles infidèles» dont les partisans étayaient leur position en citant des noms éminents (Baudelaire, Rilke, etc.), synonymes en l'occurrence du statut de créateur du traducteur, avec pour argument que d'aucuns (Baudelaire, par exemple traduisant Poe) ne connaissaient pas ou peu la langue de l'auteur qu'ils entreprirent de traduire et n'en produisirent pas moins des textes de grande qualité.

Chacun se situera, différemment peut-être d'un texte à l'autre, entre ces deux positions extrêmes. Pour notre part, sachant que le présent ouvrage s'adresse aux étudiants/apprenants croatophones s'initiant à la pratique de la traduction français-croate mais aussi croate-français, nous laisserons ici de côté le travail sur les textes-traductions que nous qualifierons ici schématiquement de «littéraires», où la recherche d'une esthétique de l'écriture est essentielle, et nous éluderons du même coup la question de la paternité du texte second, où entrent beaucoup d'affects, tantôt la frustration, tantôt

l'ambition, toujours un désir de reconnaissance. Car, s'il est vrai que l'élégance et la lisibilité sont une préoccupation constante du traducteur, quel que soit le document sur lequel il travaille, gageons que les textes essentiellement informatifs que nous aborderons ne supposent guère un investissement affectif du traducteur, qui jouira d'une plus grande sérénité lorsqu'il verra son nom relégué en petites lettres dans l'impressum, omis lors des présentations publiques de sa traduction, injustement "oublié" dans les articles informant sur la sortie d'un livre traduit.

La pratique de la traduction sur des textes d'information nous conduit à aborder la théorie de la traduction interprétative, issue de l'expérience et des travaux de Danica Seleskovitch, et qui en dépit de ses lacunes demeure un pilier des écoles françaises de traduction et d'interprétation, dont en premier lieu l'ESIT.

1.f. La traduction interprétative

Marianne Lederer, et avec elle tous les interprètes-traducteurs-enseignants gravitant autour de l'ESIT ou issus de cette école, se déclarent «en faveur de la traduction interprétative car, dans toute traduction linguistique, la dégradation de la langue d'arrivée donne une idée fausse du style de la langue originale, alors qu'il existe des preuves abondantes que, bien pratiquée, la traduction interprétative n'est pas abusive» (Marianne Lederer, *La traduction aujourd'hui*, p. 29). Tout en remarquant que cette théorie peut donner lieu à des critiques fondées (que nous verrons plus loin dans la suite du texte), nous conseillons néanmoins à nos étudiants de suivre cette voie dans un premier temps, avant d'aborder la poétique de la traduction, en soulignant que la traduction interprétative est utile dans le cadre de textes essentiellement fonctionnels. On comprendra mieux en quoi elle consiste en faisant plus amplement connaissance avec son «inventeur», Danica Seleskovitch. Cette dernière n'est pas une linguiste de formation: elle a acquis ses convictions par une longue pratique, celle de l'interprétation de conférence. Forte d'une solide expérience de cette discipline, elle accepte, en 1956, d'enseigner l'interprétation à l'Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs de l'Université de Paris (actuellement Paris III) et l'effort didactique qu'elle est amenée à faire l'oblige à entamer un long processus d'analyse de sa pratique interprétative. Elle se penchera tout d'abord à la forme la plus traditionnelle de l'interprétation de conférence, dite interprétation consécutive: l'interprète se trouve dans la salle même où se déroulent les négociations, l'entrevue ou la conférence, donc au contact direct des participants. Lorsqu'un orateur intervient, il écoute son intervention avec la plus grande attention tout en prenant quelques notes, puis, prenant la parole à son tour, il recrée le discours qu'il vient d'entendre dans l'autre langue.

L'autre forme de l'interprétation de conférence est l'interprétation simultanée, introduite dans la pratique professionnelle à partir du procès de Nuremberg: l'interprète est isolé dans une cabine vitrée qui lui permet de voir les participants. Il reçoit le son grâce à des écouteurs et traduit ainsi dans un micro les propos entendus, non pas simultanément, mais avec un léger décalage dont la durée varie en fonction de la nature du discours. C'est à Marianne Lederer, ancienne directrice de l'ESIT, que la traductologie doit l'ouvrage majeur sur l'interprétation simultanée: *La traduction simultanée, expérience et théorie*, paru en 1981. Les recherches de Seleskovitch se poursuivent par toute une série d'articles qui élargissent peu à peu le champ de son étude de l'interprétation à la traduction en général. Le texte qui suit retrace le cheminement de son analyse et ses notions clés:

Seleskovitch présuppose l'existence d'une pensée antérieure à sa verbalisation mais ajoute aussitôt que lorsque la parole se fait expression de la pensée, elle permet à celle-ci un approfondissement en retour:

«Enfin, elle aide à penser. N'oublions pas en effet que si, avant de parler, on sait «ce» que l'on va dire, on ne le sait que grosso modo. On ne choisit pas ses mots ou ses expressions au préa-

lable; ceux-ci, en venant, fixent la pensée qui s'écoute et s'entend elle-même et qui en profite pour se préciser et se développer de sorte que l'on pense mieux en parlant qu'au stade de la pensée non formulée.»

«Toute parole est donc en même temps expression de la pensée et génératrice de pensée.»
(...)

La langue:

Dans *L'interprète dans les conférences internationales*, la langue n'occupe que la place du parent pauvre. Le deuxième chapitre de la deuxième partie, intitulé «Les langues», nous rappelle d'entrée de jeu que, pour l'interprète - et il ne faut pas oublier que Seleskovitch n'analyse le langage que pour mieux comprendre le processus interprétatif et sans jamais oublier sa propre compétence d'interprète - «le problème proprement linguistique n'est qu'une composante d'un ensemble plus vaste», «un problème annexe et non point crucial». La langue signale par le pluriel même auquel elle se prête (les langues), qu'elle a un caractère instrumental:

«Les moyens de communication, les langues sont un instrument de travail [...]» affirme Seleskovitch à propos des interprètes. Mais la définition peut être étendue à tout locuteur.
(...)

L'analyse linguistique hors sujet:

L'impression retirée de la lecture de *L'interprète dans les conférences internationales* se trouve immédiatement confirmée: en 20 ans de recherche, Seleskovitch ne s'est jamais lancée dans une étude analytique de la langue, elle s'est toujours tenue volontairement à l'écart des grands courants de la linguistique contemporaine, distributionnalisme bloomfieldien, structuralisme saussurien, glossématique de Hjelmslev, fonctionnalisme d'un Jakobson ou d'un Martinet, grammaire générative de Chomsky, etc.

Ce refus de s'engager dans le champ des investigations linguistiques se justifie par la conscience aiguë de situer sa propre recherche sur un plan autre que celui de la langue. Elle sait que ce n'est pas en étudiant la langue que l'on trouvera la réponse à la «Gretchenfrage» des linguistes: «Que comprend-on et comment comprend-on?» puisque la langue n'est qu'un instrument et qu'elle n'apparaît donc jamais seule pour celui qui l'utilise. Quel musicologue se contenterait d'étudier le bois dont est fait un stradivarius pour s'expliquer une musique? Ainsi les recherches d'un Chomsky sur la structure profonde ne sauraient trouver grâce à ses yeux, car elles ne permettent pas de «sortir de la langue».

Signification et désignation ou la structuration linguistique de notre représentation mentale du réel par l'instrument de la langue:

Comme nous le rappelle Seleskovitch, en citant Mounin avec lequel elle est d'accord sur ce point:

«[...] «chaque langue découpe et nomme différemment l'expérience que les hommes ont du monde» [...]»

Il faut toutefois se garder de conclure de la différence des découpages linguistiques à la différence des représentations mentales du monde:

«Les idées doivent se couler dans les catégories que leur impose la langue, mais elles ne se confondent pas plus avec ces catégories qu'elles ne se confondent avec la langue.»

Toute la conception de la langue de Seleskovitch est dans cette phrase et ses différentes publications fourmillent d'illustrations de cette thèse. Dans ce même article, elle démonte ainsi l'exemple pris par Saussure de la diversité des temps grammaticaux d'une langue à l'autre. Certaines langues ne connaissent pas certains temps et pourtant, tous les hommes ont une conscience de la position de tout point dans le temps réel et ce n'est que l'utilisation chaque jour répétée des

mêmes catégories linguistiques qui finit par donner l'illusion que l'idée, la catégorie linguistique et la forme utilisée ne font qu'un. Un autre exemple plus frappant encore est celui que Seleskovitch appelle désormais le «keyhole principle»: un Anglais et un Français ont certainement la même représentation mentale, le même concept, d'un trou de serrure, pourtant l'un utilise le terme «trou de serrure» et l'autre celui de «keyhole» (trou pour la clef). On trouve également toute une série d'excellents exemples de désignation d'un même référent par des significations qui ne retiennent pas le même aspect du référent dans l'article de Lederer, *Implicite et explicite*:

«Nul ne contestera à première vue que (angl.) *height* signifie *hauteur* en français, mais chacun constatera que pour désigner la notion que l'anglais nomme *depth* (of a tank), nous disons en français *hauteur* (d'une cuve) [...] Pour *offshore drilling*, l'expression française est *forage en mer*; le forage s'effectuant à la fois loin des côtes et en mer, la dénomination, différente dans chacune des langues, est dans chacune elliptique. L'anglais dit *outlet*, le français dit *prise* (de courant) [...]». (...)»

Une autre métaphore que l'on trouve dans deux variantes différentes - celle du moule et celle du faitout - illustre toujours le caractère instrumental de la langue et mérite qu'on s'y arrête. Les deux passages se trouvent d'ailleurs dans le même article, *De l'expérience aux concepts*, publié pour la première fois en 1976, et repris dans *Interpréter pour traduire*:

«Le discours se sert de la langue comme d'un faitout, sans que le récipient se trouve modifié par l'usage, mais sans que l'usage se confonde non plus avec le récipient.»

«La langue apparaît ainsi comme un acquis mnésique, un souvenir par le moule duquel doivent passer l'émission et la réception des idées; mais ce moule indispensable ne se confond pas plus avec la pensée et les connaissances que l'oxygène, indispensable à la vie, ne se confond avec celle-ci.»

Le premier passage reprend d'une part la distinction entre langue et discours, mais y ajoute d'autre part un élément supplémentaire: la langue n'est pas modifiée par l'usage qu'en fait le discours. (...)»

Pour en conclure sur le caractère instrumental de la langue, nous nous contentons de rendre une phrase de Seleskovitch qui date de 1983 et dont la concision même prouve qu'une idée qui a atteint sa maturité n'a plus besoin de métaphore pour être claire:

«[...] la langue ne dit pas, elle permet de dire.»

Cette définition de la langue comme champ de toutes les potentialités rappelle cette définition de Roland Barthes:

«[...] la langue [...] est l'aire d'une action, la définition et l'attente d'un possible.»

Reste à savoir maintenant ce que la langue nous permet de dire. Nous avons examiné la fonction langagière, son actualisation dans le discours, l'instrument de cette actualisation, il nous faut encore découvrir quelle finalité Seleskovitch attache à l'acte de parole.

Le vouloir-dire:

(...) tout acte de parole n'a pas d'autre finalité que d'exprimer un état de conscience, d'exprimer ce que Seleskovitch appelle le vouloir-dire:

«Le vouloir dire correspond à une intention de communiquer qui se concrétise en une pulsion de dire préverbale. Nous avons écrit (1979) qu'il est le «reflet d'un état de conscience du sens à communiquer», et qu'il précède «une réaction comportementale à cet état de conscience, qui se traduit par une activité procursive qui programme les thèmes et les termes de l'énoncé verbal». C'est donc le vouloir-dire qui fait passer le sujet à l'acte. Le discours qui en résulte est vecteur d'un sens que dégage celui qui comprend le discours. Nous reviendrons sur le sens dans notre deuxième chapitre, mais il nous faut d'ores et déjà souligner que vouloir-dire et sens se corres-

pondent de part et d'autre du discours. Le vouloir-dire est la cause du discours, le sens en est la finalité. L'un et l'autre transcendent les mots par lesquels ils s'expriment :

«[...] le sens est le pendant du vouloir-dire; celui-ci est pré-verbal, celui-là déverbalisé.»

«Pour l'orateur qui s'exprime spontanément, il n'y a pas de «dire», mais seulement un «vouloir-dire»; pour l'auditeur, il n'y a pas de «dit», mais seulement un «compris».»

Il est intéressant de constater qu'un grand spécialiste de l'informatique comme Arsac arrive à des conclusions similaires à celles de Seleskovitch (et de Kleist), puisqu'il conçoit une pensée non verbale, qu'il appelle ici «sens» et qui nous semble correspondre au «vouloir dire» de Seleskovitch:

«[...] je ne pense pas, personnellement, que le sens soit dans les mots ou les structures [...] Le sens est dans la tête des gens [...] Je fais ainsi du sens quelque chose de transcendant au langage, existant en dehors de lui, mais déclenché par lui. Sur quoi fonder cette affirmation? Sur mon expérience personnelle, que je pense partagée par mes lecteurs. Il m'arrive de chercher mes mots: je sais ce que je veux dire, je cherche comment le dire, et je rejette certaines formulations parce qu'elles ne me paraissent pas être exactement ce que je voudrais communiquer. Comment ceci serait-il possible si le sens à transmettre ne préexistait pas aux mots pour le dire? Parodiant Shakespeare, «il y a plus de choses dans ma tête que ce que les mots peuvent dire».»

Toutefois la définition que donne Seleskovitch du vouloir-dire comme d'une «intention de communiquer qui se concrétise en une pulsion de dire préverbale» ne doit pas nous laisser imaginer qu'intention et vouloir-dire sont nécessairement synonymes. Il faut comprendre ici le terme intention comme synonyme de celui de volonté.

(...)

On pourrait être tenté de considérer que le discours (langage oral, parole) est en fin de compte la face concrète, verbale, sonore, d'un message abstrait, non verbal, d'un vouloir dire. C'est vrai, mais il faut néanmoins formuler une réserve: il y a toujours dans le discours une part d'implicite, qui est fonction des connaissances que l'orateur présuppose chez son auditeur.

La compréhension du discours:

Toute la théorie sur l'interprétation et la traduction élaborée par Seleskovitch gravite autour d'une analyse minutieuse de la compréhension du discours, basée sur des exemples tirés de situations de communication réelles. Dans les conférences internationales, les orateurs se succèdent, abordant des sujets politiques, économiques, techniques ou scientifiques, que leurs auditeurs, délégués de même langue ou interprètes, sont supposés comprendre à la vitesse du débit oral, sans jamais disposer de la possibilité d'opérer un retour en arrière, alors que le lecteur a, lui, toujours loisir de le faire. C'est donc la situation idéale pour observer le jeu des mécanismes de compréhension, sans que rien ne le fausse. Pour Seleskovitch, toute la question était de savoir comment l'auditeur saisit le «vouloir-dire» de l'orateur, ce vouloir-dire qui a été le catalyseur de l'acte de parole. Comment le flot d'impulsions sonores qui vient frapper son tympan peut-il être assimilé pour arriver en quelques secondes à déclencher chez l'auditeur la réaction de compréhension escomptée par l'orateur, réaction - en parole ou en action - qui viendra éventuellement modifier en retour le vouloir-dire de cet orateur et nourrir son acte de parole ?

Nous venons de reprendre l'analyse que Seleskovitch a faite de l'acte de parole et nous avons vu qu'il y fallait:

- un individu doué de pensée, confronté à un interlocuteur dans une situation donnée,
- un «vouloir-dire» qui se dégage de la pensée de cet individu, une volonté de faire passer un message à l'interlocuteur,
- une langue comme instrument de la réalisation verbale du vouloir-dire.

C'est de la rencontre de ces trois facteurs, un individu dans une situation donnée, une volonté et un instrument, que Seleskovitch fait naître l'acte de parole. L'acte de compréhension que nous allons étudier maintenant se présente comme l'image-miroir de ce premier processus. Pour que la compréhension ait lieu, il faut:

- un individu doué de pensée et qui partage une même situation de communication avec l'orateur ou du moins qui peut avoir connaissance des déterminants de cette situation, s'il s'agit d'un discours enregistré,
 - un état de conscience correspondant au vouloir dire de l'orateur, c'est ce que Seleskovitch appelle le sens (cet état de conscience est en général plus net, plus circonscrit que le vouloir dire pré-verbal),
 - une langue comme instrument de la perception linguistique du message.
- (...)

La compréhension:

Dès la première publication, *L'interprète dans les conférences internationales*, en 1968, Seleskovitch accorde une importance capitale au processus de compréhension. La compréhension étudiée est bien sûr celle de l'interprète, mais nous pouvons pour le moment faire abstraction de cette spécificité, car nous savons que si la compréhension de l'interprète diffère essentiellement de celle de l'auditeur normal par l'attention sans faille qui la sous-tend, sa nature profonde n'est pas différente, il s'agit en fait d'une compréhension modèle. Cette compréhension est définie comme la «réduction de l'information au sens», la réduction du «langage au sens qu'il véhicule». Le terme «réduction» n'est sans doute pas très heureux car il évoque pour le lecteur non averti une idée de perte, ce qui ne correspond pas au vouloir-dire de Seleskovitch. Le sens correspond bien à la totalité du contenu informatif du discours, une fois dégagé de sa gangue verbale. Nous retrouvons au passage les termes de «langage» (oral), d'«information» ou encore de «message», qui sont les précurseurs de notions de discours ou de vouloir-dire. Seleskovitch a déjà conscience de la profondeur de cette notion de compréhension et des différentes strates qui s'y superposent:

«Mais le terme de compréhension est ambigu ; il recouvre des réalités diverses: on peut ainsi «comprendre» tous les mots d'un message sans comprendre son sens et inversement comprendre un message sans en avoir compris tous les mots.»

Elle distingue donc deux niveaux: compréhension de la langue et compréhension du sens.

Les connaissances:

Pour pouvoir s'accomplir, la compréhension nécessite le recours à une panoplie d'instruments que Seleskovitch classe en deux grands groupes: les connaissances linguistiques, qui permettront la compréhension de la langue et les connaissances thématiques qui permettront la compréhension du discours. Ces deux aspects ne sont pour le moment guère détaillés:

La compréhension «[...] implique la connaissance de la langue des interlocuteurs, mais aussi des éléments du sujet traité.»

«[...] il ne saurait y avoir de compréhension sans une certaine connaissance de la matière traitée.»

«Pour tout homme, quotidiennement, la compréhension est assujettie à deux ordres de connaissances: la connaissance des mots et la connaissance des choses.»

Et lorsqu'elle reprend l'idée sous une forme apparemment encore plus générale:

«Lorsque nous disons qu'analyser pour comprendre c'est rattacher l'information perçue à des connaissances antérieures, nous entendons par connaissances toutes choses vues même si leur acquisition date de la minute précédente.»

Il s'y ajoute en fait une constatation supplémentaire: le stock de connaissances auquel l'auditeur fait appel au cours d'un processus de compréhension n'est jamais un ensemble fermé,

il est au contraire en constante évolution car, au fur et à mesure que la compréhension du discours se fait, le compris, le sens assimilé, se transforme en connaissances emmagasinées. Il y a donc une perpétuelle interaction entre connaissance et compréhension.
(...)

Le sens:

A l'aide de ses connaissances le sujet doit donc, nous l'avons vu, arriver à transformer au cours de l'acte de compréhension la chaîne verbale perçue en un «sens».
(...)

Seleskovitch constate que la plupart des mots sont polysémiques au niveau de la langue, c'est-à-dire qu'un même signifiant peut se rattacher à différents signifiés. Mais surtout elle est frappée par le fait que sertis dans un discours, les mots perdent subitement leur caractère polysémique, pour n'imposer à l'esprit plus qu'une seule signification et que les significations des mots d'un discours se fondent instantanément en un sens qui n'est pas égal à la somme des significations.
(...)

«Ainsi, selon ces définitions, les significations relèvent du dictionnaire, alors que le sens ne peut pas faire l'objet d'une analyse grammaticale mais seulement d'une exégèse.»

Elle sort ainsi résolument du champ d'observation de la langue car il ne suffit pas à rendre compte de l'émergence du sens quel que soit le degré d'approfondissement de l'analyse linguistique:

«Il fallait donc sortir de la langue [...] sans s'arrêter à la notion de structure profonde qui ne va pas au-delà des significations linguistiques [...]»
(...)

Le «vouloir dire» c'est le sens que porte en lui l'orateur lorsqu'il prend la parole. Le «compris», c'est au contraire le sens que l'auditeur dégage des paroles entendues:

«Pour l'orateur qui s'exprime spontanément, il n'y a pas de «dire», mais seulement un «vouloir dire»; pour l'auditeur, il n'y a pas de dit, mais seulement un «compris».
(...)

«Le sens est chose éminemment subjective.»

«[...] il faut souligner que toute expression est subjective [...] Ce caractère subjectif de l'expression est normal et même inéluctable [...] A l'inverse, il est tout aussi normal que toute appréhension d'un sens soit subjective [...]»

Mais c'est à cette action du sujet que se limite la subjectivité du sens et il ne faudrait surtout pas en conclure que le sens est pour Seleskovitch une entité qui varierait avec la personnalité de chacun et qui serait donc incommunicable dans sa totalité. En effet si le sens est subjectif dans sa genèse, dans son émergence, il est objectif dans son essence:

«[...] le sens qui s'attache naturellement et spontanément aux manifestations sensibles des paroles individuelles s'y attache de la même façon pour tous ceux à qui s'adressent ces paroles [...] s'il est immatériel, le sens est néanmoins objectif, [...] individuel et inédit il est néanmoins ontologique car interprété de la même façon par tous.»

Cette affirmation paraîtra sans doute bien catégorique à tous ceux qui travaillent sur des textes littéraires ou philosophiques ardues auxquels on a pu prêter, d'exégèse en exégèse, des sens souvent assez différents. Et ils pourraient être tentés d'objecter que Seleskovitch a dans l'esprit, quand elle parle d'objectivité du sens, l'interprétation de textes de conférence ou la traduction d'articles de journaux, et que, dans ces deux cas, le discours et le texte sont vecteurs d'un sens qui se construit par rapport aux déterminants d'une situation bien concrète, que les interlocuteurs tout comme l'interprète ou le traducteur ont présents à l'esprit. Ils pourraient considérer

qu'il est plus difficile de parler d'objectivité du sens lorsqu'il s'agit d'interpréter les grands hymnes de Hölderlin... Ils évoqueraient la profondeur du fossé spatial, temporel, culturel qui nous sépare d'Hölderlin, le caractère symbolique du propos, qu'ils opposeraient au «pragmatisme» des textes de conférence. Mais il ne faut pas conclure de la plus grande difficulté à dégager un sens à sa non-objectivité! Il est certes plus difficile de dégager le sens d'un poème d'Hölderlin ou de René Char que d'un discours de Margaret Thatcher, et le travail d'exégèse n'est sans doute pas encore achevé mais il n'en reste pas moins que ce sens a une entité objective. (...)

Ce sens, né d'une double réduction, dépasse pourtant à la fois la langue et la pensée dont il est issu. Il dépasse la pensée dans la mesure où, par un effet de cybernétique, il la précise au fur et à mesure qu'il l'exprime. Quant à l'autre aspect, Seleskovitch a clairement et à de multiples reprises exposé comment le sens dépassait la somme des significations des mots d'un discours: «L'appréhension du sens c'est [...] le lien qui s'établit entre les engrammes de la connaissance linguistique (grâce auxquels les significations linguistiques sont reconnues sous les paroles entendues) et les engrammes non verbaux de la connaissance tout court.»

La compréhension du sens par l'auditeur dépend même très largement de la présence ou de l'absence de ces engrammes non verbaux. Si celui-ci ne dispose pas des connaissances nécessaires, il ne pourra pas appréhender le vouloir-dire de l'orateur et ne dépassera pas le stade de l'appréhension des significations linguistiques. Celles-ci ne pouvant pas être assimilées en un sens ne laisseront guère de traces dans la mémoire de l'auditeur:

«[...] le sens transmis par la parole n'est pas fonction uniquement du code utilisé (la langue), ni du seul vouloir-dire de l'orateur, mais fonction aussi des connaissances préengrammées chez l'auditeur et, par conséquent, de son «interprétation» de la parole entendue.»

La terminologie utilisée ici reprend à l'évidence l'opposition constatée dans *L'interprète dans les conférences internationales* entre «connaissances des mots» et «connaissances des choses» et témoigne de l'influence de Barbizet, spécialiste de la rééducation de la mémoire et du langage avec lequel Seleskovitch travaillait alors. Pendant quelques années, Barbizet, en tant que spécialiste des mécanismes cérébraux, Pergnier, en tant que spécialiste du fonctionnement de la langue et Seleskovitch et Lederer en tant que spécialistes de la traduction ont travaillé ensemble au sein du G.E.L. (Groupe d'Etude du Langage) de l'Université de Paris XII. La découverte des configurations neuronales et des métacircuits qui s'y constituent pour mémoriser toutes nos connaissances venait étayer les constatations qu'avaient faites Seleskovitch et Lederer en analysant les mécanismes de la traduction. Barbizet avait pu établir que si l'organisation anatomique des neurones en aires spécialisées dans le cerveau était génétique, l'organisation de ces neurones en méta-circuits, i.e. en réseaux fonctionnels, est elle «acquise et caractéristique de chaque individu». Il avait pu établir trois niveaux d'organisation, correspondant à des localisations différentes: conduites opératoires, conduites verbales et activité idéique. Mais surtout il avait apporté la preuve de l'interaction constante de nos connaissances:

«Bien que spécifique dans son fonctionnement, un méta-circuit n'existe jamais à l'état isolé, mais il contracte de nombreux rapports fonctionnels avec d'autres. Ces contacts, ces points de jonction, sont acquis lors du développement de nouveaux circuits. En effet, lorsqu'un sujet vit une situation nouvelle il la rapproche toujours d'une ou plusieurs situations antérieurement vécues et il caractérise cette nouvelle situation en fonction de ses connaissances anciennes. Ainsi la topographie d'un nouveau pattern dépend étroitement des méta-circuits déjà engrammés lors des précédentes expériences dans la mesure où ceux-ci sont le support de connaissances servant de référence au nouveau comportement.»

Dans son domaine, Seleskovitch pouvait maintenant affirmer en s'appuyant sur ces recherches en neuro-physiologie :

«Si l'on sait la complexité et le nombre infini des connexions que peuvent réaliser entre elles dans l'écorce du cerveau humain dix milliards de cellules nerveuses dont chacune a de mille à dix mille connexions, on voit qu'il n'est pas pensable que le langage fonctionne en isolant la connaissance de la langue de toutes les autres connaissances et expériences [...] Contrairement à la conviction naïve largement répandue, nous ne recevons pas du français lorsqu'on nous parle français; nous ne recevons que les sons organisés de cette langue, auxquels nous attribuons un univers plus vaste et d'origine plus variée que les seuls concepts que nous devons à notre compétence linguistique.»

L'analyse du processus d'intégration des connaissances linguistiques et des compléments cognitifs dans l'élaboration du sens :

Les rapports de l'implicite et de l'explicite :

Seleskovitch ne pouvait avoir poussé aussi loin l'analyse du rôle des compléments cognitifs dans la compréhension du sens sans avoir analysé également leur fonction dans l'élaboration du discours, au moment où un sujet pensant actualise le vouloir-dire qui émerge d'une nébuleuse idéique. Cette fonction est double : d'une part, les pensées que nous pouvons avoir sur un sujet donné sont nécessairement fonction de l'ensemble des connaissances que nous avons préalablement engrammées dans ce domaine. Ainsi un chercheur en microbiologie ne pensera-t-il pas au virus du SIDA de la même façon qu'un quidam qui n'associera à cette notion qu'une idée de danger mortel. D'autre part; au moment où l'orateur formule son vouloir-dire en un discours, il présuppose chez ses auditeurs un certain nombre de compléments cognitifs et il module son discours en fonction de la présence ou de l'absence des compléments cognitifs supposés. Ainsi le chercheur en microbiologie qui fait une conférence sur le virus HIV sera obligé, s'il s'adresse à un public de non-spécialistes, d'étayer le message qu'il veut faire passer par des informations complémentaires sur la nature du virus, le fonctionnement du système immunitaire de l'homme et les principes de l'épidémiologie, pour que l'auditoire soit à même d'assimiler son vouloir-dire, il sera tenu d'explicitier son discours. Par contre, s'il s'adresse à un public de spécialistes, il pourra présupposer que ceux-ci ont préalablement engrammé les connaissances nécessaires à la compréhension de son vouloir-dire et son discours aura un niveau de technicité nettement plus élevé. Bon nombre d'informations reposeront sur un savoir partagé qui restera donc implicite. Au fur et à mesure que le discours se déroule, la part de l'implicite va croissant, puisque l'orateur peut supposer que toute information communiquée à ses auditeurs a été comprise, a donc été engrammée dans sa mémoire cognitive à moyen terme, et sera automatiquement appelée pour permettre l'émergence du sens dans la suite du discours :

«Les discours sont toujours elliptiques, faits de langue en partie seulement, évoquant plus de cognitif qu'ils n'en expriment. Chaque parole dit d'emblée plus qu'elle n'exprime; plus elle se déroule, plus l'explicite diminue au profit de l'implicite, tandis que se crée chez l'auditeur une masse cognitive qui subsiste alors même que les mots qui l'ont matérialisée s'évanouissent.» Mais pour Seleskovitch, ce premier rapport entre explicite et implicite se double d'un second rapport, situé cette fois au niveau de l'instrument de la langue. Revenons un instant sur ce que nous avons dit de la langue au chapitre I, 3. 2.. Nous avons vu que la langue ne désignait jamais la totalité de l'image mentale d'un référent mais seulement un de ses aspects. C'est ce que Seleskovitch avait appelé le «keyhole principle». Cela revient à dire que la langue n'explicite toujours qu'une partie de l'image mentale et que pourtant les utilisateurs de la langue qu'ils soient orateurs ou auditeurs saisissent la totalité.

«A ce premier rapport explicite / implicite se superpose le rapport explicite / implicite créé par chacune des langues et différent dans chacune d'elles [...] chaque langue n'explicite qu'une partie du tout qu'elle désigne et ces explicites ne se recouvrent pas [...]»

Ducrot relève plusieurs types d'implicite dans la langue: «l'implicite de l'énoncé» et «l'implicite fondé sur l'énonciation». Le premier est courant dans les messages publicitaires: «Un pastis, sinon rien!» implique que toutes les autres boissons seraient moins bonnes. Le deuxième est un sous-entendu possible: «Oh! Mais il est déjà huit heures!» peut vouloir dire, «il est temps que vous partiez». Ces deux implicites sont introduits «toujours de l'extérieur, aux moyens de procédés étrangers à la langue proprement dite, et qui tiennent seulement à l'habileté avec laquelle on l'utilise». Il les qualifie de discursifs et considère que ces allusions ou intentions cachées surajoutent à une signification qu'il appelle littérale une signification implicite. A ces deux formes d'implicite vient s'ajouter un implicite de la présupposition. Ainsi lorsqu'on dit: «Pierre se doute que Jacques est venu», cela implique que Jacques est effectivement venu. (...)

Mais Ducrot n'a pas discerné le véritable implicite de la langue qu'ont si bien cerné Seleskovitch et Lederer et qui permet en plus de comprendre la possibilité de la communication multilingue: la langue ne reflète qu'un aspect de l'image mentale du référent mais par un procédé de synecdoque. Lorsque un Allemand dit «Säugling» (celui qui tète) et un Français «nourrisson» (celui qui est nourri), ils désignent chacun un aspect d'une image mentale qui leur est commune et qui correspond à une même réalité. L'évocation de cet aspect permettant d'évoquer la totalité du concept, l'Allemand et le Français parlent bien de la même chose lorsqu'ils disent l'un «nourrisson», l'autre «Säugling». (...)

La théorie interprétative de la traduction

Lorsque Seleskovitch a entamé ses recherches, elle ne voulait élaborer, semble-t-il, qu'une théorie de l'interprétation, ne parler en somme que de ce qu'elle savait connaître à fond de par son expérience. Elle n'était, à ses débuts, pas tentée de remettre en cause les théories qui pouvaient exister sur la traduction, puisqu'elle partait de l'hypothèse que l'interprétation était, par nature, différente de la traduction. Cette impression qu'elle avait de parler d'«autre chose» ressort de la première définition par la négative de l'interprétation de conférence qu'elle donne au début de *L'interprète dans les conférences internationales*:

«[...] elle n'est pas traduction orale des mots [...]»

Puis dans une seconde période, elle a pris peu à peu conscience de ce que son analyse de l'interprétation lui permettait de dégager une théorie du langage, du discours. Le titre de son second ouvrage est révélateur: *Langage, langues et mémoire*, ou encore cette phrase, tirée d'un article paru pour la première fois en 1976, *De l'expérience aux concepts*:

«Il fallait [...] se servir du modèle de l'interprétation pour chercher à établir un schéma expliquant l'articulation du sens dans l'emploi de la langue.»

Et en même temps, une autre prise de conscience s'opérait: l'interprétation n'était pas fondamentalement différente de la traduction, au contraire, elle devait être la révélatrice des mécanismes fondamentaux de tout acte de traduction. Il s'agissait désormais:

«[...] d'expliquer comment l'interprétation simultanée peut servir de modèle simplifié à la fois pour une théorie de la traduction et pour une théorie du discours. L'interprétation simultanée en effet est le type de traduction à la fois le plus élémentaire et le plus transparent.»

C'est ainsi qu'en voulant initialement écrire une théorie de l'interprétation, Seleskovitch a développé, emboîtées les unes dans les autres comme des poupées russes, une théorie de la langue, une théorie du discours, une théorie du sens, une théorie de l'interprétation et une théorie de la traduction.

L'interprète et le traducteur dans la situation de communication :

Sur quoi s'exerce leur activité: le discours et le texte

L'observation du processus de l'interprétation a permis à Seleskovitch de partir d'une constatation essentielle: l'opération traduisante s'effectue non pas sur la langue mais sur le discours ou sur le texte. Cette affirmation qui, pour un interprète de conférence, est une évidence qui tombe sous le sens, représente pourtant une rupture totale avec certains grands courants de la linguistique. «L'hypothèse implicite posée par les théories linguistiques de la traduction» c'est, selon Seleskovitch, qu'«en ouvrant un livre ou un journal, en entendant un discours ou une conversation», on n'y trouve «que du français ou de l'anglais, de l'espagnol ou du chinois [...] que la seule connaissance que nous mettons en œuvre lorsque nous lisons ou écrivons, parlons ou entendons parler est la connaissance de la langue dans laquelle sont composés ces textes ou ces discours.»

Nous trouverons chez Pottier une illustration éclatante de cette hypothèse de départ:

«La production d'un message particulier, ou performance, est toujours la manifestation de la compétence, et ne lui ajoute rien, par définition. Toutes les possibilités de réalisation en performance sont inscrites dans la compétence. La performance ne crée pas: elle manifeste une utilisation spécifique des capacités de compétence.»

Les critiques de Seleskovitch visent tout particulièrement les différentes écoles structuralistes, qu'il s'agisse de l'école de Prague avec Jakobson ou Benveniste, de la grammaire générative d'un Chomsky ou de la glossématique de Hjelmslev. Tous:

«[...] n'ont pas su voir que pour étudier la traduction, il faut quitter le domaine des systèmes de signes articulés, le domaine de la compétence linguistique neutre d'un «native speaker», pour pénétrer dans celui de l'acte de communication qui est à la fois actualisation de la langue et expression d'une pensée individuelle, le domaine des messages dont la parole est le porteur et qui sont à la fois composés de langue et de contenus cognitifs qui ne s'attachent que fugitivement aux signes linguistiques.»

Nous pourrions multiplier ici les exemples montrant que chez tel ou tel des représentants du structuralisme la démarche adoptée est rigoureusement aux antipodes de celle de Seleskovitch. Elle met elle-même en cause Mounin, Jakobson et Chomsky. Mais on pourrait également citer Benveniste. Celui-ci considère en effet que la langue comporte, inscrites dans ses règles mêmes, les conditions de sa mise en fonctionnement, les indicatifs déictiques jouant sur ce point un rôle capital dans sa théorie:

«Nous tentons d'esquisser, à l'intérieur de la langue, les caractères formels de l'énonciation, à partir de la manifestation individuelle qu'elle actualise.»

Et même lorsqu'il distingue entre le niveau sémiotique et le niveau sémantique, il ne faut pas perdre de vue le fait qu'il situe les deux niveaux à l'intérieur même de la langue:

«La langue combine deux modes distincts de signification, que nous appelons le mode sémiotique d'une part, le mode sémantique de l'autre [...] La langue est le seul système dont la signification s'articule ainsi sur deux dimensions [...] Le privilège de la langue est de comporter à la fois la signification des signes et la signification de l'énonciation.»

En fait, (...) l'expérience de l'interprétation consécutive a certainement beaucoup apporté à Seleskovitch dans la mise au point de sa théorie. Elle a ainsi trouvé d'emblée un champ d'observation particulièrement révélateur. Par rapport à l'interprétation simultanée, la consécutive ne permet pas de s'imaginer que l'interprète procède par transcodage des mots, car le temps de latence entre l'audition des mots de l'original et la restitution dans l'autre langue est trop long. Et par rapport à la traduction écrite où l'on a trop tendance à ne plus voir que la forme figée du texte initial pour la comparer à sa traduction, le caractère dynamique de l'interprétation consécutive est tel qu'il n'est pas possible de confondre le processus avec son résultat.

(...)

Le discours sur lequel travaille l'interprète n'existe pas par le seul fait des mots qui le composent; il n'existe comme tel, il n'est *energeia* que dans l'acte par lequel l'orateur articule sa pensée dans les mots, ou dans l'acte par lequel l'interprète ou tout autre auditeur comprend les mots prononcés en les associant à des compléments cognitifs. C'est pour avoir compris la véritable nature du support sur lequel s'effectue l'acte d'interprétation que Seleskovitch a pu ensuite extrapoler ces conclusions à la traduction, car elle a compris qu'en dépit de son apparence inerte et figée, le texte écrit était fondamentalement de même nature que le discours. Le texte n'existe en tant que tel qu'à partir du moment où il est lu et là, il retrouve le dynamisme inhérent au discours. Ce qui existe sur les rayons de nos bibliothèques avant ou après la lecture ce ne sont que les produits d'un autre type d'*energeia*, (...) ce sont des livres faits de papier et couverts de caractères imprimés à l'encre:

«Le texte n'est statique que sur les rayons d'une bibliothèque; au moment de sa lecture, il retrouve le dynamisme qui a présidé à sa naissance par l'écriture. Le texte a un déroulement semblable à celui de la parole et sa traduction se situe dans le dynamisme de son appréhension.»

Une fois que l'on a bien compris que le discours est articulation de la pensée dans la langue; aussi bien au stade de son expression qu'au stade de sa compréhension, on comprend dès lors mieux les difficultés que rencontrent les interprètes lorsqu'ils doivent travailler sur des textes écrits et lus de façon mécanique et rapide par un orateur qui ne mérite plus son nom. Nous serions tentés de dire qu'un texte, qu'un discours, ne peut être compris qu'à la vitesse à laquelle il a été pensé. L'interprète, bien préparé et qui dispose donc des compléments cognitifs nécessaires à la compréhension du discours, suivra sans difficultés un orateur qui improvise. Dans ces cas en effet le discours se déroule au rythme de l'articulation de la pensée dans la langue, avec ces brefs temps de latence, pendant lesquels la pensée repose en elle-même puis rebondit en se précisant. L'interprète pourra à son tour reconstruire le sens auquel se réfère le discours car il disposera lui aussi de ces redondances et latences de l'oral qui permettront l'assimilation des perceptions enregistrées. Si par contre l'orateur se contente de relire mécaniquement un texte qu'il a patiemment et longuement rédigé au préalable et qu'il a donc densifié progressivement dans un travail de rédaction qui pousse nécessairement à éliminer les redondances, l'interprète va très vite se trouver submergé sous un flot d'impulsions sonores qui ne mériteront plus le nom de discours puisque leur débit ne correspondra plus au rythme d'une pensée qui se précise en s'actualisant, mais seulement à un enchaînement mécanique de phonèmes. (...)

Phénoménologie du processus interprétatif:

En ce qui concerne la découverte d'une œuvre par traduction interposée, les trois sommets du grand triangle de la communication multilingue seront occupés par l'auteur, le traducteur et le lecteur de la traduction. Le triangle de l'auteur sera composé de l'assimilation d'un vécu et de connaissances. Du travail de sa pensée sur ce savoir (et de son imaginaire) naît dans un acte d'expression une œuvre. Le traducteur fait sien le sens de cette œuvre par une lecture analytique attentive et en mobilisant tout le savoir pertinent nécessaire puis il le réexprime dans une autre langue. Le lecteur de la traduction appréhende un sens dont il nourrit sa propre pensée ce qui suscite chez lui une réaction. Il faut toutefois rester prudent dans l'assimilation de la traduction à l'interprétation. Ce qui est comparable pour Seleskovitch, c'est uniquement le principe initial de l'assimilation du sens par le traducteur. Le travail du traducteur comporte ensuite des étapes différentes de celui de l'interprète, ce qui fait que:

«[...] il ne saurait être question de juger l'interprétation selon les critères de la traduction ou inversement; ce serait vouloir réduire l'une à l'autre au mépris de leur raison d'être à chacune.» (...)

Absence de polysémie et d'ambiguïté:

La théorie interprétative de la compréhension du discours que nous venons d'évoquer permet de poser d'emblée la différence entre la traduction des langues et la traduction des textes. Ni l'interprète, ni le traducteur ne sont en effet jamais confrontés aux problèmes de la polysémie et de l'ambiguïté, si souvent évoqués dans les écrits actuels sur la traduction. (Seleskovitch utilise ces termes conformément à l'usage courant: les mots sont dits polysémiques et les phrases sont dites ambiguës, lorsqu'ils/elles ont plusieurs significations possibles). Dans *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, Seleskovitch distingue entre deux aspects de la polysémie: la polyvalence qui concerne les «mots à acceptions multiples» et la polysémie à proprement parler pour les «mots qui n'ont qu'une acception mais qui contiennent plusieurs traits de signification». Ces phénomènes de polysémie et d'ambiguïté ne se produisent qu'au niveau de ce qu'elle appelle désormais la parole (mise en œuvre de la langue en dehors de toute situation de communication) et non dans le discours. Ils constituent un véritable problème pour la traduction assistée par ordinateur, car l'ordinateur ne peut travailler que sur la langue et pour les linguistes qui font porter leurs efforts sur l'analyse de la structure et du fonctionnement des langues. Si nous construisons, en puisant dans notre compétence linguistique, sans intention de communiquer quoi que ce soit à quiconque, la phrase: «Passe-moi une bougie!» le mot bougie est polysémique et rien ne permet de dire s'il s'agit d'une chandelle de stéarine ou d'un appareil d'allumage électrique pour moteur à explosion. La phrase «The chickens are ready to eat» est ambiguë car nul ne peut opter à partir de la seule signification de la phrase: «Les poulets sont (cuits) à point» ou plutôt pour «on peut maintenant donner à manger aux poules (poulets)».

Par contre, dans le discours ou dans le texte, le problème de l'ambiguïté s'évanouit car la compréhension ne s'arrête pas aux significations linguistiques. Nous avons vu que, dans l'acte de compréhension, les mots du discours ne sont pas perçus isolément, sauf cas exceptionnel où le discours n'est plus adressé à un interlocuteur (par exemple les quelques mots d'une conversation, surpris dans l'autobus, les paroles sortant du téléviseur ouvert en permanence, les interventions peu intéressantes à des colloques...).

(...)

C'est la nature même de l'opération de compréhension qui fait que l'ambiguïté n'a aucune chance de se manifester dans le discours. Nous retrouvons cette même idée dans un article intitulé *L'enseignement de l'interprétation*:

«[...] le traducteur humain se rit des difficultés de la machine car la situation qu'évoquent les mots lui fait comprendre ce que les faits de langue ne suffisent pas à éclaircir. Bulb peut vouloir dire oignon ou ampoule; l'interprète qui s'attacherait au seul contenu sémantique des signes pourrait hésiter. Or dans un contexte donné les deux concepts qui s'attachent à bulb ne se présentent jamais ensemble; l'interprète qui suit le sens n'en entend jamais qu'un. L'esprit humain ne lève pas plus la polysémie qu'il ne dissipe les ambiguïtés; le contexte verbal, la situation ambiante, les connaissances extralinguistiques font qu'il est rare que l'on attribue plusieurs significations à un même énoncé (à moins que celui-ci ne vise délibérément le jeu de mots).» (...)

Traduction interprétative et transcodage: «la brioche et les raisins»:

Nous avons beaucoup insisté jusque-là sur le processus de la traduction interprétative. Laissons à Seleskovitch le soin de résumer sa conception:

«Pour le promoteur de la conception interprétative de la traduction que je suis, traduire signifie transmettre le sens des messages que contient un texte et non convertir en une autre langue, la langue dans laquelle il est formulé.»

Pour essentiel que puisse être ce principe de compréhension et de réexpression du sens du message dans sa conception, Seleskovitch n'en a pas moins analysé avec attention un autre aspect du processus de traduction: le transcodage. Si l'on songe à sa définition du transcodage: «J'appelle transcodage la traduction des langues.» on peut être surpris de cet intérêt dans une théorie qui souligne toujours qu'elle travaille sur le discours et non sur la langue. Seleskovitch a d'ailleurs fait elle-même remarquer le caractère antithétique de ces deux processus:

«In theory, code switching and interpretation are poles apart».

Et pourtant, dans son analyse phénoménologique de la traduction, elle nous apporte la preuve de la cohabitation de ces frères ennemis:

«[...] toute traduction est un mélange de réexpression cohérente du contenu du texte et de transcodage de certains de ses éléments.»

Cette cohabitation lui a d'ailleurs inspiré l'une de ses métaphores les plus réussies et qui a déjà fait bien de l'usage à des générations d'étudiants:

«Je dis aux étudiants qu'en entendant le discours j'ai l'impression de faire une brioche aux raisins: je triture, je malaxe, j'amalgame les ingrédients du discours comme je ferais des ingrédients de la pâte; mais les raisins secs que j'ajoute à la pâte résistent au malaxage comme à la cuisson et se retrouvent sous une forme identifiable dans le produit fini: de même se retrouvent dans l'autre langue les mots dont le discours ne modifie pas l'identité significative qui est la leur hors contexte.»

Nous avons déjà longuement examiné le processus de fabrication de la pâte, nous savons comment se constitue le sens au cours de l'acte de compréhension, nous savons que c'est ce sens déverbalisé qui est réexprimé dans un acte de parole qui fait usage d'un autre code linguistique. Il nous reste à étudier de très près la nature des raisins et la façon dont ils traversent le pétrissage et la cuisson de la pâte.

Comme nous l'avons déjà remarqué précédemment, la terminologie de Seleskovitch a évolué sur ses vingt années de recherche avec la précision croissante de sa pensée et le terme de transcodage n'échappe pas à la règle: il n'apparaît guère avant *Langage, langues et mémoire* en 1975, si ce n'est sous la forme de son correspondant allemand (*Umkodieren*) dans un article de 1974. (...)

Mais il ne faut pas conclure de l'absence du terme à l'absence totale de la notion dans les travaux antérieurs. Au contraire dans *L'interprète dans les conférences internationales*, Seleskovitch est très préoccupée par le problème de la traduction des mots, de la langue, bien qu'elle ait déjà affirmé très clairement, comme nous l'avons vu précédemment, que l'interprétation n'était pas simple passage d'un code linguistique à l'autre.

L'impasse des mots traduisibles et des mots contextuels:

Dans *L'interprète dans les conférences internationales* Seleskovitch a voulu, nous semble-t-il, en finir avec les sempiternelles discussions sur le caractère prétendument intraduisible de certains mots, discussions dont Mounin se fait encore très largement l'écho dans *Problèmes théoriques de la traduction*. Au lieu de contester l'argumentation sur l'intraduisibilité des mots, Seleskovitch reprend en quelque sorte la balle au bond, poussant l'argument jusqu'au paradoxal pour mieux le dépasser ensuite:

«Il existe des mots qui possèdent à coup sûr une correspondance dans une autre langue, comme il existe des mots «intraduisibles». C'est là une banalité pour une fois exacte, à une différence près avec ce que l'on croit en général: les mots «intraduisibles» sont la règle et ce sont les mots qui possèdent en tout état de cause un équivalent qui sont l'exception [...] Nul besoin d'aller chercher des mots comme «Gemüt» et «Schadenfreude» pour affirmer que certains mots sont intraduisibles. Pour nous la quasi-totalité des mots est intraduisible, si l'on entend par

«traductibilité» la capacité qu'aurait un mot de se substituer, sans risque d'erreur et dans tous les contextes, à un mot d'une autre langue.»

(...)

Il nous faut remarquer au passage qu'en 1968, Seleskovitch ne fait pas encore de différence entre correspondance et équivalence qu'elle emploie indifféremment l'un pour l'autre. Par contre, elle tente d'introduire à cette époque une distinction entre ce que l'on peut traduire et ce que l'on peut exprimer :

«[...] nous ferons la distinction entre deux notions souvent confondues lorsqu'on parle de mots «intraduisibles»: celle de traduire dans le sens de passer d'une langue à l'autre en mettant un mot à la place de l'autre, et celle d'exprimer la même chose dans les deux langues.»

Elle traite brièvement le cas des mots qui ne peuvent être ni traduits, ni réexprimés tout simplement parce qu'ils correspondent à des objets ou à des notions qui n'existent pas ou pas encore dans la civilisation de la langue d'arrivée. Dans ce cas la solution est simple et appliquée avec succès depuis des millénaires dans toutes les traductions: on recourt à l'emprunt ou à la création néologique :

«Dans ce cas il ne s'agit plus de traduire ou de réexprimer mais d'introduire une notion nouvelle dans un patrimoine culturel existant, d'enrichir les concepts en fournissant des explications, avant d'enrichir la langue en apportant un mot: on conserve le mot étranger comme on l'a fait pour l'«isba» des romans russes ou pour le «software» des ensembles électroniques ou bien l'on crée un mot nouveau comme on l'a fait pour «cybernétique», ou une acception nouvelle comme «satellite» qui a vite perdu son épithète d'«artificiel».

Et l'introduction du terme nouveau doit nécessairement s'accompagner d'une explication, car l'emprunt révèle toujours un décalage entre l'expérience et les connaissances des destinataires de l'original et de la traduction, ce décalage pouvant d'ailleurs tout aussi bien survenir dans une situation d'interlocution monolingue, comme le rappelle Donovan :

«La traduction, pas plus que le dialogue monolingue, ne peut surmonter le décalage d'expérience et de sensibilité qui existe entre deux interlocuteurs. Il est aisé d'imaginer à quel point les Hopis d'Amérique auraient, par exemple du mal à comprendre le concept de «pointage» dans une usine, non pas parce que leur langue ne possède pas de mot pour ce concept ou parce qu'elle est fondée sur une analyse du temps autre que la nôtre, mais parce que la chose désignée reste étrangère à la culture hopi. La difficulté éventuelle de traduction ne résulte pas de la différence linguistique, mais de l'écart culturel entre les deux communautés linguistiques. On peut toutefois envisager une «traduction», à condition d'admettre qu'elle devra être très explicite.»

Mais qu'entend Seleskovitch exactement par des mots que l'on peut traduire «en mettant un mot à la place de l'autre»? Elle désigne ainsi les mots qui sont traduisibles «étymologiquement», (...). Il s'agirait de mots désignant des référents d'une importance fondamentale dans l'expérience humaine ou qui se manifestent de façon unique dans la nature et qui auraient donc à ce titre des équivalents dans toutes les langues. (Elle cite en exemple «soleil», «père», «amour», «mort»). L'hypothèse est plus que contestable. A ce stade du développement de sa réflexion, Seleskovitch ne fait pas de différence précise entre le signifiant, son signifié i.e. le concept linguistique, la réalité et sa représentation mentale i.e. les concepts. Si un terme devait être traduisible, de la façon dont elle l'entend à cette époque, il faudrait que le référent, l'image mentale du référent et le signifié soient parfaitement superposables. Or elle établira elle-même très vite que les découpages que font les langues de la réalité sont très différents, même pour des éléments essentiels de la réalité. (...)

D'autre part cette notion de mots traduisibles ayant des équivalents dans toutes les langues ne résiste pas non plus aux critères appliqués par Seleskovitch elle-même à cette époque :

«Bread» est-il vraiment l'équivalent de «pain»? «Bread» pour l'Américain c'est une matière spongieuse, coupée en tranches et enveloppée de cellophane; pour le Français, le pain c'est une longue baguette croustillante et dorée [...]

Dans le même esprit, nous serions tentée de demander si le soleil est bien la même chose pour un esquimo qui, pendant une partie de l'année seulement voit un astre pâle décrire une courbe molle au-dessus de l'horizon en diffusant de la lumière vingt-quatre heures sur vingt-quatre et pour un Africain, qui identifie le soleil à une pluie de feu qui tombe du ciel et contre laquelle il convient de se protéger. De même la notion de faim n'est certainement pas la même chez un enfant occidental en manque de sucreries et chez un enfant éthiopien. Mais si la question n'avait pas été soulevée par Seleskovitch elle-même avec l'exemple du pain, nous dirions que ce débat est oiseux car l'Esquimo et l'Africain n'hésiteront pas à désigner par soleil leurs expériences différentes de l'astre du jour pas plus que le Français en vacances aux USA n'hésitera à dire qu'il achète du pain en mettant dans son caddy un parallélépipède de matière spongieuse sous cellophane. Il y a là tout le problème des rapports entre signification et désignation, entre réalité, concept (i.e. représentation mentale individuelle) et concept linguistique. Nous ne connaissons la réalité que par les représentations que nous en avons et donc le mot «soleil» ne désigne pas directement l'étoile autour de laquelle gravite notre planète, la désignation passe par l'intermédiaire de la représentation mentale que nous avons du soleil (soleil implacable ou lumière du Groenland). Aristote avait déjà établi ce rapport médiatisé des signes à la réalité dans *De Interpretatio*. (...)

Seleskovitch parle dans ce cas de mots contextuels, mais précise qu'il n'y a pas étanchéité entre les catégories de mots traduisibles et contextuels. Ainsi les chiffres qui sont traduisibles par excellence puisqu'il y a une parfaite correspondance entre le référent et les signifiés des différentes langues, peuvent dans certaines circonstances devenir contextuels. Seleskovitch cite l'exemple des «quinze jours» en français qui se traduisent par «vierzehn Tage» en allemand. On pourrait également citer la signification attachée au chiffre 13 dans certains pays occidentaux (signification de malheur) qui se traduirait dans certains pays asiatiques par le chiffre 4.

Traduction littérale (ou traduction réflexe) et traduction réfléchie:

Même si nous considérons que l'explication fournie par Seleskovitch sur la nature des raisins n'est pas tout à fait exacte, il n'en reste pas moins que c'était un acquis important que de dissocier très clairement les termes transcodables du reste du discours, de ne pas confondre traduction et transcodage:

«Le transcodage, applicable à certains éléments des textes, est important en traduction, il n'est pas la traduction.»

Chaque fois qu'un mot du discours est traduit de façon intempestive par un correspondant possible en langue sans tenir compte de la fusion des mots du discours en un sens, l'interprétation ou la traduction risquent de perdre une part d'intelligibilité. Seleskovitch appelle «littérale» la traduction qui s'effectue au niveau de la langue ou, au plus, de la parole, comme mise en œuvre de la langue au lieu de s'effectuer au niveau du discours. (...)

Pour résumer, on peut dire qu'il y a dans l'assimilation du sens deux opérations qui sont emboîtées l'une dans l'autre: celle qui se fait grâce aux connaissances linguistiques et qui aboutit à la création d'un contexte verbal et celle qui partant du contexte verbal lui applique les connaissances extra-linguistiques du bagage cognitif et du contexte cognitif. Nous avons vu que ces deux opérations n'étaient pas indépendantes mais au contraire étroitement interdépendantes et que la compréhension s'effectuait par un va-et-vient rapide entre ces deux opérations. Mais ces deux opérations peuvent être effectuées soit au niveau réflexe soit au niveau conscient. Le travail est réflexe lorsque le caractère inédit du contexte verbal ou du sens se li-

mite à une combinaison nouvelle d'éléments préalablement engrammés. Il devient conscient dès que surgit un élément cognitif non encore engrammé. (...)

Equivalences et correspondances:

La recherche d'une «équivalence» entre original et traduction a toujours été l'objectif du traducteur, encore faut-il s'entendre sur la nature de cette équivalence. (...)

«J'ai très vite constaté qu'il n'existait pas, la plupart du temps, d'équivalences préétablies entre les langues pour exprimer les sens qui se dégagent des discours, ou plutôt que les équivalences préétablies en langue ne conviennent pas comme équivalences de sens, et que le discours est tout autant une création constante que l'explication des significations de la langue.» (...) si on doit considérer comme traduisibles «les mots qui possèdent à coup sûr une correspondance dans une autre langue», alors la plupart des mots sont intraduisibles, ils n'ont pas de réelle équivalence en langue. Pour nous en convaincre, il suffit d'ouvrir le dictionnaire bilingue au hasard. Voici ce que propose le dictionnaire bilingue français-allemand de Sachs et Villatte: «Kern»: noyau, pépin, amande, cœur, puis des expressions diverses telles que «der Kern der Sache»: le vif du sujet, «des Pudels Kern»: le fin mot de l'affaire. Nous constatons que le terme allemand a un champ sémantique très large, plus large serait-on tenté de dire que celui de ces correspondants français. Mais est-ce bien vrai? Vérifions maintenant les équivalents proposés pour l'un des termes français. «Cœur»: Herz, Gefühl, Gemüt, Mut etc. et d'innombrables expressions: «par cœur»: auswendig, «loin des yeux, loin du cœur»: aus den Augen aus dem Sinn; «faire à contre cœur»: widerwillig machen, «cœur d'un arbre»: Kern etc. Nous constatons que le champ sémantique du terme français est lui aussi très vaste, mais qu'il n'est nullement superposable au champ sémantique du terme allemand. Nous tenons là l'une des premières causes qui permet à Seleskovitch de pousser le paradoxe jusqu'à l'intraduisibilité de la majorité des mots. La plupart des mots sont en effet polysémiques en langue, et correspondent à un champ sémantique vaste qui regroupe plusieurs significations virtuelles possibles. Mais comme les langues ne découpent pas le designatum de la même façon, la probabilité pour que deux champs sémantiques soient identiques est extrêmement faible. (...)

Certains auteurs comme Mounin ont également parlé d'intraduisibilité lorsqu'apparaissait un «vide lexical». Nous avons déjà parlé précédemment du cas où le terme correspondant n'existe pas simplement parce que le concept n'a pas encore été formé dans cette société.

Nous avons vu que dans ce cas, l'emprunt résolvait aisément la difficulté. Les autres exemples de vides lexicaux tiennent en général à une non-correspondance dans la distribution syntaxique. Reprenons l'exemple cité par Seleskovitch: «Can you give me a lift?» Il n'y a vide lexical que si l'on veut absolument trouver en français un substantif correspondant à «lift». L'expression peut par contre dans sa totalité avoir plusieurs équivalences possibles: «Tu es en voiture?» - «Tu peux me déposer quelque part?» - «Vous êtes motorisé?»

Il est donc possible de conclure à une certaine correspondance des mots ou des expressions figées en langue, en dépit des trois limites que nous venons de souligner: la correspondance en langue est souvent limitée à une acception du champ sémantique, elle est purement sémantique et ne couvre pas toujours la motivation, elle ne garantit pas toujours que l'on ait un nom pour un nom ou un verbe pour un verbe.

Mais il ne faut pas perdre de vue que ces correspondances en langue se situent obligatoirement aux niveaux de la seule virtualité de l'expression et sont empreintes du caractère statique propre à la langue qui n'est, rappelons le, que le «dépôt sédimentaire des innombrables usages de la parole». Pour Seleskovitch, l'établissement de ces équivalences n'a encore rien à voir avec la traduction:

«De façon générale, on a tendance à penser qu'une fois établie l'équivalence de signification - et c'est loin d'être toujours facile - la traduction est faite. Elle est faite au niveau de la langue, elle ne l'est pas au niveau du texte ou du discours [...]»

Nous pouvons ainsi mesurer la distance qui la sépare de la linguistique contrastive et d'ouvrages tels que la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* de Vinay et Darbelnet. Ceux-ci ont accompli un travail certes remarquable en établissant une taxinomie des équivalences du français et de l'anglais. Mais ils ont travaillé sur la langue, sur des extraits de textes et sur leurs traductions. A partir de résultats (leurs traductions) ils tirent *a posteriori* des conclusions sur la façon dont ces résultats ont été obtenus. Les sept techniques de la traduction qu'ils dégagent de leur analyse (l'emprunt, le calque, la traduction littérale, la transposition, la modulation, l'équivalence et l'adaptation) peuvent toutes être comptées dans ce que Seleskovitch appelle l'établissement d'équivalences en langue (i.e. de correspondances). Pour elle, la traduction commence au-delà: de même que le discours n'est pas simple arrangement des éléments de la langue, mais expression d'un sens inédit en utilisant l'instrument linguistique, la traduction n'est pas application de recettes d'équivalences. Seleskovitch en a fait la démonstration plus d'une fois en proposant pour un passage de discours une traduction interprétative proposée dans le feu de l'action par un interprète et à titre de comparaison un enchaînement correct d'équivalences linguistiques. La conclusion est impitoyable:

«Nous constaterons alors que si nombreuses que soient les possibilités d'exprimer un sens dans une autre langue elles ne vont pas jusqu'à inclure celle de transcoder les significations données par la description linguistique, ce qui condamne définitivement le comparatisme comme fondement de la traduction.»

Tout comme le sens innove par rapport aux significations linguistiques, la traduction est création spontanée d'«équivalences ad hoc», c'est-à-dire d'équivalences en sens, qui ne sont valables que dans une situation de communication donnée, compte tenu d'un certain contexte cognitif et d'un certain savoir pertinent. C'est pourquoi la véritable traduction se déroule nécessairement selon le processus triangulaire décrit plus haut. Pour pouvoir proposer une équivalence en sens, il faut nécessairement commencer par assimiler le sens du discours ou du texte proposé en un acte de compréhension, c'est-à-dire pousser le traitement de la chaîne sonore ou visuelle jusqu'à l'émergence d'un nouvel état de conscience. Or nous avons vu que cet état de conscience allait de pair avec un oubli des signifiants utilisés. Libéré du carcan linguistique de départ, le traducteur ou l'interprète n'a plus qu'à exprimer le sens qu'il a intériorisé avec la même spontanéité que s'il s'agissait d'exprimer le vouloir-dire de sa propre pensée. Pour se faire, il utilise alors, comme tout orateur ou auteur, un code linguistique. En procédant ainsi on voit s'évanouir les problèmes de correspondance terme à terme et de vide lexical dans lesquels se débat la théorie comparative de la traduction depuis si longtemps. Grâce à son passage par le sens, la traduction interprétative libère le traducteur ou l'interprète de ces difficultés, tout comme le discours dissipe naturellement la polysémie des mots et l'ambiguïté des phrases. Car l'équivalence pour Seleskovitch se situe non pas au niveau des éléments linguistiques utilisés mais au niveau de la finalité du discours. Ce qui compte c'est que le sens exprimé par la traduction soit bien identique au vouloir-dire véhiculé par le discours initial; cela permettra au lecteur ou à l'auditeur, s'il dispose des compléments cognitifs nécessaires, de comprendre à son tour l'intégralité du message initial :

«Lorsque je parle d'identité, je ne parle pas d'identité de moyens, je parle d'identité de résultat; le sens qui nous reste est un souvenir cognitif, dépourvu de toute forme mais identique en sa teneur informe.»

(...)

Mais qui dit traduction interprétative ne dit pas qu'il faille ignorer systématiquement la motivation des mots ou la diversité du champ sémantique d'un terme. Il se peut que celles-ci fassent parfois partie du sens; c'est d'ailleurs le seul cas où elles seront perçues et devront être rendues par l'interprète ou le traducteur car «le dire fait alors partie du vouloir-dire».

Les limites de la traduction interprétative: sens et intention

(...) Seleskovitch distingue soigneusement l'intention du vouloir-dire: le sujet en situation de communication peut avoir une intention qui vise à modifier tel ou tel aspect du réel, ou plutôt à faire agir l'autre de telle ou telle façon pour que le réel s'en trouve modifié et n'exprimer pourtant dans son acte de parole qu'un vouloir dire qui ne coïncide pas avec la totalité de l'intention, mais qui est en quelque sorte une piste, un indice, pour son interlocuteur. Si nous disons à quelqu'un qui part faire des courses: «Il n'y a plus de croquettes pour le chat», l'intention de notre acte de parole est de faire acheter des croquettes à cette personne. Mais notre vouloir-dire, celui qui est actualisé dans le discours ne va pas au-delà de la signalisation d'un fait. Si nous pouvons nous permettre de dissocier ainsi entre notre intention et notre vouloir dire, c'est en comptant comme aime à le dire Seleskovitch sur la «non-imbécillité» de l'auditeur, c'est-à-dire sur le fait que les compléments cognitifs partagés permettront à celui-ci de poursuivre le discours qu'il vient de comprendre en formulant pour lui-même l'assertion implicitement contenue dans la précédente: «Il faut que j'achète une boîte de croquettes pour le chat». Bien sûr, il peut y avoir un autre cas de non-coïncidence entre l'intention et le vouloir-dire dans l'acte de communication: c'est le cas du mensonge. Saint Augustin définissait le mensonge en ces termes: «*mendacium est enuntiatio cum voluntate falsum enuntiandi.*»

Dans ce cas le sujet cherche au contraire à masquer son intention véritable par un vouloir-dire différent, en supposant que les compléments cognitifs de son interlocuteur ne lui permettront pas de conclure à la non-adéquation du sens du message à la situation.

Dans la situation de communication «normale», quel que soit l'écart entre l'intention et le vouloir dire, l'acte de compréhension de l'auditeur ira toujours aussi loin que possible dans la saisie de l'intention. La véritable compréhension dans une situation de communication où l'orateur ment serait celle qui donne à l'auditeur la compréhension de la duplicité de son auditeur, de même que la pleine compréhension lorsque quelqu'un dit: «Il y a du courant d'air» est celle qui fait fermer la fenêtre. L'intention fait donc partie du compris qui déclenche une réaction. Mais pour l'interprète ou le traducteur, l'intention ne fait pas partie de ce qu'il doit réexprimer, il se doit de s'arrêter à la réexpression du vouloir-dire de l'orateur ou de l'auteur, au sens qui a été réellement actualisé dans le discours ou dans le texte:

«Jamais le traducteur ne traduira *il y a un courant d'air par ferme la fenêtre*, car s'il faisait cela, il se situerait dans l'intention de l'auteur et non dans le sens qu'exprime son dire; l'intention n'est pas explicite et reste donc à l'état d'hypothèse, le sens est clairement désigné. En affirmant que l'objet de la traduction est le sens, c'est-à-dire un sémantisme appliqué au discours, je n'entends nullement dire que traduire consiste à expliciter des intentions hypothétiques...»

Il va de soi que ceci ne remet nullement en cause les rapports de l'implicite et de l'explicite que nous avons pu dégager précédemment. Les différents découpages du réel qu'effectuent les langues obligent interprètes et traducteurs à expliciter dans le discours des aspects de la désignation du référent qui restaient implicites dans les moyens linguistiques utilisés dans le texte initial. Ainsi lorsqu'un passager du bus crie «La porte!» pour que le chauffeur l'ouvre afin qu'il puisse descendre et qu'un autre crie quelques secondes plus tard, au moment où le bus redémarre, «La porte !» pour que le chauffeur actionne la commande de fermeture, un Allemand pouvait s'écrier il y a quelques années dans un cas: «Aufmachen!» et dans l'autre «Zumachen!» (Maintenant le problème ne se pose plus, la plupart des bus étant équipés d'une

commande automatique que les passagers peuvent actionner eux-mêmes!). Le conférencier qui demande à l'opérateur d'éteindre la lumière avant la production de diapositives et de la rallumer après, dit simplement en français dans les deux cas: «La lumière, s'il vous plaît!». Le conférencier allemand aurait pu dire alternativement: «Licht aus, bitte!» „Licht an, bitte!“ Dans ces deux cas le discours allemand et le discours français n'explicitent pas la même chose. Mais cette forme d'explicitation n'a rien à voir avec l'explicitation d'une intention.

Il ne faudrait pas en déduire que l'interprète ne comprend pas l'intention de l'orateur. Nous pensons au contraire qu'il doit aller aussi loin que possible sur cette voie, aussi loin que le lui permettent ses compléments cognitifs, sans jamais pourtant perdre de vue les limites du sens actualisé. La compréhension de l'intention peut en revanche lui servir de fil directeur tout au long du discours. Seleskovitch est plus réservée sur ce point:

«Les limites de l'interprétation sont claires, elles n'autorisent aucune hypothèse sur l'intention d'un orateur, jamais en tout cas l'expression de cette hypothèse. Les intentions des orateurs, l'objectif poursuivi par leurs interventions - vouloir plaire ou au contraire menacer, flatter, concéder, faire rire, convaincre - sous-tendent leurs dires sans être verbalisées. L'interprète les capte avec plus ou moins de certitude mais il n'est pas question pour lui de les exprimer.» Cette position très ferme sur les limites de la traduction interprétative nous amène tout naturellement à conclure en reprenant un résumé clair proposé par Seleskovitch elle-même:

«Une analyse fine de l'interprétation consécutive puis simultanée m'a permis de délimiter le sens, d'une part par rapport aux contenus sémantiques de la langue, et d'autre part par rapport aux implications que comporte tout échange verbal, inférences et sous-entendus qui se greffent sur le sens mais restent inexprimés. La traduction situe ainsi son domaine entre celui de la sémantique et celui de l'exégèse, elle n'est ni transmutation des langues ni glose.»

(Colette Laplace, *Théorie du langage et théorie de la traduction*, pp. 183-249)

Les thèses de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer ont fait école et porté leurs fruits. Elles composent une excellente introduction à la pratique de la traduction fonctionnelle, et proposent avec le concept de déverbalisation des stratégies utiles en particulier dans le cadre de la traduction vers la langue étrangère. Toutefois, elles se veulent absolutistes et tranchées et il est permis de s'interroger sur leur bien-fondé dans une perspective traductologique plus large. Sont en particulier très discutables l'idée que le sens est toujours et entièrement indépendant de la «gange» des mots qui l'expriment, ainsi que la façon dont est traitée la polysémie et évacuée la richesse des strates du discours. Aussi ces deux auteures suscitent-elles des critiques, dont celles qui suivent, exprimées avec un humour décapant:

LANGUE, PAROLE ET NORMATISME

- Tous ces discours sont des discours de la maîtrise, qui veulent en outre - là encore, pour des raisons qui peuvent être en apparence fort diverses: humanisme, scientisme... - exprimer une dimension générale, voire universelle. L'herméneutique philosophique, parce qu'elle affirme l'universalité du dialogue comme idéal de la compréhension...
 - Tu as déjà suggéré...
- ...qu'il s'agit plutôt d'une dimension particulière, régionale, mais qui ne peut se voir comme telle: d'où une certaine volonté de puissance colonialiste affairée à ne pas voir qu'il existe des textes qui «perforent» l'horizon et les limites de la compréhension.
 - Les deux demoiselles?
- ... caricaturent cette donnée, je l'ai dit, par une absence totale de réflexion, ce qui explique à mon sens la fuite, à la première occasion, dans le normatisme le plus massif, et qui plus est, en contradiction ouverte avec la perspective praticienne qu'elles revendiquent

- Tu peux prouver cette affirmation?
- Mieux, je peux témoigner de cette scène extraordinaire dans laquelle, au nom de l'empirisme pratique et de l'usage, elles finissent par contester une traduction journalistique disant que «l'état de santé (de M. Walter Ulbricht) est sérieux» parce que chacun sait que le terme approprié en pareil contexte n'est pas «sérieux», mais «grave»!
 - Ce qui est particulièrement grave, et fort peu sérieux, je te l'accorde, de la part de gens qui postulent - en théorie - la seule prévalence du message à communiquer!
- Et que traduire consiste à comprendre et à faire comprendre. Tu comprendras donc qu'elles cherchent à masquer une telle incohérence, par exemple au moyen de quelques notions de linguistique, dont le couple bien connu langue/parole, qui me paraît jouer chez elles un rôle stratégique décisif.
 - Là, je suis de nouveau un peu en pays de connaissance, puisque j'ai lu Saussure: d'abord, je note que tu as dit «couple», et non «opposition», ce qui correspond à ce que postule Saussure; il y a bien différence décisive entre les deux notions: la langue relevant de la «masse» et du «social», elle est «extérieure à l'individu», placée «en dehors de la volonté des dépositaires», alors que la parole est un «acte individuel de volonté et d'intelligence», une «exécution» dont l'individu est «toujours le maître». Si Saussure s'en tenait là, il y aurait bien opposition; mais faisant ensuite appel à l'observation des faits et de l'usage, il indique que «ces deux objets sont étroitement liés et se supposent l'un l'autre». Sans la stabilité supra-individuelle de la «langue», il ne pourrait y avoir intelligibilité, compréhension des actes de parole...
- Je t'arrête ici, pour citer littéralement le *Cours de linguistique générale*: «la langue est nécessaire pour que la parole soit intelligible et produise tous ses effets»: cette phrase m'intéresse dans la mesure où on ne peut pas trancher absolument sur ce qu'elle veut dire: identifie-t-elle «tous les effets» à «l'intelligible», comme beaucoup semblent le croire parce que cela arrange leurs théories, ou peut-on comprendre qu'il y a l'intelligible, mais aussi «tous les effets», dont l'intelligible ne serait qu'une partie?
 - Je vois que tu tiens à ton idée, mais permets-moi d'enchaîner sur l'autre face de la proposition saussurienne: la langue n'existe que parce que la parole la fait. Au commencement de la langue était la parole, en quelque sorte, c'est à partir des actes de parole que se constitue ou s'établit le système de la langue qui, en retour, permet l'intelligibilité «et tous les effets» de la parole. Le *Cours* conclut donc à une «interdépendance de la langue et de la parole; celle-là est à la fois l'instrument et le produit de celle-ci». On peut se demander ici pourquoi Saussure insiste autant pour rappeler que langue et parole «restent deux choses absolument distinctes»?
- Peut-être parce qu'il a besoin de le dire et de s'en assurer pour des raisons de méthode: ce que le *Cours* veut asseoir, c'est une science linguistique, il se place donc sous la contrainte et l'autorité d'un certain nombre de préjugés de scientificité... dont fait partie la volonté de distinguer proprement entre différents domaines, on aura l'occasion de le confirmer.
 - Mais pourquoi disais-tu que ce couple conceptuel joue un rôle stratégique décisif dans le discours de ces demoiselles? Je pense quant à moi que, d'après leur volonté d'expérience (ce dernier mot, on le trouve aussi en bonne place dans le *Cours*), elles doivent revendiquer une certaine méfiance vis-à-vis de la langue, et se situer de plain pied dans la parole...
- C'est plus encore. Regarde, voilà encore une série de phrases tirées du chapitre dont je citais tout à l'heure la dernière phrase: «Bien sûr, au plan de la langue, de la phrase isolée qui est agencement syntaxique mais non message, les mots sont polysémiques et les énoncés ambigus mais si la linguistique y voit un problème pour la traduction c'est qu'elle conçoit la traduction au plan de la langue; le traducteur, lui, constate qu'il ne traduit pas une langue mais toujours un message (poème ou roman, manuel ou mode d'emploi, communication scientifique ou brevet)

et que lorsqu'il comprend ce qu'il traduit il ne se heurte pas à des problèmes d'ambiguïté ou de polysémie». Et encore: «Qu' est-ce donc que la parole où, contrairement à la langue, apparaît un sens? [...]. De même que les mots pris isolément n'ont que des virtualités de signification, les phrases séparées de leur contexte n'ont que des virtualités de sens [...]. Polysémie et ambiguïté sont caractéristiques de tout assemblage de mots hors contexte, elles disparaissent lorsque la phrase est placée dans le fil de son discours. Seule l'intention de communiquer qui construit la parole libère les mots de la polysémie, les phrases de leur ambiguïté et les charge de sens». Eh bien, que dis-tu de tout ça?

- Qu'il faudrait déjà passer un moment si on voulait comprendre et mettre au jour tous les «effets de sens» de tels enchaînements, dont on peut douter qu'ils correspondent tous au «vouloir-dire» des auteurs. Ce qui n'est effectivement pas nécessaire pour traduire leur prose, d'où je tire la conclusion qu'il est inexact d'en faire l'horizon absolu de toute traduction.
- Je me souviens d'une scène qui le montre pratiquement: il s'agissait de l'interview d'un dirigeant de chez Renault, qui cherchait à expliquer les résultats de l'écurie Williams-Renault, qui, à l'époque, n'étaient pas fameux. Il faisait un usage abondant de rhétorique pour ne pas dire ce qu'il voulait dire, à savoir que les moteurs Renault n'étaient pas en cause, et que la faiblesse de la voiture résidait dans le châssis de chez Williams.
 - Tout cela, bien sûr, au nom de la solidarité obligée entre les membres de l'écurie. J'imagine sans peine les dégâts qu'aurait causés un interprète zélé qui, suivant l'enseignement dispensé par ces auteurs, aurait bien pris soin de «désambiguïser» les propos pour traduire le vouloir-dire de ce dirigeant au mépris de ce qu'on appelle approximativement le contexte!
- Ou plus exactement, en sélectionnant le contexte dont on a besoin pour imposer la théorie du vouloir-dire. Remarque, dans le long passage cité, la fonction qui est dévolue au contexte...
 - J'avais noté: il s'agit toujours de lever des ambiguïtés, d'échapper à la polysémie. Le contexte peut être appelé saturant dans la mesure où, selon cette thèse, il permet *toujours* de lever les ambiguïtés sémantiques. Et si j'ai bien suivi, la polysémie, c'est au plan de la langue, et l'ambiguïté, c'est au plan de la parole. La polysémie serait un fait de langue induisant de l'ambiguïté dans les discours, mais la différence radicale serait que cette ambiguïté peut et doit toujours être «levée»; alors que dans la langue, il n'y a que des virtualités de signification ou de sens, dans la parole, les phrases se chargent de sens, que la «compréhension» libère de toute polysémie, de toute ambiguïté: le «sens» ainsi défini sera donc nécessairement et idéalement un sens unique...
- Tout comme cette impasse dans laquelle tu nous entraînerais si je ne faisais pas attention pour deux où nous mettons les pieds !
 - Arrête de te moquer, je ne sais pas plus que toi où nous allons, et même sans découvrir ces textes, ils ont en effet quelque chose d'hallucinant: ces représentantes du vouloir-dire, de la parole vivante, de la conscience maîtresse du sens sont ici en train de pratiquer le spiritisme: elles convoquent le sens, donc l'esprit, le font apparaître en dehors de sa forme matérielle pour, identique à lui-même (insensible aux contextes, donc) le rematérialiser ensuite!
- Tout en essayant de nous faire croire qu'il n'y a que lui de vivant! Grande scène du discours hégémonique qui, hanté par ce qu'il veut exclure, conjure les esprits.
 - Au double sens de conjurer...
- Voilà un bon schéma d'explication de la fonction réelle des systèmes d'opposition évoqués tout à l'heure: cela permet de neutraliser ce qu'on appelle «l'ambiguïté» en la référant à des couples de termes univoques en eux-mêmes: le bien et le mal, le vrai et le faux, le dedans et le dehors, le sens et les mots, chacun supposant évidemment l'autre, mais sur un mode exclusif...

- Je commence à comprendre: les systèmes oppositionnels, c'est finalement la ruse du langage par laquelle on réintroduit d'un côté ce qu'on voulait exclure de l'autre, parce qu'il ne se laisse pas exclure, étant le langage même. D'où, précisément, le geste bruyant de l'exclusion, identifiée à une libération, à un acte qui sauve.
- Voilà résumé ce que je pense être le fondement même de cette traductologie que les auteurs en question tentent de mettre sur pied.

(Philippe Forget, *Il faut bien traduire*, pp.106-108)

1.g. Des notions pour analyser

Les notions de langue, parole et sens, placées au centre du débat soulevé par les positions de Seleskovitch et Lederer réclament que soient rappelés quelques fondamentaux. Dans un deuxième temps, les notions de sens et signification, une fois définies, nous conduisent à poser la question du découpage du sens. Cette question, traitée par Vinay et Darbelnet, suscite une classification typologique qui guidera le traducteur dans l'analyse qui précède l'acte de traduction ou dans l'évaluation qui y fait suite. Les observations formulées par Vinay et Darbelnet, et en particulier leurs remarques sur les couples affinitaires, sont précieuses tant en amont qu'en aval du processus de verbalisation, notamment pour dans la recherche d'équivalents en langue étrangère. Nous citons donc ici plusieurs extraits de l'ouvrage de Vinay et Darbelnet qui viennent compléter les sept procédés mentionnés plus haut.

Signification et valeur:

Nous retrouvons ici une autre distinction faite par Saussure à propos des signes. La **signification** est le sens d'un signe dans un contexte donné. La **valeur** est ce qui oppose un signe à d'autres, non pas dans un énoncé mais dans la langue. L'exemple que donne Saussure est celui de «mouton». Ce signe a le même signifié que «sheep» dans des contextes tels que «Le berger garde ses moutons», mais il n'a pas la même valeur puisqu'il peut désigner la viande de mouton (mutton) et, ce que Saussure n'avait pas prévu, la laine comme garniture de vêtement (en anglais «mouton»).

Langue et parole:

Cette opposition est également saussurienne. La langue, ce sont les mots et les constructions à la disposition du sujet parlant, mais en dehors de l'usage qu'il en fait. Dès qu'il parle ou qu'il écrit, ses mots et ses tours relèvent de la parole. La distinction est importante, car il y a toujours une légère déformation de la langue dans la parole. La langue évolue par la parole. La parole a précédé la langue et certaines des réalisations de la parole continuent à passer dans la langue. La langue correspond aux notions traditionnelles de lexique et de grammaire, la parole réside dans les faits de style écrit ou parlé qui caractérise tout énoncé. Le message relève surtout de la parole. Le rédacteur d'un message utilise les ressources de la langue pour dire quelque chose de personnel et d'imprévisible qui est un fait de parole. On voit tout de suite que nombre des difficultés de traduction tiennent plus à la parole qu'à la langue. Par ailleurs, la valeur relève de la langue, et la signification, de la parole.

Servitude et option:

Dans la mesure où la langue nous est donnée, elle est un ensemble de **servitudes** auxquelles nous sommes contraints de nous soumettre. Par exemple, le genre des mots, la conjugaison des verbes, l'accord des mots entre eux. Dans ces limites il est possible de choisir entre les ressources existantes, et c'est cette liberté qui crée la parole. C'est un fait de langue que l'existence de l'imparfait du subjonctif. Ce n'est plus aujourd'hui une servitude et son emploi, de-

venu facultatif, représente donc une **option**. C'est d'ailleurs l'indice d'une certaine recherche, d'un souci de correction qui paraîtra désuet à certains.

Le traducteur devra donc distinguer entre ce qui est imposé au rédacteur et ce que celui-ci a utilisé librement. Sur les trois plans où va s'exercer notre analyse, le lexique, l'agencement et le message, la distinction entre servitude et option reste valable. En langue de départ ce sont surtout les options qui doivent retenir l'attention. En langue d'arrivée le traducteur devra compter avec les servitudes qui entravent sa liberté d'expression et il devra aussi savoir choisir entre les options qui s'offrent à lui pour rendre les nuances du message.

Surtraduction:

Le fait de traiter une servitude comme une option aboutit souvent à une **surtraduction**. Si par exemple nous traduisons «aller chercher» par «to go and look for» au lieu de «to fetch», nous agissons comme si «aller chercher» était la rencontre fortuite de deux mots autonomes, alors qu'il s'agit d'une expression consacrée par l'usage et représentant une servitude. Le français est en effet obligé d'employer deux mots pour rendre ce que l'anglais exprime aussi bien par un seul. C'est ce que n'a pas vu l'auteur d'un livre sur la Résistance dans le passage suivant qui utilise, après traduction, des informations de source française.

«The striking miners were given food by the occupation authorities, but they were not won over. It went so far that the families of the strikers were compelled to go to the City Hall to look for the soup which their men had refused.» (H.L. Brooks, *Prisoners of Hope*, New York, 1942) .

«Look for» est ici une surtraduction. Il aurait fallu dire: «to get the soup» ou «for the soup», ou mieux encore «for the food». On voit que la surtraduction consiste essentiellement à voir deux unités là où il n'y en a qu'une.

Langue et stylistique:

Le traducteur, avons-nous dit, doit se préoccuper davantage des faits d'option que des faits de servitude. On peut dire que la grammaire est le domaine des servitudes, tandis que les options constituent en grande partie celui de la stylistique, ou tout au moins d'une certaine stylistique, celle que Bally a étudiée dans son *Traité de stylistique française*. En fait, du point de vue où nous nous plaçons et comme le fait Bally lui-même, on peut considérer deux sortes de stylistiques. L'une cherche à dégager les moyens d'expression d'une langue donnée en opposant les éléments affectifs aux éléments intellectuels. C'est la **stylistique interne**. L'autre s'attache à reconnaître les démarches des deux langues en les opposant l'une à l'autre. Nous l'appellerons la stylistique comparative externe, ou **stylistique comparée**. Par exemple, la prédominance du verbe pronominal en français n'est apparente que pour celui qui compare le français à l'anglais. Elle permet de dégager, par voie de contraste, la préférence de l'anglais pour la voix passive. Par contre, l'étude des mots péjoratifs peut se faire à l'intérieur d'une langue donnée et sans comparaison avec une autre langue. Si le traducteur travaille surtout dans le domaine de la stylistique externe, il ne saurait ignorer les constatations de la stylistique interne. Bally, qui s'est surtout consacré à celle-ci, n'en a pas moins compris l'importance du point de vue comparatif. Il s'en est inspiré dans sa *Linguistique générale et linguistique française*, et A. Malblanc en a poursuivi l'application dans son étude sur la stylistique comparée du français et de l'allemand (*Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Paris, Didier, 2e éd., 1963).

Reprenant maintenant notre distinction entre servitude et option, nous dirons que, si les options dominent dans la stylistique interne, qui étudie surtout les faits d'expression, la stylistique externe traite à la fois de servitude et d'option. Beaucoup de démarches caractéristiques d'une langue sont des servitudes. Par exemple, l'étoffement des prépositions françaises tient à une servitude du français qui limite l'autonomie des prépositions.

(...)

Si nous considérons maintenant la correspondance entre les unités de traduction et les mots du texte, trois cas peuvent se présenter :

- 1) **unités simples** : chacune d'elles correspond à un seul mot. C'est évidemment le cas le plus simple, et nous le mentionnons d'abord parce qu'il est fréquent et ensuite, parce qu'il permet de mieux définir les deux autres.

Dans la phrase : «Il gagne cinq mille dollars.» il y a autant d'unités que de mots et on peut remplacer chaque mot séparément sans changer la texture de la phrase. Ex. : «Elle reçoit trois cents francs.»

- 2) **unités diluées** : elles s'étendent sur plusieurs mots qui forment une unité lexicologique du fait qu'ils se partagent l'expression d'une seule idée. Nous empruntons nos exemples aux deux langues :

simple soldat : private ; tout de suite : immediately ; au fur et à mesure que : as ; poser sa candidature à : to apply for ; in so far as : dans la mesure où ; to report progress : tenir (quelqu'un) au courant ; nooks and crannies : des recoins.

- 3) **unités fractionnaires** : l'unité n'est alors qu'une partie d'un mot, ce qui veut dire que la composition du mot est encore sentie par le sujet parlant.

Ex. : «relever quelque chose qui est tombé», mais non «relever une erreur» ; «recréation», mais non «récréation» ;

«brunette», en français «petite brune», mais non en anglais, où l'on peut dire «a tall brunette» ; «re-cover» (recouvrir), mais non «recover» (recouvrer) .

On sait qu'en anglais l'accentuation indique si le mot a deux unités (black' bird') ou une seule (black'-bird).

Mais l'identification des unités de traduction repose aussi sur une autre classification où intervient le degré de cohésion des éléments en présence. Malheureusement il s'agit là d'un critère variable, et les catégories que nous allons tenter d'établir sont surtout des points de repère entre lesquels il faut s'attendre à trouver des cas intermédiaires difficiles à classer.

Aux unités réduites à un seul mot nous opposerons les groupes unifiés formés de deux ou de plusieurs mots offrant le maximum de cohésion. Dans cette catégorie entrent les expressions qu'on a coutume d'appeler idiotismes. L'unité de sens est très nette et elle s'appuie souvent sur une particularité syntaxique telle que l'omission de l'article devant le nom. En général les traducteurs les moins expérimentés décèlent sans peine ce genre d'unité.

Ex. : à bout portant : point-blank ; mettre à pied : to dismiss ; à mon corps défendant : in self-defence ; avoir le pas sur : take precedence over ; avoir lieu : take place ; s'en prendre à : blame ; faire fausse route : to go astray ; l'échapper belle : to have a narrow escape ; avoir maille à partir avec : to have a bone to pick with.

Moins évidentes sont les alliances de mots où le degré de cohésion est moindre, mais dont les termes sont unis par une certaine affinité. On pourrait les appeler groupements par affinité.

a) **les locutions d'intensité :**

Elles sont centrées sur un nom :

un hiver rigoureux : a severe winter ; un bombardement intense : severe shelling ; un refus catégorique : a flat denial ; une connaissance approfondie : a thorough knowledge ; d'une importance capitale : of paramount importance ; une majorité écrasante : an overwhelming majority ; une souveraineté pleine et entière : a full and undiminished sovereignty ; une pluie diluvienne : a downpour

ou sur un adjectif, un participe passé ou un verbe :

grièvement blessé: seriously injured; sourd comme un pot: stone deaf; diamétralement opposés: poles apart; formellement interdit: strictly prohibited; entièrement revu et corrigé: completely revised; battre à plate couture: to beat hollow; s'ennuyer à mourir: to be bored to death; savoir pertinemment: to know for a fact; réfléchir mûrement: to give careful consideration; s'amuser royalement: to enjoy oneself immensely

On voit que ces groupements existent dans les deux langues, mais il est rare qu'ils se laissent traduire littéralement. L'anglais a une façon à lui de renforcer un adjectif:

Drink your coffee while it is nice and hot: Buvez votre café pendant qu'il est chaud.

He was good and mad: Il était furieux.

A great big truck: Un énorme camion.

(...)

b) **les locutions verbales** dans lesquelles un verbe suivi d'un nom (ex. faire une promenade) est en principe l'équivalent d'un verbe simple (ex. se promener) de la même famille que le nom.

ex.: faire une promenade: to take a walk; prendre note: to take note; remettre sa démission: to tender one's resignation; induire en tentation: to lead into temptation; apporter un changement: to make a change; mettre un terme à: to put an end to; pousser un soupir: to heave a sigh, pousser un cri: to utter a cry; porter un jugement sur: to pass judgment on

Le verbe simple n'existe pas toujours. Il faut considérer aussi comme unité de pensée les groupes formés d'un nom appelant un certain verbe pour sa mise en œuvre dans la phrase, et ce verbe n'est pas forcément le même dans les deux langues.

ex.: subir un échec: to suffer a setback; remporter un succès: to score a success; franchir une distance: to cover a distance; faire un somme: to take a nap; faire des vers: to write poetry; dresser une liste: to draw up a list; percevoir un droit: to charge a fee; établir un certificat: to make out a certificate; suivre un cours: to take a course; passer un examen: to take an exam

On verra d'autre part que beaucoup de verbes simples anglais ne peuvent se traduire en français que par des locutions verbales.

Ex.: passer au crible: to sift; mettre en danger: to endanger; fermer à clef: to lock; faire bon accueil à: to welcome; faire écho à: to echo; mettre en italique: to italicize

c) De même beaucoup de nos **locutions adjectivales et adverbiales** constituent des unités, comme le montre le fait qu'elles se rendent en anglais par un mot simple.

capitulation sans condition: unconditional surrender; d'un air de reproche: reproachfully; d'un œil (air) critique: critically; à plusieurs reprises: repeatedly; à juste titre: deservedly

d) Beaucoup d'unités sont formées d'un **nom** et d'un **adjectif**, sans qu'il y ait cette fois intensification de la qualité exprimée par le nom. L'adjectif est fréquemment un mot usuel à sens technique.

les grands magasins: department stores; sa bonne volonté: his willingness; un haut fourneau: a blast furnace; du fer blanc: tin; un petit pain: a roll; une petite voiture: a wheel-chair; un simple soldat: a private

e) Au-delà de ces domaines assez faciles à délimiter on entre dans un maquis d'expressions où le traducteur doit dépister l'**unité lexicologique**. Les dictionnaires en donnent de nombreux exemples, mais il n'existe pas, et pour cause, de répertoires complets. Nous donnons ci-dessous des exemples pris au hasard pour montrer la variété de ces unités.

le régime des pluies: the rainfall; un immeuble de rapport: an apartment (ou «office») building; mettre en chantier: to lay down; mettre au point: to overhaul, to perfect, to clarify; gagner du temps: to save time / chercher à gagner du temps: to stall, to play for time

En principe, la traduction d'un, mot dépend de son contexte. L'unité de traduction est un contexte restreint; c'est un syntagme dont l'un des éléments détermine la traduction de l'autre: «régime» se traduit par «fall» dans «régime des pluies». D'autre part, le contexte relève de la parole: les mots qui s'y rencontrent ont peu de chance de se retrouver de nouveau dans le même ordre. L'unité de traduction relève en même temps de la langue, car elle est aussi une association mémorielle

La distinction que nous avons faite entre groupes unifiés et groupements par affinité n'exclut pas leur combinaison en unités complexes. Par exemple, «bonne» et «volonté» donnent par affinité l'unité «bonne volonté». Mais la bonne volonté ne vaut que si elle se manifeste. Il y a donc affinité de sens entre «bonne volonté», groupement par affinité, et «faire preuve de», groupe unifié. Cela nous donne «faire preuve de bonne volonté» que nous traduisons tout simplement à l'occasion par «to be co-operative». De même «à huis clos», groupe figé, forme avec «délibérer» ou «siéger» un groupement par affinité: «délibérer» ou «siéger à huis clos: to hear a case in camera».

(Jean-Paul Vinay, Jean Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*,
p. 30 et passim)

Ici prend fin la première partie dans laquelle ont été exposées les origines de la traductologie, tracés ses objectifs, présentées les catégories sur lesquelles repose la réflexion traductologique, esquissées plusieurs perspectives théoriques et abordées quelques discussions soulevées par les conceptions différentes des traductologues et traducteurs.

2. Éléments culturels, connotation, stylistique

Les extraits qui composent la Première partie traitent tous directement ou indirectement du sens et de la référence de telle expression linguistique. Nous y avons trouvé également mention des réalias et de façon générale des éléments culturels en tant qu'obstacles à la traduction. La question de la traduction des éléments culturels apparaît, et pour cause, dans la plupart des textes qui précèdent (nous l'avons abordée concrètement avec Pierre Baccheretti, auteur de la traduction en russe de *La gloire de mon père*), et nous tient en haleine, car elle ne peut recevoir de réponse définitive, en dépit des certitudes de certains auteurs. Témoin le court extrait qui suit, certes plein d'une assurance aussi encourageante (à première vue) qu'inquiétante par l'idée qui en ressort, à savoir que tout document à traduire n'est qu'une information, qu'il soit fonctionnel ou littéraire. Quiconque s'est frotté (voire piqué) à la complexité de la tâche du traducteur, entre «conserver l'étrangéité du texte et le priver de son étrangéité pour le communiquer», pour reprendre les mots de Françoise Flamant, saisira l'inadéquation des propos tenus ici par Marianne Lederer:

1.1.5. Le transfert du culturel

Parmi les difficultés de la traduction les plus souvent mentionnées, on trouve les problèmes dits culturels. Les objets ou les notions appartenant exclusivement à une culture donnée ne possèdent pas de correspondances lexicales dans la civilisation d'accueil et si on arrive à les exprimer néanmoins, on ne peut compter sur le lecteur de la traduction pour connaître avec précision la nature de ces objets et de ces notions; les habitudes vestimentaires ou alimentaires, les coutumes religieuses et traditionnelles mentionnés par l'original ne sont pas évidentes pour le lecteur de la traduction. Il ne s'agit pas seulement de savoir quel mot placer dans la langue d'arrivée en correspondance à celui de la langue de départ, mais aussi et surtout de savoir comment faire passer au maximum le monde implicite que recouvre le langage de l'autre.

Entendons-nous tout d'abord sur la signification du mot «culturel». Pour des Français, la culture sous-entend l'art, la littérature, la musique, comme en témoignent les compétences du ministère de la Culture ou les thèmes traités à l'UNESCO en plus de la science; le mot anglais «culture» en revanche renvoie à des éléments aussi divers que coutumes, nourriture, vêtements, logement, mœurs, traditions. Dans la mesure où le sens anglais du terme s'est imposé dans les écrits traductologiques, j'emploierai ici «culturel» au sens double de l'anglais et du français.

Le problème de la réexpression d'un monde étranger a longtemps donné lieu à des discussions épistémologiques qui ont à notre avis largement exagéré la portée du problème. Observant que chaque langue découpe le monde à sa manière, ce qui est exact, on a conclu, ce qui est faux, que chaque langue impose une vision du monde particulière à ceux qui la parlent (c'est la fameuse hypothèse Sapir-Whorf).

De là, un pas de plus a été franchi: une langue, faute de refléter dans son lexique et ses structures les faits ou les notions d'un univers donné, serait dans l'impossibilité de les faire passer dans son propre univers. Ce serait exact si la traduction était un transcodage; ce ne l'est pas

au niveau de la traduction des textes où les compléments cognitifs jouent un rôle aussi important que l'expression linguistique et se constituent au fil de la lecture d'un texte ou de la traduction. Le traitement théorique de la traduction part du principe que le traducteur est au courant du thème traité par l'auteur, ce qui pour les textes pragmatiques comme littéraires, signifie qu'il connaît la «culture» du peuple qui parle la langue en question (ou, s'il a des lacunes, qu'il en est conscient et sait comment acquérir les connaissances nécessaires pour les combler). Le traducteur, bilingue, est aussi bi-culturel, capable de voir monde désigné par des textes écrits en deux langues différentes, grâce à ses connaissances linguistiques, mais aussi grâce à sa connaissance de ce «monde». Capable de voir le monde étranger, il est capable de l'exprimer et de le faire voir à ceux qui l'ignorent. Si l'homme n'était capable de voir et de comprendre que ce qu'il connaît préalablement, il n'y aurait pas d'acquisition de connaissance au-delà de l'apprentissage de la langue et de ses significations.

S'agissant de la littérature étrangère qui fait appel à l'universel humain, tout lecteur est potentiellement en mesure de la comprendre. S'agissant des mœurs, des traditions auxquelles elle fait allusion, le lecteur étranger n'en possède que rarement une connaissance suffisante pour accéder à l'intégralité des faits culturels étrangers à travers une traduction littérale. Il appartient donc au traducteur de donner au lecteur étranger des connaissances supplémentaires, minimum mais suffisantes pour entrouvrir la porte qui mène à la connaissance de l'autre. Le lecteur de la traduction est peut-être ignorant, il n'est pas imbécile; il complète très vite, grâce au texte même, certaines des connaissances qui lui manquaient au départ. Le traducteur l'aide en explicitant certains des implicites du texte original et en employant des moyens linguistiques suffisants pour désigner les référents pour lesquels il n'existe pas de correspondance directe dans sa langue. Le lecteur de la traduction n'en saura jamais autant que le lecteur autochtone, mais il ne restera pas non plus ignorant.

(Marianne Lederer, *La traduction aujourd'hui*, pp.129–145)

Dans *Traduire: théorèmes pour la traduction*, publié en croate dans une traduction de Vesna Pavković sous le titre *Kako prevoditi: teoremi za prevodenje*) J.R. Ladmiral traite la question du transfert du culturel, mais ouvre un autre volet de réflexion en se penchant également sur les notions de connotations et registre de langue, qui sont un des points forts de son ouvrage. De fait connotation et registre constituent ou source de richesse qui est également source de pièges, tant dans le décryptage que dans l'encodage de la parole. A supposer qu'on l'ait maîtrisée dans la langue maternelle, cette difficulté se fait sentir dans la langue étrangère langue source et à plus forte raison langue cible. Dans ce sens, s'écarter de la voie de l'expression standard expose à de nombreuses maladresses, le «style» choisi, quel qu'il soit, exigeant une parfaite cohérence de la part de celui qui l'expérimente. Ainsi, l'apprenant s'essayant au parler «branché» tombera-t-il souvent dans le cocasse en employant, à son insu, une tournure trop châtiée mais qui lui semble naturelle car fréquente dans la salle de classe ou dans ses lectures classiques.

I. Stylistique et traduction

I.1. Le concept de connotation

Quoi qu'il en soit de l'application où chacun d'entre nous situe sa pratique, traduction ou enseignement seul, nous avons tous recours à la dichotomie classique opposant deux aspects de la signification d'un mot, d'une expression ou tournure de phrase:

- l'aire sémantique, le découpage sémantique... ou, plus trivialement, «le sens» - disons plutôt: la *dénotation*;
- le niveau de style, la valeur stylistique, le registre... ou, plus trivialement, «le style» - disons plutôt: la *connotation*.

Ainsi, pour prendre des exemples excessivement simples, on dit que les mots cheval, canasson et coursier (ou employeur, patron et chef d'entreprise, etc.) ont la même dénotation, le même dénoté, alors que chacun des trois est porteur d'une connotation différente. Encore une fois, il ne s'agit pas seulement de mots isolés, mais tout autant de lexies et de syntagmes, voire de phrases complètes; et on distinguera les deux phrases «la voiture est abîmée» et «la bagnole est esquinée» comme connotant différemment un même dénoté. C'est à dessein que nous reprenons ici l'exemple utilisé par Marie-Noëlle Gary-Prieur (1971, p. 97) dans son étude déjà citée.

Dans ce couple d'opposition conceptuelle qu'on vient d'illustrer de quelques exemples, c'est bien le second terme, c'est-à-dire la connotation, qui va en fait essentiellement nous occuper, dans la mesure où elle constitue le terme marqué. La dénotation est le terme non marqué et semble en effet ne pas faire problème. On s'accorde assez généralement sur le sens du mot dénotation, alors que cet accord «ne se retrouve pas lorsqu'il s'agit de connotation», comme le note G. Mounin (1963, p. 150).

D'un point de vue historique, le concept de connotation a été remis à l'honneur par la linguistique américaine, dans le sillage de Bloomfield, avant d'être repris ensuite et thématisé surtout par les linguistes européens (cf. G. Mounin, 1963, pp. 145, 147 et 153). Au-delà de l'héritage bloomfieldien, c'est donc essentiellement à l'apport de linguistes européens comme A. Martinet, G. Mounin, P. Guiraud, J. Lyons, L. Hjelmslev, voire R. Barthes... que nous serons conduit à faire référence. S'il est vrai que certaines études récentes, comme celle de M.-N. Gary-Prieur (1971, p. 107) ou la nôtre ici même, aboutissent à remettre en cause la validité épistémologique d'une telle notion, il reste que pour de nombreux auteurs les problèmes de la connotation constituent en linguistique «une des directions les plus neuves, où les recherches continuent» (G. Mounin, 1971, p. 183) et que «l'avenir est sans doute à une linguistique de la connotation» (R. Barthes. 1965, p. 164).

On peut aussi souligner que l'irruption de la connotation dans le champ de la discipline linguistique est en fait relativement «récente historiquement», comme le fait G. Mounin, mais il faut rappeler que le terme existait bien avant. Il est même en fait très ancien et ce n'est un concept récent que dans le champ de la discipline linguistique, par opposition à ses emplois antérieurs. Au reste, c'est une question d'échelle: l'acception linguistique remontant à Bloomfield, ce n'est qu'en un sens très relatif qu'on peut la dire récente, comme le remarque de façon cinglante M. Arrivé.

On trouve le mot déjà chez Littré, qui consacre à la notion trois entrées dans son dictionnaire - où connotation est définie comme l'«idée particulière que comporte un terme abstrait à côté du sens général», où connoter signifie «faire une connotation, c'est-à-dire indiquer, en même temps que l'idée principale, une idée secondaire qui s'y rattache», et où connotatif a aussi une adresse qui lui est propre. Enfin, s'il est vrai que la connotation a connu dans le lexique de notre langue bien des avatars historiques, à tout le moins «le vieux sens général du mot» (G. Mounin) n'a-t-il jamais varié en ce qui concerne son antonyme, la dénotation.

Plus généralement, il s'agit dans la présente étude de confronter à l'effort de conceptualisation rigoureuse que représente la théorie linguistique la dichotomie traditionnelle opposant le sens et le style, qui s'est élaborée au contact de la pratique, et tout particulièrement de la pratique traduisante, avec tous les problèmes délicats que pose la traduction littéraire. C'est à cela que répond l'utilisation contemporaine du couple dénotation/ connotation, qui nous vient d'un lointain héritage médiéval et traverse notre culture avant d'avoir été repris par les linguistes tout récemment. Ainsi, la connotation est assez largement utilisée par les littéraires. Et il est à cet égard significatif qu'une étude comme celle de Marie-Noëlle Gary-Prieur (1971) sur «La notion de connotation(s)» soit parue dans la revue *Littérature*. Au reste, le concept de registres sociolinguistiques (voire psycholinguistiques) auquel la linguistique moderne ac-

corde maintenant une grande importance, à l'occasion notamment des études en cours sur la langue parlée, rejoint la notion de «niveaux de langue» déjà classique dans le discours littéraire.

Si tant est qu'il existe des niveaux de style aux connotations variées, c'est qu'il apparaît possible d'exprimer la même idée de plusieurs manières différentes: cheval, canasson et coursier sont trois façons de dire «la même chose» et il en est de même pour les autres exemples que nous avons donnés. Le concept de connotation renvoie à l'idée de synonymie, c'est-à-dire à l'idée d'une identité de sens, modulée par des «valeurs stylistiques», et on pourra identifier les connotations à ces valeurs stylistiques. Aussi est-ce dans le cadre d'une réflexion sur la synonymie qu'un John Lyons traite de la connotation et, par exemple, il est question de «variantes qui ne diffèrent que par la connotation» chez L. Bloomfield.

Mais, en quelque sorte par extension, la notion de connotation trouve aussi à s'employer là où il n'y a pas à proprement parler un contexte paradigmatique de synonymes. En français, pour reprendre un exemple zoologique, un terme comme chien véhicule de très nombreuses connotations: fidélité et affection, si l'on veut, mais aussi et surtout bassesse, mépris où on le tient, etc. ; à quoi l'on ajoutera des expressions comme «un temps de chien», «il n'est pas chien», «elles adorent ça, ces chiennes!»... Enfin, les auteurs expliquent en général qu'il y a neutralisation des connotations dans le langage scientifique, voire dans le langage courant (Nous reviendrons sur cette double affirmation très contestable pour en faire la critique. Dira-t-on que la définition scientifique du *chat* que donne la plupart des dictionnaires est moins connotée que celle du dictionnaire qui en fera un «petit animal domestique qui mange des souris»?).

(Jean-René Ladmiral, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, pp.117-120)

La connotation, définie et identifiée comme une difficulté de traduction par Ladmiral, apparaît comme un élément souvent présent dans l'emprunt, qui représente une catégorie du lexique particulièrement intéressante, ainsi que le montre l'article qui suit, et qui donnera lieu à des comparaisons avec le croate:

POUVOIRS DE SEDUCTION DU FREMDWORT

- (...) J'ai dans mes fiches une annonce matrimoniale parue dans la Frankfurter Allgemeine Zeitung et ainsi rédigée:
Charme, Eleganz, Intelligenz, Liebenswürdigkeit - welcher Mann wünscht sich nicht eine Partnerin, die diese Vorzüge aufweisen kann ?
 - Qui dit annonce matrimoniale dit évidemment texte à fonction d'appel. Il s'agit de se mettre en valeur pour attirer l'attention, d'où l'emploi, en allemand, de termes d'origine française, pour les raisons déjà évoquées, qui associent fortement la culture française à l'art de vivre en général et l'art d'aimer en particulier.
- Oui, mais du coup, en supposant que cette personne recherche un compagnon en France, le terme dit équivalent, du moins pour l'étymologie, perdra toute cette aura connotative positive. Il faudra donc insister en employant d'autres termes qui iront un peu plus loin dans la même direction positive. En jargon de traductologue, cela s'appelle «incrémentaliser», du latin *incrementum*, qui signifie accroissement, développement, augmentation, et qui ici aurait plus exactement encore le sens d'intensification.
 - Et je suppose qu'il faudra aussi tenir compte de la rhétorique particulière de ce genre de texte en français pour insérer les termes retenus. Je crois avoir remarqué que beaucoup d'annonces commençant par décliner des qualités utilisent pour ce faire des adjectifs plutôt que des substantifs...

- C'est vrai, je me suis moi aussi renseigné là-dessus avant de me lancer, ce que doit faire tout traducteur, et j'ai trouvé par exemple: «Féline, gracieuse...», «Rieur, sensible, sympa, câlin.», «Sensuelle, gourmande, entière en toutes circonstances...», «Tendre, solide, responsable...»
 - Cela suffira peut-être pour nous convaincre que cette solution est la bonne. Reste à trouver les termes adéquats, qui ne sont pas ici «charmante, élégante, intelligente», même si ces termes sont effectivement très courants dans les annonces rédigées en français.
- Pour rehausser le charme, je proposerais séduction et donc l'adjectif *séduisante*...
 - J'avais pensé quant à moi que *charmeuse* rehaussait bien le charme, en insistant sur le sens «magique» du mot, qui n'est plus sensible aujourd'hui dans *charmant*...
- Entièrement d'accord, va pour *charmeuse*. Que proposez-vous pour l'élégance?
 - Peut-être le raffinement, donc *raffinée*.
- Encore une fois, je vous suis. Et pour l'intelligence?
 - Là, je ne vois pas vraiment.
- C'est en effet plus délicat. Reprenons les données: dans ce contexte, il ne s'agit pas d'attirer l'attention sur des qualités proprement intellectuelles, au sens un peu étroit du terme. Il s'agit plutôt de qualités d'esprit qui permettent d'être à l'aise en société, voire de se mettre en valeur sans faire de l'ombre à son compagnon, c'est du moins ce qu'une femme «intelligente» risque de penser. Je pense donc que c'est vers la vivacité et la finesse d'esprit, l'intuition aussi (pour tomber dans les clichés dont ce genre de texte vit, ne l'oublions pas) qu'il faudra s'orienter en priorité...
 - Pourquoi pas *pétillante d'esprit*, alors?
- Pourquoi pas en effet, c'est une tournure bien française (on dit très couramment *pétillant de malice*) qui remplit bien les conditions que nous avons décrites, et j'ai pu constater qu'elle était très fréquente dans ce type d'annonce.
 - Et le dernier terme, *Liebenswürdigkeit*? Nous n'en avons pas parlé, parce que ce n'est pas un *Fremdwort*, mais il est lui aussi problématique: l'équivalent, y compris étymologiquement, serait *amabilité/aimable*, mais j'ai le vague sentiment que ce serait un peu plat ici...
- Oui, parce qu'aimable ne peut plus être ressenti dans son sens fort ancien: qui peut être aimé parce qu'il le mérite. Même problème en allemand du reste, où le terme décrit quelqu'un de prévenant, d'agréable pour autrui - mais où le mot, dans ce contexte particulier, se décompose bien en *liebens-würdig*: digne d'être aimé.
 - Par ailleurs, on n'oubliera pas la fin du message, qui lui donne sa dimension générale: on s'adresse à l'homme en allant au devant de son désir idéal...
- Cela vous donne une idée?
 - Oui, celle de renforcer le sème prévenant(e), qui nomme directement la relation avec l'homme ici «visé» - il s'agit bien d'une sorte de chasse dans laquelle les mots doivent faire mouche! Cela donnerait alors quelque chose comme attentionnée...
- Qui laisse le champ ouvert, entre les petits plats et des attentions, disons, plus câlines, laissant le lecteur décider de ce qu'il souhaite ou désire le plus: bien joué!
 - On rédige?
- «Charmeuse, raffinée, pétillante d'esprit, attentionnée: quel homme ne désirerait pas faire la connaissance d'une femme possédant toutes ces qualités?»
 - Voilà qui me paraît assez réussi. Résumons maintenant et essayons de systématiser un peu les différentes fonctions.
- Nous avons commencé par voir dans l'usage du *Fremdwort* en allemand un moyen de «discrimination», c'est-à-dire de filtrage, et que la traduction peut avoir à reproduire, au moyen d'un *Fremdwort* ou non. Cette possibilité induit l'autre, celle de l'«incrémentalisation», selon une logique du plus ou moins, qui est celle de la traduction en général...

- En fait, il me semble que ce que nous avons appelé «incrémentialisation» est rendu nécessaire par le besoin de compenser un manque, ou plutôt donc un «moins», qui n'est pas inscrit dans la langue d'arrivée ou de départ, mais créé par l'emploi même d'un *Fremdwort*, par le jeu de la différence.
- Inversement, le *Fremdwort* peut être une solution pour rendre compte d'une forte charge connotative (positive ou négative) actualisée par un terme qui n'est pas un emprunt. A ce moment-là, on incrémentialise *grâce au Fremdwort*, et non plus pour le traduire.
 - Ce qui revient à dire que l'incrémentialisation fonctionne dans les deux sens, que le *Fremdwort* soit source ou cible. Je propose donc de parler très généralement d'une «incrémentialisation compensatoire» pour définir la perspective générale qui lie le *Fremdwort* ou l'emprunt à sa formulation dans un énoncé de traduction.
- Étant bien entendu que «compensatoire» ne signifie pas qu' on arrive au même, à l'identique. Il s'agit seulement de marquer qu'on équilibre un effet par un autre, donc autrement...
 - Et «incrémentialisation» rappelle que cet équilibrage n'aboutit pas à une neutralisation des effets, mais au contraire à les marquer davantage, l'un par l'analyse du texte à traduire, l'autre par la formulation qui en découle.
- La traduction transforme toujours, il faut faire en sorte qu'elle transforme bien.
 - Autrement dit: quand on traduit, il faut bien transformer.

(Philippe Forget, *Il faut bien traduire*, pp.54-57)

2.a. Emprunter

Les difficultés de la traduction des emprunts constituent de fait une question d'autant plus intéressante lorsque l'emprunt est issu de la langue vers laquelle nous traduisons. Aussi la question de la traduction des emprunts au français en croate, le plus souvent connotatifs, offre-t-elle un sujet intéressant de réflexion. L'exercice intellectuel que nous amène à faire l'emprunt au français lors de sa traduction vers le français s'apparente à une partie de tennis: un terme, en français, est exporté vers le croate et nous revient dans un texte à traduire vers le français. Mais que s'est-il passé entretemps, et dans quelle mesure le mot emprunté correspond-il à sa source? Y a-t-il automatisme dans le processus de traduction? Ce problème étant d'ordre lexical et sémantique, il trouvera des solutions aussi multiples et malléables que les contextes où il se présentera.

Si nous voulons tracer l'esquisse d'une classification, disons que nous avons en gros deux cas de figure, selon que nous avons affaire à un mot d'emprunt proprement dit, ou à une création faite à partir d'un mot ou d'une racine étrangère. Voilà donc une première distinction, qui est signifiante pour le traducteur car, ainsi que nous allons le voir, les difficultés de traduction qui accompagnent l'un ou l'autre cas sont de nature différente.

On remarque d'emblée que l'emprunt est plus ou moins reconnaissable au niveau de sa forme, selon qu'elle est proche ou éloignée de l'«original». Plus elle est éloignée, moins le terme est problématique pour le traducteur, car la fascination est moins forte, voire absente. Cet éloignement plus ou moins important (au niveau de la transcription, de la phonologie) a pour nous peu d'importance, puisque ce n'est pas le signifiant, mais le signifié, qui retient notre attention. Autrement dit, pour les termes présentant un fort glissement au niveau de la forme, doublé ou non d'un glissement au niveau du sens, l'élément emprunté se réduit à une étymologie plus ou moins perceptible, et qui a peu de chances d'influer sur le processus de la traduction. C'est le cas de mots tels que *bermet/vermouth*, *adut/atout*, *dežuran/de jour*, *frotir/frotter*, *bife/buffet*.

Tournons-nous vers les termes où l'emprunt est très reconnaissable au niveau du signifiant. Dans le meilleur des cas, le mot emprunté n'a pas subi de glissement de sens, et nous avons une équivalence

à peu près parfaite: le traducteur n'a pas de manipulation à opérer. C'est ici que se situe la grande majorité des cas. Notons que ces termes relèvent souvent de sphères où le français faisait jadis figure de langue de communication internationale: les lettres et les arts: *esej, rezime, portret, revija, feljton, vodvilj, gvaš*; la politique: *portfelj, revanš, alijansa*; les sciences et techniques: *emalj, rezervoar, freza*; la médecine: *celulit*; les finances: *financije, akreditirati, garancija*; l'art militaire: *kampanja, bajuneta*; la mode: *dekolte, drapirati*; l'art culinaire: *blanširati, rulada, desert, fondan, frikase*, et puis le savoureux *frape*, qu'en bon français nous préférons appeler *milk-shake*.

Nous en arrivons donc aux cas où l'emprunt s'est accompagné d'un glissement de sens. Le glissement s'opère dans diverses directions: soit avec une signification qui n'a qu'un rapport, plus ou moins étroit, avec le mot source (*interpolacija* - qui, très fréquemment désigne un lieu inséré, aménagé au milieu d'un cadre plus ancien; *bižuterija* - désignant uniquement les bijoux de pacotille; *frizura* - la coiffure en général; *bombonijera* - désignant une boîte de bonbons ou bien une confiserie); soit avec une acception très pointue du mot source (*apartman* - qui le plus souvent désigne un logement locatif dans un lieu de villégiature); soit, et c'est beaucoup plus rare, avec une notion plus large que dans la langue d'origine (*goblen* qui, à partir de Gobelins, aboutit à l'idée de tapisserie en général).

Tous ces exemples dressent le piège connu du «faux ami». La difficulté est ici réduite, puisqu'il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour focaliser la signification de tel ou tel terme. A ce propos, on ne répétera jamais assez combien le contexte est un facteur décisif pour cibler le choix final d'un équivalent. Par exemple le mot *garda*, dans un texte décrivant une époque lointaine sera sans encombre traduit par «garde». Toutefois, avec la naissance de la République croate, il a recouvert l'ensemble de ses forces armées. Dans ce contexte très précis, ce terme demandera donc à être traduit par «les troupes croates» ou «les forces armées croates». Plus récemment, il s'est rapproché de son acception première, pour ne désigner qu'un certain nombre de brigades. Parallèlement, le mot *gardist* suit la même évolution.

L'emprunt connotatif, véhiculant un poids stylistique, présente un autre type de difficulté, que nous rencontrons avec, par exemple: *avantura, butelja, butik, degutantan, dekadansa, impozantan*, etc... Ces emprunts ont en commun la particularité de posséder des équivalents de souche croate: *avantura* - *pustolovina*; *butelja* - *boca*; *butik* - *trgovina*; *degutantan* - *odvratan*; *dekadansa* - *propadanje*; *impozantan* - *zadivljujući, dojmljiv*. Il convient avant de traduire de déterminer quelles sont les motivations qui ont poussé le locuteur à opter pour l'emprunt. Le traducteur se heurte donc ici à un «écran» stylistique, et doit surmonter une double barrière: dans un premier temps, dégager la valeur stylistique recelée dans l'emprunt et, dans un deuxième temps, essayer de la rendre dans la traduction. Une fois cerné le contenu du terme à traduire, il s'avère le plus souvent que le mot source de l'emprunt ne constitue pas un équivalent satisfaisant car l'emprunt véhicule une connotation absente dans le mot source: en règle générale, il s'agit d'une nuance méliorative. Ainsi, face à l'énoncé «*donio sam ti butelju vina*», nous savons tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une vulgaire piquette; ce n'est pas simplement une bouteille de vin, mais une bouteille de BON vin, «une bonne bouteille». Ainsi, reprendre le mot source nous fait courir le risque de perdre la dimension connotative; par contre, choisir un autre terme risque d'aboutir à une surtraduction. Pour faire la part des choses, on pourra: soit jouer sur les synonymes (*degutantan* gagnera à être traduit par «nauséeux, abject, immonde»); soit recourir au «réajustement», à l'aide d'un adjectif ou d'un adverbe (*dine*, qui n'est pas simplement un dîner, sera plutôt traduit par «grand dîner», «dîner huppé», voire «dîner d'apparat, de gala»).

Avec les termes construits à partir d'un mot étranger, la difficulté est autre. Dans le meilleur des cas, nous disposons d'un équivalent, mais avons du mal à nous dégager du signifiant. Par exemple, il est vrai que *animir-dama* vient de «animer», mais on se voit mal appeler cette dame «animatrice»; en l'occurrence, il faudra penser à «entraîneuse». De même, *gliser* découle effectivement de «glisser», mais c'est un «hors-bord», ou encore *trikotaža*, fait buter sur «tricotage», qui rôde d'ailleurs dans les dictionnaires bilingues, alors qu'il faut chercher du côté de «maille», «jersey», «tricots», etc.

La difficulté est plus grande lorsque la création désigne au moyen de la racine puisée au français un signifié qui n'a pas d'équivalent dans le domaine de cette langue. Ainsi, nous savons que *hazarder*

vient de «hasard» mais, outre l'idée de «joueur», «celui qui aime les jeux de hasard», ce terme en croate décrit à l'occasion une personnalité qu'il est d'autant plus difficile de rendre en français que le verbe «hasarder» est, d'une part, ressenti comme littéraire (cf. Robert), et d'autre part, transitif, ce qui soulève des difficultés techniques. Ce n'est donc pas ce filon que le traducteur doit exploiter. On procèdera de façon descriptive, avec une tournure du type: «un homme qui aime prendre des risques», «qui fait confiance / s'en remet au hasard», «qui aime courir sa chance», etc. De même, on sait que *estradni umjetnik* a un rapport avec «estrade», mais cette parenté n'est pas un atout dans la mesure où la racine qui est au centre du terme créé n'est pas «disponible» et nous projette vers d'autres acceptions avec «monter sur l'estrade», etc. Un autre exemple est donné par *etažno vlasništvo* qui tire son origine de «étage», mais ne correspond pas à une même réalité en France; on peut traduire par «copropriété», «appartement(s) en copropriété», ou tout simplement «appartements» pour la rubrique qui porte ce titre dans les petites annonces.

Avant de conclure, évoquons les difficultés suscitées par les doublets, à savoir les emprunts accolés à un terme synonyme qui, traduit en français, est construit sur la même racine que ledit emprunt. Pour plus de clarté, voyons les exemples: «... *susrećući se ovom prilikom s Brguljanovim pariškim kolažnim impresijama slutimo uolikoj mjeri one odzvanjaju snažnom osobnom ali i vjernom dokumentarističkom rezonancom*,...» où pour éviter la tautologie «résonner d'une résonance» il faudra chercher un synonyme de «résonner» susceptible de composer une unité de sens avec «résonance», tel «vibrer». Autre exemple: «...*serija akvarela nastala u Parizu rječito govori o novoj dimenziji izraza Dragutina Kiša koja se manifestira u izravnosti doživljaja, ekspresiji izraza i produhovljenosti ugođaja*.» où, outre la répétition de «izraz», qui déjà pose problème, le couple «*ekspresija izraza*» donne en français «l'expressivité de son expression». L'auteur aurait pu écrire «*izražajnost izraza*» mais, soucieux d'éviter une formule maladroite et répétitive, il a préféré recourir à l'emprunt. Sa phrase est plus mélodieuse et du plus bel effet, mais le traducteur devra contourner cet écueil avec, par exemple, le syntagme «l'intensité de son expression».

En conclusion de ce petit tour d'horizon, et de ce chapitre, résumons les stratégies qui y sont mentionnées et qui consistent à: tenir compte des glissements de sens, détecter les faux amis, opérer un éventuel réajustement, intervenir si nécessaire au niveau de la formulation même de l'énoncé, pour lui faire retrouver logique et lisibilité, et enfin savoir orienter sa recherche d'un équivalent face aux créations à partir d'un emprunt.

3. Traduire la poésie

Les textes choisis dans les deux premiers chapitres portent sur des aspects fondamentaux de la réflexion traductologique et ne font qu'effleurer la problématique de la poétique de la traduction. Les problèmes esthétiques de la traduction sont au centre de l'œuvre d'Henri Meschonnic et d'Efim Etkind. Nous présentons ce dernier dans l'extrait ci-dessous, qui reprend de façon synthétique les grands traits de son ouvrage *Un art en crise: Essai de poétique de la traduction poétique*. La traduction du texte poétique présente des servitudes et des exigences spécifiques qui en font la tâche la plus ardue et la plus improbable qui puisse être confiée au traducteur. Tout en effet dans la poésie semble vouloir résister à la traduction, mais c'est aussi pourquoi elle offre un domaine particulièrement prometteur à la réflexion théorique sur la traduction. L'extrait qui suit présente et illustre une typologie qui permet d'embrasser la variété des approches auxquelles a donné lieu la pratique de la traduction de la poésie.

4.3. Pour une typologie de la traduction du vers: Efim Etkind

Avant de passer aux théories prospectives, il serait intéressant de présenter les positions d'Efim Etkind développées dans *Un art en crise (Essai de poétique de la traduction poétique, L'Age d'homme, 1982)*. Celui-ci, tout comme Berman et Meschonnic, est à mi-chemin entre les positions théoriques descriptives et les théories prospectives, mais sa position présente l'avantage d'un certain «décentrement» par rapport aux théories françaises. À contre-courant, il est sans doute le seul théoricien contemporain à prôner la traduction en français du vers par le vers.

À partir d'une description de plusieurs traductions poétiques, en effet, Efim Etkind postule la possibilité de traduire la poésie de façon à rendre son contenu dans sa forme (donc à réécrire). L'auteur déplore la «crise du vers» qui empêche les traducteurs français de traduire la poésie dans des formes poétiques adéquates, manifestant par là une sorte d'indifférence à toute poésie qui ne serait pas française. Il reconnaît aussi que les poètes français eux-mêmes n'écrivent plus en vers marqués (bien que le vers alexandrin ne soit pas tout à fait mort, si l'on suit les hypothèses de Jacques Roubaud dans *La Vieillesse d'Alexandre*, Maspero, 1978).

Son postulat est le suivant :

«Si, en faisant passer le poème dans une autre langue, on ne conserve que le sens des mots et les images, si on laisse de côté les sons et la composition, il ne restera rien de ce poème (p. 11).»

A partir de ce constat, Efim Etkind propose une typologie des traductions et des traducteurs. La raison de l'échec de la traduction poétique en France, selon lui, consiste dans la *rationalisation systématique* opérée par les traducteurs sur l'original (p. 13).

La lecture systématique des éditions récentes que les traducteurs font généralement précéder de préfaces consacrées à leurs principes de travail, conduit le critique à distinguer les six types suivants de traductions poétiques :

- La Traduction-Informative (T-INFO)

Elle vise à donner au lecteur une idée générale de l'original. On peut, selon lui, énoncer comme règle que la T-INFO est de la prose ; elle reste en deçà de la prétention esthétique. Elle est, par

définition, antiartistique et n'existe que par suite d'une «incompréhensible inertie intellectuelle», dont font preuve les traductions françaises des textes de Goethe, de Novalis, de Schiller.

- La Traduction-Interprétation (T-INT)

Elle combine la traduction avec la paraphrase et l'analyse. Elle est l'auxiliaire des études historiques et esthétiques. Mme de Staël en a donné le modèle dans son ouvrage, *De l'Allemagne* (1810), qui a gardé toute sa portée. Après avoir exposé le sujet et fourni, au moyen de citations, des échantillons du texte, Mme de Staël juge de la forme poétique de l'original qu'elle l'estime intraduisible en français...

«[...] toutes les images, tous les bruits, en rapport avec la situation de l'âme, sont merveilleusement exprimés par la poésie: les syllabes, les rimes, tout l'art des paroles et de leurs sons est employé pour exciter la terreur. La rapidité des pas du cheval semble plus solennelle et plus lugubre que la lenteur d'une marche funèbre...»

C'est de ce type, selon Etkind, que relève la traduction que Baudelaire a donnée du «Corbeau» d'Edgar Poe: une prose accompagnée de commentaires (position très différente de la nôtre).

- La Traduction-Allusion (T-ALLUS)

«Elle se propose seulement d'ébranler l'imagination du lecteur qui n'aura plus qu'à achever l'esquisse.» Ainsi, selon Etkind, «n'est-il pas rare de voir les traducteurs ne faire rimer que les quatre ou les huit premiers vers comme dans l'original, comme pour orienter l'esprit du lecteur dans la bonne direction»; l'une des traductions (datant de 1967) du poème d'Alexandre Blok, «Les Pas du Commandeur» (1914), n'accorde de rimes qu'au premier quatrain, la suite en étant démunie.

«Assourdi par les cris de l'ennemi,
Je n'ai pas livré le blanc étendard.
Tu passes par les chemins de la nuit,
Nous sommes seuls tous les deux aux remparts...»

La T-ALLUS trouve un excellent exemple dans les traductions de la poésie anglaise. Ainsi, «Le Dit du Vieux Marin», de S.T. Coleridge, traduit par Henri Parisot, en 1966, commence ainsi:

«C'est un marin très vieux;
Avisant trois passants, il arrête l'un d'eux:
Par ta longue barbe grise et ton œil brillant,
Dis-moi, pourquoi viens-tu m'arrêter maintenant?»

Etkind fait remarquer que l'ordre des rimes suit apparemment le schéma a a b b, mais que dès la deuxième strophe, le poème sera traduit en vers blancs; le lecteur devra rectifier selon sa propre imagination.

«De la maison du Marié les portes sont
Ouvertes; et je suis de ses proches parents;
Les convives sont là, et déjà l'on festoie:
Allons ! n'entends-tu pas ce joyeux tintamarre...»

D'après Etkind, le lecteur glissera sur la strophe initiale mais, passant à la suite, il éprouvera le sentiment correspondant au procédé de la déception de l'attente, phénomène qui n'était pas prévu par l'auteur. En fait, on fait appel à la T-ALLUS *par acquit de conscience*, et non pas pour obéir aux exigences d'un programme esthétique conscient quel qu'il soit (p. 19)

- La Traduction-Approximation (T-APPROX)

Selon une formulation assez sarcastique d'Etkind, elle «apparaît quand l'auteur du texte français s'est convaincu, avant même de se mettre au travail, qu'il n'arrivera pas à traduire». En général, ce type de traducteurs s'excuse à l'avance dans une préface, et de cette «restriction»

on trouve un exemple caractéristique dans l'Avertissement de l'*Anthologie de la poésie russe. La renaissance du XXe siècle*. Et de citer le traducteur de l'anthologie :

«Pour ce qui est de la traduction, notre seul souci a été celui de cette collection: une fidélité scrupuleuse au sens de l'original, seul aspect d'un poème que l'on puisse rendre sans trop le trahir. Or, il est évident que le sens d'une poésie est donné autant par la signification des mots que par le rythme et le tissu musical. Mais recréer un poème dans son indivisible unité, dans sa totalité est un miracle qui ne serait accessible qu'à un poète.»

Le traducteur se demande ensuite si pareil miracle est possible entre poésie russe et française, «étant donné la disparité profonde des systèmes prosodiques» .

«Nous avons donc abordé la traduction sans prétention comme sans idée préconçue; prenant toute liberté vis-à-vis des règles prosodiques, accueillant la rime quand elle venait, sans lui subordonner l'exactitude, cherchant autant que possible à garder quelque chose du rythme ou, tout au moins, du mouvement de l'original.»

«Certes, poursuit-il, l'Anthologie en question est destinée, sans doute, à l'usage des étudiants mais alors, il ne s'agit là que d'un texte auxiliaire, sans prétention aucune à un quelconque mérite littéraire.»

Pour ce qu'il est de «garder quelque chose du rythme», Etkind affirme que «la rime n'est pas une breloque venant tinter à la fin du vers, elle est le principe de la composition du poème, et au premier chef de la composition en strophes». Il ajoute qu' «une rime de rencontre (de fortune ?) ne rapproche pas de l'original: elle en éloigne, au contraire, parce qu'elle donne une fausse idée de la composition». Dans le poème déjà cité de Blok, le rythme est conservé uniquement dans le troisième vers:

«Que vaut ta liberté, inutile désormais...»

En déplorant l'inaptitude du traducteur, Etkind propose une solution qui aurait été plus heureuse, ce en quoi il se distingue de bien des critiques qui font des reproches sans proposer une traduction de rechange:

«Pesant, épais, le rideau de l'entrée;
A la fenêtre, brume et nuit.
Ta liberté désormais te répugne,
Don Juan: tu as connu la peur.» (1974)

Il faut donc le conserver comme tout le reste, rime, système des images, structure phonétique. En art, il n'y a pas de demi-mesure: tout ou rien.

«Le caractère non superposable des deux prosodies, russe et française, pas plus que n'importe quel fait purement linguistique, ne saurait constituer un obstacle à la traduction. Car ce ne sont pas l'iambe ni l'amphibraque de la prosodie syllabo-tonique qui sont à reproduire, mais ce que ces formes métriques servent à exprimer.»

On peut toujours trouver un schéma métrique plus ou moins proche de celui de l'original... La preuve en est que les Allemands et les Russes ont admirablement traduit dans leurs langues Homère, Eschyle, Sapho, Alcée, Virgile, Catulle, Horace, Juvénal. Il y a, entre la versification russe, tonique, et la versification polonaise, syllabique, une différence de principe fondamentale: elle n'a pas empêché Julian Tuwim de faire une excellente traduction d'*Eugène Onéguine* de Pouchkine, ni Severin Pollack de recréer, de manière très satisfaisante, la poésie d'Anna Akhmatova, de Mandelstam, de Tsvetaieva, de Pasternak.

De leur côté, la différence entre le système syllabique et le système tonique n'a pas empêché les poètes russes de traduire André Chénier, Évariste Parny (Pouchkine), Auguste Barbier (Benediktov, Antokolski), Baudelaire, Verlaine, Rimbaud.

- La Traduction –Recréation (T-R)

«Elle recrée l'ensemble, tout en conservant la structure de l'original.»

Etkind rejoint ici d'autres critiques comme Jiry Levil pour qui il n'est pas possible de traduire sans pertes.

«La T-R n'est pas possible sans sacrifices, sans transformations, sans additions; mais tout l'art du traducteur consiste précisément à ne pas faire de sacrifices au-delà du nécessaire, à ne tolérer les transformations que si elles demeurent dans le cadre précis et restreint du système artistique en question, à ne faire d'additions que si elles ne franchissent pas les bornes du monde esthétique du poète.»

Ainsi, la traduction qui suit d'un poème de Pasternak est une vraie récréation de l'original.

«Août»

(...)

«Прощай, лазурь преображенная
И золото второго Спаса
Смягчи последней лаской женскою
Мне горечь рокового часа.

« Adieu, l'or et l'azur de ce beau jour
Où dans sa gloire a paru le Sauveur.
Verse le baume du dernier amour
À l'amertume de la dernière heure.

Прощайте, годы безвременщины,
Простимся, бездне унижений
Бросающая вызов женщина!
Я — поле твоего сражения.

Adieu, sombres années, temps d'affliction.
Séparons-nous, ô femme qui défies
Les précipices de l'humiliation.
Je suis le champ du combat de ta vie.

Прощай, размах крыла расправленный,
Полета вольное упорство,
И образ мира, в слове явленный,
И творчество, и чудотворство».

Adieu, l'essor de l'aile déployée,
L'obstination d'un vol sans obstacles,
Et l'univers au verbe révélé,
La création, et le don des miracles .»

Michel Aucouturier, 1956.

Ici on se trouve devant des transformations dictées par l'original et autorisées par le contexte général de toute la poésie de Pasternak, ce qui prouve bien la possibilité de traduire du russe en français.

Selon Etkind toujours, «cet aspect de l'activité traductrice permet en fait de donner d'un même texte de nombreuses et même d'innombrables variantes: la traduction la plus fidèle à l'original est nécessairement subjective». S'il est vrai qu'«une œuvre d'art reste un morceau de réalité vu à travers un tempérament» (E. Zola), alors, la traduction artistique, étant une œuvre d'art, est soumise à la même loi: elle représente toujours «une œuvre poétique vue à travers un tempérament» .

Pour preuve, deux traductions d'un poème de Pasternak effectuées par deux poètes différents:

A

О, знал бы я, что так бывает,
Когда пускался на дебют,
Что строчки с кровью - убивают,
Нахлынут горлом и убьют!

От шуток с этой подоплекой
Я б отказался наотрез.
Начало было так далеко,
Так робок первый интерес.

Но старость - это Рим, который
Взамен турусов и колес
Не читки требует с актера,
А полной гибели всерьез.

Mais l'âge est comme une autre Rome,
Quand, lasse un jour de boniments,
Au lieu de lecture elle somme
L'acteur de mourir, et vraiment. (1957)

Or, être vieux, c'est Rome qui
Au lieu des chars et des échasses
Exige non la comédie
Mais que la mise à mort se lasse.
(Elsa Triolet, 1965.)

Когда строку диктует чувство,
Оно на сцену шлет раба,
И тут кончается искусство,
И дышат почва и судьба.
1932

Le traducteur A (Etkind ne donne pas la version originale ni ne nomme le traducteur A, op. cit., p. 25), lorsqu'il traduisait ce poème qui parle de la tragédie de la vieillesse, n'avait pas vingt-cinq ans; le traducteur B en avait soixante-neuf en 1965. Ils ont donc ressenti différemment les images et les rythmes de Pasternak. De tels facteurs d'âge, poursuit Etkind, comptent pour la traduction: «On peut même dire que tout compte, le sexe, l'âge, l'état physique, le tempérament, l'expérience vécue, si le traducteur est amoureux, s'il est jaloux, gai ou sombre, s'il est dans son pays ou en exil, s'il réussit dans la vie. Un texte poétique véritable reçoit sa coloration de ces nuances.» Et d'ajouter, un peu naïvement, qu'«il est impossible d'éviter le subjectivisme», et pourtant seule la Traduction-Recréation compte.

Ici, il rejoint la formulation proposée par Léon Robel, que l'on examinera au chapitre suivant: «Il n'est donc pas légitime de nommer traduction poétique (du moins de la poésie russe en français) ce qui vise à restituer le contenu dénotatif du poème original, ni non plus ce qui s'évertue d'en calquer avant tout les traits de versification, ni d'en transplanter (comme dans la méthode préconisée par Michel Deguy) les traits de langue non signifiants pour aboutir à un véritable dérèglement de tous les sens. Nous réservons le terme de traduction poétique à l'opération par laquelle on re-produit ce que nous avons appelé la structure profonde, phonosémantique du poème russe en français.»

Tout en soutenant la position de Léon Robel, Etkind fait une mise au point sur les trois variantes d'hypertexte considérées du point de vue de la critique française. Celle-ci, en effet, distingue depuis longtemps entre *traduction*, *imitation* et *adaptation*. L'imitation peut, certes, amener à s'écarter de l'original. Parfois, ce qu'il était convenu, encore à l'époque d'Houdar de La Motte, d'appeler *adaptation*, est une traduction, au plein sens du mot. L'imitation est la traduction qui amène à s'écarter de l'original et qui inclut une œuvre nouvelle (point de vue défendu par Michel Deguy) «dans un ensemble appartenant plus au traducteur-poète qu'à l'auteur de l'original», autrement dit, la Traduction-Imitation.

-La Traduction-Imitation (T-I)

«Elle apparaît parfois dans l'œuvre de poètes authentiques, qui ne cherchent nullement à recréer l'original, et qui se soucient bien plutôt de s'exprimer eux-mêmes.» On songe à du Bellay. Ainsi, dit-il, dans certains vers du jeune Verlaine, par exemple la miniature intitulée «Imité de Cicéron» (1862), les huit vers de Cicéron en deviennent douze, les images sont substantiellement modernisées, l'hexamètre antique, non rimé, devient le dodécasyllabe, avec des rimes croisées (A b A b). Voici, chez Cicéron, le début (*De divinatione*, ch. I, XLVII, 106):

*Hic louis altisoni subito pinnata satelles
Arboris e trunco serpentis saucia morsu,
Subigit, ipsa feris transfigens unguibus, anguem
Semianimum et uaria grauiter ceruice micantem...*

Selon le critique, Verlaine n'avait pas l'intention de recréer le poème de Cicéron; l'imitant, il faisait œuvre personnelle (« On saisit mal, ici, la distinction établie entre «recréer» et «œuvre personnelle»):

«Un serpent, s'élançant du tronc creux d'un vieux chêne
Darde son noir venin sur l'aigle ami des dieux.
Le noble oiseau s'abaisse et sa serre hautaine
A bientôt châtié le reptile odieux.

La bête, qui tordait ses anneaux avec gloire,
À son tour est blessée au flanc et le bec d'or
Du roi des airs, tout rouge encore de sa victoire,
Déchire en vingt tronçons son adversaire mort.

Ayant bien satisfait ses vengeances sublimes
Et bien rassasié son œil de sang vermeil,
L'aigle alors jette au loin ses dépouilles opimes
Et, l'aile ouverte au vent, vole vers le soleil.»

Ce poème est bien de Verlaine. Quelles sont, par conséquent, les différences fondamentales entre la Traduction-Recréation et la Traduction-Imitation ?

- «La T-R conserve la structure de l'original; la T-I s'en donne une nouvelle, qui n'est en aucun cas un équivalent de celle de l'original.
- La T-R reproduit le système des images de l'original; la T-I le transforme pour l'adapter sur son propre registre, sans se soucier de la véracité historique et esthétique.
- La T-R donne naissance à un tout adéquat au texte de départ; la T-I produit un tout nouveau, soumis à des règles différentes et même à une idée différente .»

Dans toute la masse des traductions poétiques éditées en France, comme en Belgique, en Suisse, au Canada, conclut Etkind, la T-R (le type V) n'occupe qu'une place infime: à peine deux ou trois pour cent. «Les T-INFO et les T-ALLUS représentent, par rapport aux autres, une majorité écrasante: ce fait, à lui seul, atteste la profondeur de la crise actuelle de la traduction poétique.» Il s'agit d'une véritable crise de la défonctionnalisation.

À notre avis, quand bien même le classement proposé par Efim Etkind présente un intérêt indiscutable pour la traductologie, selon ses critères on n'évite pas cette question: Delille (adaptation?) serait-il plus créatif que du Bellay (imitation?). Cela nous conforte dans l'idée que les traductions réussies présentent des seuils de résistance à l'analyse tout autant que les textes poétiques réussis.

L'explication d'un tel état de fait est que, selon Efim Etkind en France, la poésie moderne a abandonné le vers. Pour le critique, en effet, la poésie en France a connu deux départs, dont le premier au Moyen Age:

«[...] quand furent jetées les bases du syllabisme classique avec la structure correspondante du vers et de la strophe; puis, au xxe siècle, quand on abandonna ces structures, qui devinrent même un objet de dérision, avec leurs principes caractéristiques d'isochronie, de composition symétrique fondée sur l'équisyllabisme, avec leurs rimes finales et intérieures, on décréta que tout ce qui se rapportait aux anciennes formes était contraire au goût d'aujourd'hui, que c'était «des vers de mirliton». La seule poésie authentique, c'était le vers libre: libéré de tous les poncifs métriques imposés du dehors.»

Ce fait représente donc «la négation absolue de tout héritage classique et de toutes ses formes», ce qui constitue une mauvaise révolution que l'auteur attribue au désir de tout abolir, caractéristique des révolutions française et russe («Elles ne se sont pas contentées d'abolir les institutions politiques, elles ont également supprimé les styles artistiques, les croyances, les modes, les habitudes de langage, l'écriture, la démarche, les coiffures, les manières de vivre, les mœurs, les relations dans le couple...» E. Etkind, op. cit., p. 28.). En fait, pour Etkind ce sont les révolutions vaincues les plus novatrices («Rappelons-nous l'importance pour l'art français des révolutions manquées de 1830 et de 1848 (le romantisme novateur de Barbier, Hugo, Delacroix) qui ont été bien plus importantes que celle, victorieuse, de 1789-1793. La Commune de Paris se montra encore plus féconde: en art, ce fut Rimbaud», op. cit., p. 27-29.). Dans les limites étroites de son domaine, ajoute-t-il, le vers libre du xxe siècle présente tous les signes d'une révolution: il surgit *ex nihilo*.

«Le vers classique croule sous le poids des connotations livresques: impossible d'écrire une ligne, et encore moins une phrase, sans qu'aussitôt se présentent à l'esprit de longues séries de réminiscences scolaires, de citations et de commentaires transmis de génération en génération. Cet héritage s'est accumulé pendant plus de quatre siècles: on est fatigué par tant de liens culturels, la réalité vivante en est occultée. Libérer la vie des alluvions culturelles qui la recouvrent, telle est l'aspiration essentielle du vers libre. Paul Valéry, qui y avait tenu sa part, évoque ce refus total de l'ancienne tradition classique à partir des années 1890.»

Cette *révolution* (liée à la découverte par Freud de l'inconscient, au surréalisme, à l'énorme diffusion du vers libre) s'est étendue à tous les domaines de la littérature et, par conséquent, à la traduction. Mais si, en poésie, le vers libre a été à l'origine d'un certain renouveau, en traduction il a aggravé une crise déjà bien avancée. Etkind rejoint ici les positions d'un grand traducteur et poète brésilien, Augusto de Campos (du groupe *Noigandres*):

«En traduction, s'affranchir des associations culturelles, c'est enlever à cette activité artistique tout sens: la traduction, et avant tout celle de la poésie classique, ne peut supprimer d'un trait l'histoire de la culture sans se supprimer elle-même.»

(Inês Oseki-Dépré, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, pp. 86-95)

Indications bibliographiques:

- BALLARD, Michel (dir.). 2006. *Qu'est-ce que la traductologie?*, Arras: Artois Presses Université.
- BALLY, Charles. 1951. *Traité de stylistique française*, Klincksieck: Paris.
- BASTIN, Georges L. 2003. Aventures et mésaventures de la créativité chez les débutants, dans: *Meta: journal des traducteurs*, Vol 48, n°3, pp. 347-360.
- BATT, Noëlle (dir.). 2008. Traduction(s) confrontations, négociations, création, dans: *Théorie Littérature Epistémologie*, n° 25, Paris: Presses universitaires de Vincennes.
- BENJAMIN, Walter. 2004. *La tâche du traducteur*, dans: *Œuvres I*, Paris: Gallimard, pp. 244-262.
- BERMAN, Antoine. 1999. *La traduction et la lettre, ou, L'auberge du lointain*, Paris: Seuil.
- BERMAN, A., BERMAN, I., SOMMELLA, V. (dir.). 2008. *L'âge de la traduction: «La tâche du traducteur» de Walter Benjamin, un commentaire*, Paris: Presses universitaires de Vincennes.
- BERNER, Christian et Milliaressi, Tatiana (dir.). 2011. *La Traduction: philosophie et tradition. Interpréter/traduire*, Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.
- BONHOMME, Béatrice et Symington, Micéala. 2008. *Le rêve et la ruse dans la traduction de poésie*, Paris: Honoré Champion.
- BOONE, Annie et Joly, André. 1996. *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris: L'Harmattan.
- Collectif. 1993. *La traduction: problèmes théoriques et pratiques*, Travaux n°10, Cercle linguistique d'Aix-en-Provence, Aix-en-Provence: Centre des Sciences du langage, Université de Provence-Aix-Marseille.
- Collectif. 1993. *Le traducteur et ses instruments*, Palimpsestes n°8, Paris: Presses de la Sorbonne nouvelle.
- CHUQUET, Hélène et Paillard, Michel. 1987. *Approche linguistique des problèmes de traduction anglais-français*, Paris: Ophrys.
- COLOMBAT, Isabelle. 2009. La didactique de l'erreur dans l'apprentissage de la traduction, dans: *The Journal of Specialised Translation (JoSTrans)*, n°12, pp. 37-54.
- Dussart, André. 2005. Faux sens, contresens, non-sens... un faux débat?, dans: *Meta: journal des traducteurs*, Vol 50, n°1, pp. 107-119.
- ECO, Umberto. 2006. *Dire presque la même chose*, Paris: Grasset.
- ETKIND, Efim. 1982. *Un art en crise. Essai de poétique de la traduction poétique*, Paris: L'Age d'homme.
- FORGET, Philippe. 1994. *Il faut bien traduire: marches et dé-marches de la traduction*, Paris: Masson.
- GILE, Daniel. 1992. Les fautes de traduction: une analyse pédagogique, dans: *Meta: journal des traducteurs*, Vol 37, n°2, pp. 251-262.
- GOUADEC, Daniel. 1989. Comprendre, évaluer, prévenir: pratique, enseignement et recherche face à l'erreur et à la faute en traduction, dans: *TTR: Traduction, Terminologie, Rédaction*, vol. 2, n° 2, Association canadienne de traductologie, pp. 35-54.
- GOUADEC, Daniel (dir.). 2000. *Formation des traducteurs: Actes du colloque international, Université de Rennes 24-25 septembre 1999*, Paris: La Maison du dictionnaire.
- GOUADEC, Daniel (dir.). 2001. *Formation des traducteurs (2): Actes du colloque international, Université de Rennes 22-23 septembre 2000*, Paris: La Maison du dictionnaire.
- GOUADEC, Daniel. 2004. *Mondialisation, localisation, francophonie(s)*, Paris: La Maison du dictionnaire.
- GUIDÈRE, Mathieu. 2000. *Publicité et traduction*, Paris: L'Harmattan.
- GUIDÈRE, Mathieu. 2008. *Introduction à la traductologie. Penser la traduction: hier, aujourd'hui, demain*, Bruxelles: De Boeck.
- GUIRAUD, Pierre. 1985. *Essais de stylistique*, Paris: Klincksieck.
- HENRY, Jacqueline. 2003. *La traduction des jeux de mots*, Paris: PUF.
- HERBULOT, Florence. 2004. La Théorie interprétative ou théorie du sens: point de vue d'une praticienne, dans: *Meta: journal des traducteurs*, Vol 49, n° 2, pp. 307-315.
- D'HULST, Lieven. 1990. *Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748-1847)*, Lille: Presses universitaires de Lille.
- HURTADO ALBIR, Amparo. 1990. *La notion de fidélité en traduction*, coll. Traductologie n°5, Paris: Didier.
- LADMIRAL, Jean-René. 1994. *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Paris: Gallimard.
- LANDHEER, Ronald. 1989. L'ambiguïté: un défi traductologique, dans: *Meta: journal des traducteurs*, vol 34, n° 1, pp. 33-43.
- LAPLACE, Colette. 2000. *Théorie du langage et théorie de la traduction*, Paris: Didier.
- LEDERER, Marianne. 1990. *Etudes traductologiques en hommage à Danica Seleskovitch*, Paris: Minard Lettres modernes.
- LEDERER, Marianne. 2000. *La traduction aujourd'hui*, Paris: Hachette.
- MARTINET, André. 1960. *Éléments de linguistique générale*, Paris: Armand Colin.
- MESCHONNIC, Henri. 1999. *Poétique du traduire*, Paris: Verdier.
- MILLIARESSI, Tatiana (éd.). 2011. *De la linguistique à la traductologie. Interpréter/traduire*, Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.
- MOUNIN, Georges. 1998. *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris: Gallimard.
- OSEKI-DÉPRÉ, Inès. 1999. *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris: Armand Colin.
- OSEKI-DÉPRÉ, Inès. 2007. *De Walter Benjamin à nos jours: essais de traductologie*, Paris: Honoré Champion.
- RICŒUR, Paul. 2004. *Sur la traduction*, Paris: Bayard.
- SELESKOVITCH, Danica. 1968. *L'interprète dans les conférences internationales: problèmes de langage et de communication*, Paris: Lettres modernes.

- SELESKOVITCH, Danica. 1976. Traduire: les idées et les mots, dans: *Etudes de linguistique appliquée*, n°24, Paris: Didier.
- SELESKOVITCH, Danica et Lederer, Marianne. 1984. *Interpréter pour traduire*, coll. Traductologie n°1, Paris: Didier erudition.
- STEINER, George. 1998. *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, Paris: Albin Michel.
- DELISLE, Jean et al. 1999. *Terminologie de la traduction*, Amsterdam / Philadelphie: John Benjamins.
- VINAY, Jean-Paul et Darbelnet, Jean. 1977. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris: Didier.
- ZAREMBA, Charles et Dutrait, Noël (dir.). 2010. *Traduire, un art de la contrainte*, Aix-en-Provence: PUP.

Revues:

Meta: journal des traducteurs, Presses de l'Université de Montréal
www.erudit.org/revue/meta/2011/v56/n2/index.html

TTR: traduction, terminologie, rédaction, Association canadienne de traductologie
www.erudit.org/revue/ttr/2009/v22/n1/index/html

Palimpsestes: Revue de traduction, Presses Sorbonne nouvelle
<http://palimpsestes.revues.org/>

Traduire: Revue semestrielle de la Société Française des Traducteurs
<http://www.sft.fr/revue-traduire.html>

JoSTrans: The Journal of Specialised Translation
<http://www.jostrans.org/index.php>